


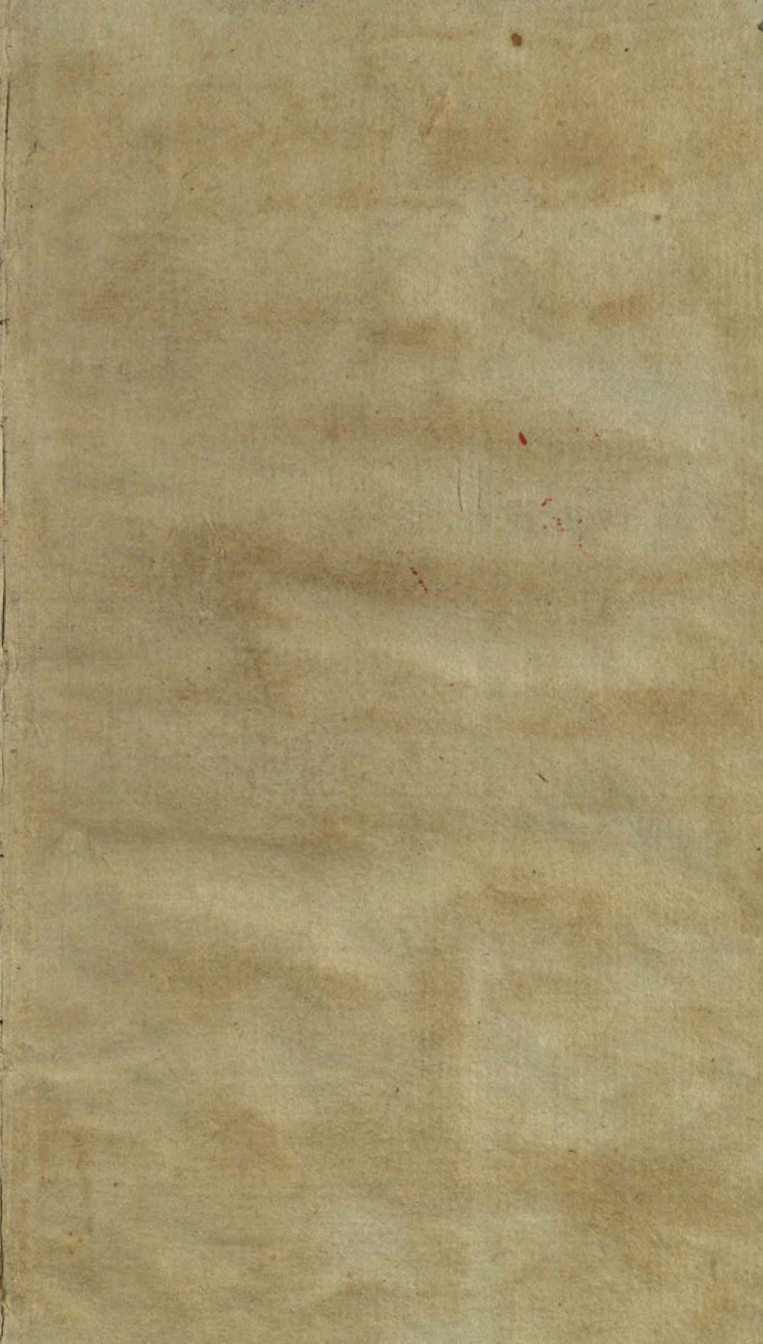
11 765 [2]

The background of the image is a traditional marbled paper pattern. It features a complex, organic design with swirling, cell-like shapes in various shades of brown, tan, and dark green. The pattern is dense and covers the entire surface of the book cover.

Lz. 20.

P. 7.

M. 36.



VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.
TOME SECOND.

TOYALTY

AND

RENTS

OF

11.765

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

ENTREPRIS PAR L'ORDRE ET SOUS LA DIRECTION DE
LA SOCIÉTÉ D'AFRIQUE, DANS LES ANNÉES 1795,
1796 ET 1797,

PAR
M. MUNGO-PARK, *Chirurgien.*

Egens lybiæ deserta peragro.
VIRG.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR M. L'ABBÉ DU VOISIN,

*Docteur, ancien Professeur de Sorbonne et
Vicaire-Général de Laon.*

TOME SECOND.

HAMBOURG ET BRUNSWICK,
CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE.

1800.



cyfr. had. chae.
1795.

VOYAGE

LES AMERIQUES

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

PAR M. DE LAUNAY



M. 765 [2]



NH - 70433 N-5246283/TMK

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE XV.

L'Auteur arrive à Wassiboo. — Il entre dans le Bambarra. — Il découvre le Niger. — Ségo, capitale du Bambarra. — Le roi de Bambarra refuse de voir l'Auteur, et lui envoie un présent. — Singulière humanité d'une Nègresse.

Wawra est une petite ville, entourée de hautes murailles, et peuplée d'un mélange de Mandingues et de Foulas. La principale occupation des habitans est la culture du blé, qu'ils vendent aux Maures pour du sel. Le Dooti me reçut avec cordialité. Accablé de fatigue, et n'ayant plus rien à craindre des Maures, je ne pensai qu'à me reposer. Je me couchai sur une peau de bœuf, et je dormis profondément pendant près de deux heures. La curiosité publique vint interrompre

mon sommeil. On avoit remarqué ma selle et ma bride: une foule de gens s'étoient assemblés, pour savoir qui j'étois, et d'où je venois. Les uns me prenoient pour un Arabe, d'autres pour un Sultan maure. On disputoit avec chaleur, et le bruit m'éveilla. A la fin, le Dooti, qui avoit été à la Gambie, interposant son autorité, les assura que j'étois un Blanc, mais à en juger par la mine, un pauvre misérable.

Dans le courant de la journée, plusieurs femmes instruites que j'allois à Ségou, vinrent me prier de demander au roi Mansong des nouvelles de leurs fils. L'une me dit que son fils s'appeloit Mamedée; qu'il n'étoit pas païen, mais qu'il prioit Dieu soir et matin, qu'il y avoit trois ans, qu'il avoit été fait prisonnier par les soldats de Mansong, et que depuis elle n'en avoit pas entendu parler. Elle m'ajouta qu'elle révoit souvent de lui, et elle me conjura, si je le rencontrois, soit dans le Bambarra, soit dans ma patrie, de lui dire que sa mère et sa soeur vivoient encore. Le soir, le Dooti visita un sac de cuir, où j'avois serré mes hardes, et n'y ayant rien trouvé qui valût la peine

d'être volé, il me le rendit, en me disant de partir le lendemain matin.

6 juillet. Il plut toute la nuit. Dès que le jour parut, je partis, accompagné d'un Nègre qui alloit chercher du blé à Dingyee. Mais, à peine avions-nous fait un mille, que son âne s'étant mis à regimber, il revint sur ses pas et me laissa seul sur la route.

J'arrivai à Dingyee, vers midi. Le Dooti et la plupart des habitans travailloient aux champs. Un vieux Foulas me voyant rôder par la ville, me fit entrer dans sa cabane, où je fus bien traité. Le Dooti, à son retour, m'envoya quelques vivres pour moi, et du grain pour mon cheval.

7 juillet. Au moment où je me disposois à partir, mon hôte, d'un air timide et embarrassé, me supplia de lui donner de mes cheveux. On l'avoit assuré, me dit-il que les cheveux d'un Blanc étoient un saphie qui transmettoit toute la science des Blancs à celui qui avoit le bonheur de le posséder. Quoique je n'eusse pas encore entendu parler d'une méthode d'instruction aussi expéditive, je me prêtai au désir de mon hôte. Son goût pour la science étoit si vif, qu'à force de me

couper et de m'arracher les cheveux, il me les écourta de très-près d'un côté de la tête. Il en auroit fait de même de l'autre côté, si je ne me fusse pressé de mettre mon chapeau, en lui disant que je voulois réserver pour une autre occasion ce qui me restoit d'un effet si précieux.

Vers midi, j'arrivai à la petite ville de Wassiboo, où je fus obligé de m'arrêter jusqu'à ce que j'eusse trouvé un guide pour Satilé, éloigné d'une grande journée de chemin, à travers des bois, sans route frayée. Je me logeai chez le Dooti, et j'y passai quatre jours, m'amusant à parcourir les champs, et à semer du blé, avec les gens de la maison. L'agriculture, en ce pays, est sur un très-bon pied, et comme disent les naturels eux-mêmes, on n'y a jamais faim. Ils se servent d'une herse large et pointue, beaucoup plus commode que celle des habitans de la Gambie. La crainte des Maures ne leur permet pas d'aller aux champs sans leurs armes. Avec la poignée de sa lance, le maître trace sur la terre des carrés réguliers, dont chacun est la tâche de trois esclaves.

Le 11, au soir, huit de ces Kaartéens

fugitifs, dont j'ai parlé plus haut, arrivèrent à Wassiboo. Ne pouvant supporter plus long-temps la tyrannie des Maures, ils venoient se ranger sous la domination du roi de Bambarra. Ils me proposèrent de me prendre avec eux jusqu'à Satilé, et j'acceptai leur offre.

12 juillet. Nous partimes à la pointe du jour, et nous marchames avec une vitesse extraordinaire jusqu'au coucher du soleil. Dans toute la journée, nous ne fimes que deux pauses, l'une à un abreuvoir, dans les bois, l'autre près des ruines d'une ville qui avoit appartenu à Daisy, et s'appeloit *Illa-compe*, la ville du blé. Quand nous approchames de Satilé, les habitans qui travailloient aux champs, à la vue d'un si grand nombre d'hommes à cheval, nous prirent pour un parti de Maures, et s'enfuirent en poussant de grands cris. En un moment, toute la ville fut en alarme: de toute part les esclaves faisoient rentrer le bétail et les chevaux. Inutilement un de nos cavaliers courut après eux pour les détromper, il ne fit que les effrayer davantage. Arrivés à la ville, nous trouvames les portes fermées, et les habitans sous les armes. Après un long

pour parler, la porte nous fut ouverte, et comme le ciel menaçoit d'un violent orage, le Dooti nous reçut dans son *Balloon*, et nous donna à chacun, pour lit, une peau de bœuf.

15 juillet. Nous repartimes de grand matin. Les chemins étoient trempés et glissants. Mais la campagne, arrosée de petits ruisseaux grossis par la pluie qui venoit de tomber, offroit un paysage délicieux. Vers les dix heures, nous trouvames les ruines d'un village détruit six mois auparavant. Pour empêcher qu'on le rebâtît, les ennemis avoient brûlé l'arbre du Bentang, comblé les puits, et dévasté le sol, au point de le rendre inhabitable.

Mon cheval se trouva si fatigué, qu'il m'étoit impossible de suivre la troupe. Je mis pied à terre, disant à mes compagnons qu'ils allassent toujours, et que je les rejoindrois aussitôt que mon cheval auroit pris un peu de repos. Ils ne vouloient pas me quitter à cause des lions qui, me disoient-ils, n'attaquent pas volontiers les voyageurs en troupe, mais qui sont extrêmement dangereux pour un homme seul. On convint qu'un Nègre resteroit avec moi, pour m'aider à mener

mon cheval, et que les autres prendroient les devants pour aller à Galloo préparer les logis, et ramasser du fourrage pour les chevaux. Galloo est une ville considérable située dans une vallée riante et fertile, terminée de toutes parts par des rochers élevés.

Comme mes compagnons avoient témoigné quelque envie de s'établir dans ce pays, le Dooti leur fit présent d'un mouton gras. De mon côté, je me procurai du grain en abondance pour mon cheval. Je remarquai que dans cette ville, ainsi qu'à Kemmoo, on se sert d'une trompe faite de dent d'éléphant, pour annoncer la prière du soir.

Le lendemain matin, 14 juillet, après que j'eus remercié notre hôte pour sa généreuse hospitalité, et que mes compagnons de voyage eurent prié pour la conservation de sa fortune, nous nous mîmes en route, et nous arrivâmes vers les trois heures à Moorja, grande ville célèbre par son commerce de sel, et par le grand abord des Maures qui viennent y échanger cette denrée contre du blé et des étoffes de coton. La plupart des habitans sont mahométans, et il n'est permis aux Kafirs de boire de la bière que dans certaines

maisons. Dans une de ces maisons, je trouvai une vingtaine de buveurs, tous fort gais, et quelques-uns déjà ivres, assis autour de plusieurs amples pots-à-bière. Le blé est fort abondant à Moorja : aussi les habitans sont-ils fort généreux envers les étrangers. On nous envoya de plusieurs maisons trois fois plus de blé et de lait qu'il ne nous en falloit. Pendant deux jours que nous demeurames dans la ville, ces libéralités ne se rallentirent point.

Nous repartimes le 16, accompagnés d'une caravane de quatorze ânes chargés de sel pour Sansanding. La route entre deux collines de rochers avoit quelque chose de romantique. Souvent les Maures s'y tiennent en embuscade pour détrousser les passans. Dès que nous eumes gagné la plaine, le maître de la caravane de sel nous remercia de l'avoir escorté jusques-là, et nous engagea à prendre les devants. Nous n'arrivames à Datliboo, qu'au soleil couchant. Le soir, il s'éleva un terrible ouragan. La cabane où nous étions logés n'ayant qu'une couverture plate, l'eau y pénétoit en torrens. Nous en avions jusqu'à mi-jambe. Le feu s'é-

teignit, et nous fumes obligés de passer la nuit sur des tas de fagots.

17 juillet. Après être sortis de Dattiboo, nous rencontrames une grosse caravane, revenant de Ségo avec des instrumens de labour, des nattes et d'autres ustensiles de ménage. A cinq heures du soir, nous arrivames à un gros village, où nous nous propositions de passer la nuit : mais le Dooti ne voulut pas nous recevoir. Nous poussames jusqu'à Fanimboo, où nous arrivames, à la nuit close. Le Dooti de ce villagen'eut pas plutôt été informé de l'arrivée d'un Blanc, qu'il m'apporta trois vieux mousquets. Je lui dis que je n'étois pas en état de les raccommoder, ce qui le surprit et le chagrina beaucoup.

18 juillet. Le léger soupé que nous avions fait la veille, nous obligea de bonne heure à chercher quelques provisions dans un village ; mais nous n'en trouvames point. A mesure que nous avancions, les villes étoient plus rapprochées. Les terrains incultes formoient d'excellentes prairies, couvertes de nombreux troupeaux. Mais le grand concours de voyageurs qui alloient à Ségo, et qui en revenoient,

refroidissoit les habitans à l'égard des étrangers et les rendoit moins hospitaliers.

Mon cheval perdant ses forces de jour en jour, ne m'étoit presque plus d'aucun service. Ce jour-là, je fus obligé pendant la plus grande partie de la route, de le faire marcher devant moi, et je ne pus arriver à Geosorro avant huit heures du soir. Je trouvai mes compagnons disputant avec le Dooti qui ne vouloit ni leur donner, ni leur vendre des vivres. Nous n'avions rien pris depuis vingt-quatre heures, et nous n'étions nullement disposés à prolonger notre jeûne. Pour moi, voyant que toutes nos prières étoient inutiles, et harassé de fatigue, je m'endormis. A minuit, je fus agréablement éveillé par le cri de *Kinne-nata*, les vivres sont arrivés. Nous passames gaiement le reste de la nuit. A la pointe du jour, nous nous remimes en route, nous proposant de passer la nuit suivante dans le village de Doolinkeaboo.

Mes compagnons qui étoient mieux montés que moi, me laissèrent en arrière. Je marchois à pied, conduisant mon cheval, lorsque je rencontrai une caravane

d'environ soixante et dix esclaves venant de Ségo. Ils étoient liés ensemble, sept-à-sept, par le cou, avec de fortes courroies. Chaque bande avoit à sa tête un homme armé d'un fusil. La plupart étoient dans le plus triste état: il y avoit dans le nombre beaucoup de femmes. La caravane étoit conduite par un domestique de Sidi Mahomet que je me rappelois avoir vu au camp de Benowm. Il me reconnut, et me dit que ces esclaves se rendoient à Maroc par le Ludamar et le Grand Désert.

Quelque temps après, je rencontrai une vingtaine de Maures à cheval. C'étoient les propriétaires des esclaves. Ils étoient armés de fusils. Ils me questionnèrent beaucoup, mais avec moins de rudesse que ne font d'ordinaire leurs compatriotes. J'appris d'eux que Sidi Mahomet n'étoit pas à Ségo, et qu'il étoit allé à Cancaba chercher de la poudre d'or.

En arrivant à Doolinkeaboo, j'appris que mes compagnons avoient passé outre. La foiblesse de mon cheval ne me permettoit pas de les atteindre. Sur ma demande, le Dooti me donna un verre d'eau, ce qui est généralement regardé comme le gage

d'une hospitalité généreuse. En conséquence je me flattois qu'un bon soupé, et une bonne nuit répareroient les fatigues de la journée. Malheureusement, je n'eus ni l'un ni l'autre. La nuit fut pluvieuse et orageuse, et la libéralité du Dooti se borna au verre d'eau.

20 juillet. J'employai auprès du Dooti les prières et les menaces, sans pouvoir obtenir qu'il me donnât rien à manger. Je m'adressai avec aussi peu de succès à une de ses esclaves qui lavoit du blé. Mais le Dooti étant allé aux champs, sa femme m'envoya une poignée de farine qui, mêlée avec de l'eau, fit mon déjeuner. Vers les huit heures, je sortis de Doolinkeaboo. A midi, je m'arrêtai quelques minutes à un abreuvoir, où des Foulas me donnèrent du lait. J'y trouvai deux Nègres qui alloient à Ségo. Je m'estimai heureux d'avoir leur compagnie, et nous nous mîmes en route sur-le-champ.

A quatre heures, nous nous arrêta-
mes à un petit village, où les Nègres rencontrèrent une de leurs connoissances qui nous invita à une sorte de fête publique. Elle me parut assez bien ordonnée. On servit d'un plat fait de lait aigri et de farine, et

de la bière, le tout en abondance. Les femmes étoient du repas, ce que je n'avois pas encore vu en Afrique. Chacun buvoit à sa fantaisie. Avant de boire, ils se faisoient un signe les uns aux autres, et en posant leur tasse, ils disoient souvent *berka*, je vous remercie. Tous, jusqu'aux femmes, avoient la tête un peu prise; mais ils étoient bien éloignés de se quereller.

Nous traversames ensuite plusieurs gros villages, dont les habitans me prirent constamment pour un Maure. Ma figure, et celle de mon cheval que je faisois marcher devant moi, apprêtoient à rire aux gens du pays. Il a été à la Mecque, disoit l'un, on le voit bien à ses habits. Un autre me demandoit si mon cheval étoit malade: un troisième me proposoit de le lui vendre. En un mot, on se moqua tellement de moi, que mes deux Nègres devoient rougir de ma compagnie. A l'approche de la nuit, nous nous logeames dans un petit village. Je me procurai quelques provisions pour moi, et du grain pour mon cheval, au prix modéré d'un bouton.

On me dit que, le lendemain matin, je verrois le Niger, ou, comme l'appellent

les Nègres, le *Joliba*, la grande rivière. Les lions sont en grand nombre dans ce pays. A l'entrée de la nuit, on ferme les portes, et personne n'oseroit sortir. L'idée que j'allois voir le Niger, et le bourdonnement continuel des mosquitoes ne me permirent pas de fermer l'oeil de toute la nuit. Avant le jour, mon cheval étoit sellé, mais il fallut attendre que les portes fussent ouvertes. Ce jour-là, il se tenoit un marché à Ségo. Les chemins étoient couverts de gens qui alloient vendre leurs denrées. Nous traversames quatre gros villages. A huit heures j'aperçus la fumée qui s'élevoit des maisons de Ségo.

En approchant de la ville, j'eus le bonheur de rejoindre mes Kaartéens fugitifs, dont la société m'avoit été si utile les jours précédens. Ils consentirent volontiers à me présenter au roi. Comme nous marchions sur un terrain marécageux, et que mes regards avides cherchoient la rivière, un d'eux cria *geo affilli*, voilà l'eau, et aussitôt je vis avec un plaisir inexprimable le principal objet de ma mission, le majestueux Niger, après lequel je soupirois depuis si long-temps. Ses flots étoient dorés par le soleil du matin. Sa largeur

me parut à-peu-près la même que celle de la Tamise à Westminster: il couloit lentement de l'ouest à l'est. Je volai au rivage, je bus de l'eau du fleuve, et j'adressai mes ferventes actions de grâces au suprême ordonnateur de toutes choses qui avoit daigné bénir mon entreprise, et récompenser mes efforts.

Je ne fus nullement surpris, en voyant le Niger couler vers l'orient. Il est vrai que j'avois laissé les savans de l'Europe dans une grande incertitude sur le cours de ce fleuve, et même généralement persuadés qu'il suivoit une direction toute contraire. Mais les informations que j'avois prises durant mon voyage: les réponses précises et uniformes de tous les Nègres que j'avois interrogés, et par-dessus tout, l'opinion du major Houghthon formée sur des renseignemens semblables aux miens, ne me laissoient presque aucun doute que le Niger ne coulât d'occident en orient.

Ségo capitale du Bambarra est composée de quatre villes distinctes. Deux sur la rive septentrionale du Niger, Ségo Korro, et Ségo Boo, et deux sur la rive méridionale, Ségo Soo Korro, et Ségo

See Korro. Chacune de ces villes est ceinte d'un mur de terre fort élevé. Les maisons, construites aussi en terre, sont carrées, avec un toit aplati. Quelques-unes ont deux étages, et plusieurs sont blanchies. Il y a des mosquées dans tous les quartiers de la ville. Les rues, quoique fort étroites, ont toute la largeur nécessaire dans un pays où l'on ne connoît pas l'usage des voitures. D'après les informations que j'ai prises, j'estime que Ségo peut contenir environ trente mille ames.

Le roi de Bambarra fait sa résidence à Ségo See Korro. Il a un grand nombre d'esclaves employés à passer le public d'un bord à l'autre de la rivière, et quoique le prix ne soit que de deux Kouries par tête, ce droit forme une des branches les plus considérables de son revenu. Les canots sont d'une construction singulière. Ce sont deux gros troncs d'arbres creusés et mis bout-à-bout, ensorte qu'ils paroissent d'une longueur excessive, et nullement proportionnée à la largeur. Ils n'ont ni mât, ni tillac. Cependant ils sont spacieux. J'en ai vu un, dans lequel il y avoit quatre chevaux et plusieurs personnes.

En

En arrivant sur le bord de la rivière, nous trouvâmes un grand nombre de gens qui demandoient à passer. Ils me regardoient en silence et avec étonnement. Je remarquai, non sans quelque inquiétude, un grand nombre de Maures. Il y avoit trois passes différentes, et les bateliers étoient expéditifs. Mais la presse étoit si grande, que je fus obligé de m'asseoir sur le rivage, en attendant que mon tour fût venu. La vue d'une ville si étendue, la multitude de canots qui couvroient la rivière, l'affluence des passagers, la culture des campagnes voisines présentoient un aspect de civilisation et de magnificence que je ne m'attendois guère à trouver au coeur de l'Afrique.

J'attendis plus de deux heures, sans pouvoir être admis dans un canot. Pendant ce temps-là on informa le roi Mansong qu'il y avoit sur le rivage un Blanc qui demandoit à passer la rivière, pour venir le saluer. Le roi, sur-le-champ, m'envoya un de ses principaux officiers pour me dire, qu'avant de me voir, il vouloit savoir le motif qui m'amenoit dans ses états. L'officier ajouta que je me gardasse bien de passer la rivière sans la

permission du roi, puis me montrant un village assez éloigné, il me dit d'y aller passer la nuit, et que le lendemain matin, il me donneroit de nouvelles instructions.

Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Je me rendis au village, où j'eus le chagrin de voir que personne ne vouloit me recevoir. On me regardoit avec un étonnement mêlé de frayeur. Je m'assis au pied d'un arbre, et j'y passai le reste de la journée sans manger. Tout m'annonçoit une nuit extrêmement fâcheuse. Car le vent qui venoit de se lever menaçoit d'une grosse pluie, et je n'avois d'autre moyen de me garantir des bêtes féroces que de grimper sur mon arbre. Vers le coucher du soleil, comme je me disposois à passer ainsi la nuit, et que j'avois désellé et débridé mon cheval, pour le laisser paître en liberté, une femme qui revenoit des champs, s'arrêta et me regarda avec attention. Elle vit que j'étois triste et abattu, et m'en demanda la cause. Je lui peignis, en peu de mots, ma situation. Aussitôt, de l'air du plus vif intérêt, elle se chargea de ma selle et de ma bride, et me dit

de la suivre. Quand nous fûmes arrivés à sa hutte, elle alluma une lampe, et étendit une natte, et m'invita à y reposer pendant la nuit. Voyant que je mourais de faim, elle sortit pour un moment, et rentra avec un beau poisson qu'elle me servit à demi cuit sous la cendre chaude.

Après avoir rempli si généreusement tous les devoirs de l'humanité envers un malheureux étranger, ma digne bienfaitrice se mit à l'ouvrage avec les femmes de sa maison, qui jusques-là n'avoient cessé de me considérer, sans revenir de leur premier étonnement. Elles filèrent du coton bien avant dans la nuit, et pour égayer leur travail, elles chantèrent plusieurs chansons, dont une certainement fut improvisée; car j'en étois moi-même le sujet. Une des plus jeunes chantoit seule, et les autres formoient une espèce de choeur. L'air étoit doux et plaintif: voici les paroles traduites littéralement. — *Les vents mugissoient, la pluie tomboit en torrens — le pauvre homme blanc vint et se reposa sous notre arbre — il n'a point de mère pour lui apporter du lait: point de femme pour moudre son grain.* — Le choeur:

ah! plaignons, plaignons le pauvre homme blanc, il n'a point de mère etc. ()*

Quelque frivole que cet incident puisse paroître au lecteur, rien ne pouvoit m'affecter plus vivement dans la position où je me trouvois. J'étois si pénétré de reconnoissance, si attendri, qu'il me fut impossible de me livrer au sommeil. Le lendemain matin, j'offris à cette femme compatissante deux des quatre boutons de cuivre qui restoient à ma veste. Je n'avois pas d'autre moyen de reconnoître ses bontés.

21 juillet. Je demeurai tout ce jour dans mon village, conversant avec les naturels qui s'attroupoient pour me voir. Vers le soir, je commençai à être fort inquiet de ne recevoir aucune nouvelle du roi, d'autant plus qu'on se disoit tout bas que les Maures et les Slatées de Ségo, à qui mon voyage étoit fort suspect, avoient donné à Mansong des idées peu favorables sur mon compte. J'appris que le roi avoit tenu conseil sur la manière dont il

(*) Myladi duchesse de Devonshire a fait sur ces paroles une jolie romance qu'un habile compositeur a mise en musique.

devoit me recevoir; et quelques-uns des gens de mon village me dirent franchement que j'avois beaucoup d'ennemis, et que je ne devois m'attendre à rien de favorable.

22 juillet. A onze heures, il me vint de la part du roi un messenger, dont je fus peu satisfait. Il me demanda particulièrement si j'apportoisi quelque présent, et parut fort étonné, lorsque je lui dis que les Maures m'avoient enlevé tout ce que je possédois. Sur la proposition que je lui fis de le suivre, il me dit d'attendre jusqu'au soir, que le roi m'envoyât chercher.

23 juillet. Un second messenger envoyé par le roi, et tenant un sac à la main, vint me trouver dans l'après-midi. Il me dit que la volonté du roi étoit que je m'éloignasse incontinent de Ségo; que néanmoins, voulant secourir un Blanc qui étoit dans la détresse, il m'envoyoit cinq mille Kouries, (*) pour acheter des pro-

(*) J'ai déjà parlé de ces petits coquillages qui servent de monnoie courante dans une grande partie des Indes orientales, aussi-bien qu'en Afrique. Dans le Bambarra, et dans les contrées adjacentes, où les denrées sont à très-bon

visions dans le cours de mon voyage. Le messenger ajouta que, si j'avois réellement l'intention d'aller à Jenné, il avoit ordre de me servir de guide jusqu'à Sansanding.

J'eus d'abord quelque peine à m'expliquer la conduite du roi. Un entretien que j'eus avec le guide me donna dans la suite tout lieu de croire que Mansong n'auroit pas mieux demandé que de me recevoir à Ségo, mais qu'il avoit craint de ne pouvoir me défendre contre la haine aveugle et invétérée des Maures qui résidoient dans cette ville. Ainsi, sa conduite, à mon égard, étoit aussi généreuse que prudente. D'ailleurs, je dois avouer que l'état dans lequel je me montrais étoit bien propre à lui inspirer des doutes sur le véritable objet de mon voyage. Il étoit tout simple qu'il raisonnât comme mon guide qui, m'entendant dire que je venois de si loin, et à travers tant de dangers, pour voir la rivière de Joliba, me demanda s'il n'y avoit point de rivières dans mon pays,

marché, une centaine de Kouries suffisoit pour me faire vivre un jour, moi et mon cheval. 250 Kouries valent à-peu-près un scheling.

et si toutes les rivières ne se ressembloient pas. Cependant malgré ses soupçons assez naturels, et malgré les perfides manœuvres des Maures, ce bon prince crut que, pour avoir droit à ses bienfaits, un Blanc n'avoit besoin d'autre titre que de se trouver dans ses états, et d'être malheureux.

 CHAPITRE XVI.

L'Auteur part de Ségo, et arrive à Kabba. — Description de l'arbre à beurre. — L'auteur arrive à Sansanding. Conduite des Maures à son égard. — Il poursuit sa route du côté de l'est. — Divers incidens, jusqu'à Moorzan. — Il passe le Niger pour aller à Silla. — Il se détermine à ne pas aller plus loin. — Remarques sur le cours du Niger, et sur les villes qui l'avoisinent.

Forcé, comme je viens de le dire, de m'éloigner de Ségo, sans avoir pu y entrer, je me rendis à un village situé à l'est, à la distance de sept milles, accompagné de mon guide et de quelques villageois de sa connoissance qui nous y reçurent fort bien. (*) Mon guide étoit d'une humeur franche et communicative :

(*) J'aurois dû observer que la langue du Bambarra n'étoit qu'une sorte de Mandingue corrompu. Avec un peu d'usage, je parvins à l'entendre, et à le parler facilement.

il me vanta beaucoup le caractère hospitalier de ses compatriotes; ajoutant que, si je me proposois d'aller à Jenné, ce dont il sembloit avoir douté jusques-là, c'étoit une entreprise infiniment plus dangereuse que je ne le pensois. Cette ville, me dit-il, fait partie des états du roi de Bambarra; mais, dans le fait, c'est une ville maure: les principaux habitans sont Busrhéens, même le gouverneur, quoique établi par l'autorité de Mansong. Ainsi je m'y trouverois en danger de retomber entre les mains de gens qui se feroient un devoir et un mérite de m'ôter la vie. Cette réflexion avoit d'autant plus de force, que le danger devoit croître à chaque pas que je ferois. Dans toutes les villes au-delà de Jenné, les Maures, avoient encore plus de crédit qu'à Jenné même. Tombuctoo, le grand objet de mes recherches, étoit entièrement au pouvoir de ce peuple sans foi et sans pitié qui n'en permettoit l'accès à aucun chrétien.

Mais j'étois trop avancé, pour songer à revenir sur mes pas d'après des renseignemens si vagues et si incertains. Je me déterminai donc à poursuivre, et toujours accompagné de mon guide, je sortis du

village dans la matinée du 24. Nous traversames une grande ville nommée Kabba, située dans une plaine magnifique, parfaitement cultivée, et plus semblable aux belles campagnes d'Angleterre, qu'à rien de ce que je m'attendois à trouver dans le cœur de l'Afrique.

Par-tout, les gens du pays étoient occupés à cueillir les fruits de l'arbre qui fournit le beurre végétal, dont j'ai parlé si souvent. Cet arbre est très-commun dans cette partie du Bambarra. Il croît dans les bois sans culture. Lorsqu'on veut défricher une forêt, on en coupe tous les arbres, à l'exception de celui-là. Il ressemble beaucoup au chêne d'Amérique, et le fruit, à l'olive d'Espagne. Ce fruit est une amande renfermée dans une pulpe molle, couverte d'une écorce mince et verte. On commence par exposer l'amande au soleil, après quoi on la fait bouillir dans l'eau. Il en résulte le beurre végétal plus blanc, plus ferme, et à mon goût, d'une saveur plus agréable que le meilleur beurre de lait de vache que je connoisse. Il a de plus l'avantage de se garder une année entière, sans être salé. La préparation de cette denrée est un des

travaux les plus importans dans ce pays et dans les contrées voisines, et la vente qui s'en fait est un objet capital dans le commerce de l'intérieur de l'Afrique.

Dans le cours de la journée, nous traversames plusieurs villages de pêcheurs, et le soir, vers les cinq heures, nous arrivames à Sansanding, ville considérable, peuplée, à ce qu'on m'assura, de huit à dix mille ames. Cette ville est très-fréquentée des Maures qui, du Beeroo y portent du sel, et de la Méditerranée des grains de verre et du corail qu'ils livrent pour de la poudre d'or et des étoffes de coton. Ils vendent avantageusement ces étoffes, soit dans le Beeroo, soit dans d'autres pays maures, où la sécheresse du climat ne permet pas de cultiver le coton.

Je priai mon guide de me conduire le plus secrètement possible à la maison où nous devions loger. En conséquence, nous marchames entre la ville et la rivière, le long d'une baie, ou d'un port où je vis vingt grands canots, la plupart chargés et couverts de nattes, pour préserver les marchandises de la pluie. Comme nous

avancions, arrivèrent trois autres canots, deux avec des passagers, le troisième chargé de marchandises. Je remarquai avec plaisir que tous les Nègres me prenoient pour un Maure, et à la faveur de cette heureuse méprise, j'allois passer sans être inquiété, lorsqu'un Maure qui étoit assis sur le rivage, m'ayant reconnu pour ce que j'étois, poussa un grand cri auquel accoururent plusieurs de ses compatriotes.

Arrivé à la maison de Counti Mamadi, c'étoit le nom du Dooti, je me vis entouré d'une foule de gens parlant divers jargons également inintelligibles pour moi. A la fin, avec le secours de mon guide qui me servoit d'interprète, je compris que, dans le nombre des assistans, l'un prétendoit m'avoir vu quelque part, l'autre ailleurs. Une Mauresque protestoit qu'elle avoit servi chez moi trois ans, à Gallam, près du Sénégal. Il étoit évident qu'ils me prenoient pour un autre Blanc. Je priai deux de ceux qui parloient avec le plus de confiance, d'indiquer de la main de quel côté ils m'avoient vu. Ils montrèrent le plein midi, d'où je conclus qu'ils étoient de la côte du Cap, où ils pouvoient avoir

vu beaucoup d'Européens. Leur langue ne ressembloit à aucune de celles que j'avois entendues jusques-là.

Alors les Maures se rassemblèrent en grand nombre, repoussant les Nègres avec leur arrogance accoutumée. Ils commencèrent à m'interroger sur ma religion; et voyant que je ne parlois pas l'arabe, ils m'envoyèrent deux Juifs qu'ils crurent en état de lier conversation avec moi. Par la mine, et par l'habillement, ces Juifs ressemblent beaucoup aux Arabes. Quoiqu'ils se conforment à la religion de Mahomet, jusqu'à réciter en public des prières empruntées de l'Alcoran, ils sont peu considérés des Nègres; et les Maures eux-mêmes avouoient que, tout chrétien que j'étois, je valoïs encore mieux qu'un Juif.

Cependant ils me pressoient de répéter les prières musulmanes, à l'exemple des Juifs; et comme je cherchois à éluder la proposition, en les assurant que je ne parlois pas arabe, l'un deux, Shérif de Tuat, dans le Grand-Désert, me dit, en frappant du pied, et en jurant par le Prophète, que si je ne me rendois pas volontairement à la mosquée, il sauroit m'y

faire aller de force. Il n'y auroit pas manqué, si mon hôte n'eût pris ma défense. Il leur représenta que j'étois *l'étranger du roi*, qui ne souffriroit pas que l'on maltraitât un homme qui s'étoit mis sous sa protection. Il les pria de me laisser seul pendant la nuit, en les assurant que je repartirois dès le lendemain matin.

Ces remontrances les calmèrent un peu. Ils me firent asseoir sur un siège élevé, à la porte de la mosquée, afin que tout le monde pût me voir. La foule étoit prodigieuse, et les toits couverts de spectateurs, comme s'il eût été question de voir exécuter un malfaiteur. Je demurai exposé de la sorte, jusqu'au soleil couché, que je fus conduit dans une petite hutte, assez propre, précédée d'une petite cour. Counti Mamadi en ferma la porte, pour empêcher que l'on ne vint me troubler. Mais cette précaution ne servit de rien contre les Maures. Ils sautèrent par-dessus la muraille, et remplirent la cour. Ils vouloient, disoient-ils me voir faire mes prières du soir, et manger des œufs. Je ne jugeai pas à-propos, de me soumettre à la première de ces cérémonies, et quant à la seconde, je leur dis que je ne

ferois nulle difficulté de manger des œufs, s'ils vouloient m'en donner. Sur-le-champ, mon hôte m'apporta sept œufs de poule : mais il fut bien étonné de voir que je refusois de les manger crus. Car dans l'intérieur de l'Afrique on est généralement persuadé que les œufs crus sont presque l'unique aliment des Européens. Après avoir réussi à détromper mon hôte, je lui dis que je mangerois volontiers de ce qu'il jugeroit à-propos de m'envoyer. Il fit tuer un mouton, et en fit apprêter un morceau pour mon soupé.

Vers minuit, lorsque je fus débarrassé des Maures, mon hôte vint me trouver, et me pria instamment de lui écrire un Saphi. Si le Saphi d'un Maure a quelque vertu, disoit ce bon vieillard, celui d'un Blanc doit valoir bien davantage. Je m'empressai de lui en composer un, le meilleur que je pusse imaginer : car c'étoit l'oraison dominicale. Je l'écrivis avec un roseau, je me servis au lieu d'encre d'un peu de charbon pilé, délayé dans de l'eau de gomme ; une planche très-mince me tint lieu de papier.

25 juillet. Je partis de Sansanding de grand matin, avant que les Maures fussent

assemblés. Je passai la nuit suivante dans la petite ville de Sibili, d'où je gagnai le lendemain Nyara, ville considérable, à quelque distance de la rivière. J'y demeurai le 27, pour laver mes habits, et reposer mon cheval. Le Dooti avoit une maison commode, à deux étages et couverte en plateforme. Il me montra de la poudre qu'il avoit fabriquée lui-même, et me fit remarquer comme quelque chose d'extrêmement curieux un petit singe brun, attaché à un poteau, près de sa porte, en me disant qu'il venoit d'un pays très-éloigné, appelé Kong.

28 juillet. J'arrivai vers midi à Nyamée, ville principalement habitée par des Foulas du royaume de Masina. Le Dooti, je ne sais pour quelle raison, ne voulut pas me recevoir : mais il m'envoya gracieusement son fils à cheval, pour me conduire à Madiboo peu éloigné de Nyamée.

Nous marchames presque toujours dans la même direction, à travers les bois, mais avec une grande circonspection. Je voyois mon guide s'arrêter souvent, et visiter les buissons. C'étoit, me dit-il, à cause des lions qui sont en grand nombre dans ces bois, et qui souvent se jettent
sur

sur les voyageurs. Il me parloit encore, lorsque mon cheval s'arrêta tout-à-coup, et regardant autour de moi, je vis à une petite distance, un grand animal du genre du Caméléopard. Il avoit le cou et les jambes de devant très-longues : il portoit deux petites cornes blanches renversées en arrière : sa queue, terminée par une touffe de poils, lui tomboit jusqu'à la jointure du pied : son poil étoit couleur de souris. Il trottoit devant nous lentement, tournant la tête de temps-en-temps, pour voir si nous le poursuivions.

Un moment après cette rencontre, comme nous traversions une grande plaine découverte, parsemée d'un petit nombre de buissons, mon guide, qui étoit en avant, tourna bride, et me cria, en foula, quelques mots que je ne compris pas. Je lui demandai, en mandingue, ce qu'il me vouloit. *Wara billi billi*, me dit-il, un lion monstrueux ! et il me fit signe de m'enfuir au plus vite : mais mon cheval n'avoit pas la force de courir, et nous longeames doucement le buisson qui servoit de repaire au terrible animal. Pour moi, je n'avois rien vu, et je crus que mon guide avoit pris l'alarme mal-à-propos. Dans le

moment même, portant la main à sa bouche, il s'écria *Soubah an allahi*, Dieu ! préserve nous ! et je vis avec frayeur un lion énorme couché près du buisson, la tête posée entre ses pattes. Je m'attendois à le voir s'élançer sur moi, et déjà par un mouvement d'instinct, j'avois quitté les étriers, pour me jeter à terre, et me sauver, en lui abandonnant mon cheval comme première victime. Mais, sans doute, le lion n'avoit pas faim. Il nous laissa passer tranquillement, quoique nous fussions à sa portée. Mes yeux étoient tellement fixés sur le roi des animaux, que je ne pus les en détacher qu'après l'avoir entièrement perdu de vue.

Pour éviter à l'avenir de pareilles rencontres, nous primes un détour dans un terrain marécageux. Au soleil couché, nous arrivâmes à Madiboo, village situé sur le Niger, dans une position délicieuse, d'où l'œil suit le cours de la rivière à l'est et à l'ouest, dans l'espace de plusieurs milles. Le lit majestueux du Niger, beaucoup plus large qu'à Ségo, et de petites îles vertes, retraites paisibles de quelques Foulas industrieux, dont les troupeaux y sont à l'abri des bêtes féroces, forment un aspect

enchanteur. Les habitans de Madiboo pêchent une grande quantité de poissons. Ils se servent de longs filets de coton, assez semblables aux nôtres, qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Je vis au-dessus d'une maison la tête d'un crocodile, que des bergers avoient tué dans un marais, près de la ville. Cet amphibie se trouve assez communément dans le Niger, mais je ne crois pas qu'il soit fort à craindre. Le voyageur redoute bien plus ces essaims de moustiques, qui fourmillent dans les marais et les bas fonds, et qui harcèlent jusqu'aux gens du pays, malgré leur torpeur naturelle. Mes habillemens qui s'en alloient en lambeaux me défendoient mal contre leurs piqûres. Je passois la plupart des nuits, sans fermer l'œil, me pomenant en long et en large, et m'éventant avec mon chapeau. J'avois les bras et les jambes couvertes d'ampoules, ce qui, joint au défaut de sommeil, m'avoit réduit à un état de mal-aise accompagné de fièvre.

29 juillet. Dès le matin, mon hôte, voyant que j'étois malade, me mit à la porte, en me donnant un de ses gens, pour me conduire à Kea. Mais si j'étois

peu en état de marcher, mon cheval étoit encore moins en état de me porter. A six milles de Madiboo, en traversant un terrain gras et difficile, il tomba, et quelques efforts que nous fissions, mon guide et moi, nous ne pumes le remettre sur ses jambes. Je m'assis quelque temps à côté de ce fidelle et malheureux compagnon de mes aventures; voyant enfin qu'il ne pourroit pas se relever, je lui ôtai la selle et la bride, et je mis devant lui quelques poignées d'herbe. A la vue de ce pauvre animal haletant, et n'attendant que la mort, je faisois un triste retour sur moi-même, et je me disois que, bientôt, comme lui, je périrois de fatigue et de faim.

L'esprit plein de ces noirs pressentimens, je m'éloignai avec douleur de mon pauvre cheval, et je suivis mon guide le long de la rivière. Vers midi, nous arrivames à Kea, village de pêcheurs. Le Dooti étoit assis sur sa porte. Je lui exposai ma situation, et lui demandai sa protection. Il me répondit froidement que les belles phrases le touchoient peu, et que je n'entrerois pas dans sa maison. Mon guide voulut s'intéresser pour moi, mais

inutilement : l'impitoyable vieillard persista dans son refus.

Je ne savois où reposer mes membres fatigués, lorsque heureusement, un canot de pêcheur qui descendoit la rivière pour aller à Silla, vint à mon secours. Le Dooti, ayant fait signe au pêcheur d'approcher, l'engagea à me transporter jusqu'à Moorzan. Après avoir hésité quelque temps, le pêcheur y consentit. Je m'embarquai sur le canot avec le pêcheur, sa femme et un enfant. Le Nègre qui m'avoit accompagné depuis Madiboo, me quitta. Je lui recommandai de voir mon cheval, à son retour, et d'en prendre soin, s'il le trouvoit encore en vie. Il me le promit.

Après avoir descendu la rivière l'espace d'un mille, le pêcheur approcha le canot du rivage, et me dit de sauter à terre. Il attacha ensuite le canot à un pieu, se déshabilla, plongea, et demeura si longtemps sous l'eau, que je le crus noyé. J'étois extrêmement étonné de l'indifférence que montrait sa femme. Bientôt après, il reparut et demanda une corde. Il plongea une seconde fois, rentra dans le canot, et ordonna à l'enfant de l'aider à tirer. A la fin, ils amènèrent un grand panier de

dix pieds de diamètre, dans lequel il y avoit deux beaux poissons. Le pêcheur replaça le panier dans l'eau, porta les poissons sur le rivage, et les cacha dans l'herbe. Nous descendimes un peu plus bas, et le pêcheur prit un autre panier, dans lequel il y avoit un poisson. Alors il nous quitta, pour aller vendre sa pêche dans quelque marché des environs. Je continuai de descendre la rivière dans le canot avec la femme et l'enfant.

Vers les quatre heures, nous arrivâmes à Moorzan, ville de pêcheurs, sur la rive septentrionale du Niger, d'où, après avoir traversé cette rivière, je me rendis à Silla, qui est une ville considérable. J'y demeurai jusqu'à la nuit, couché sous un arbre, et entouré d'une foule innombrable. Leur idiome ne ressembloit nullement à celui des autres cantons du Bambarra. J'appris, qu'en m'avancant vers l'est je trouverois la langue bambarréene presque hors d'usage, et qu'à Jenné, la plus grande partie des habitans parloit une langue tout-à-fait différente appelée par les Nègres *Jenné Kemmo*, et par les Maures *Kalam Soudan*.

A force de prières, j'obtins du Dooti

de me mettre à l'abri de la pluie, dans son Baloon. Mais c'étoit un lieu extrêmement humide, et j'eus pendant la nuit un violent accès de fièvre. Affoibli par la maladie, exténué par la faim et par la soif, à demi nu, n'ayant rien avec quoi je pusse me procurer des vivres, des habits et un logement, je commençai à faire de sérieuses réflexions sur mon état.

Une expérience douloureuse m'avoit convaincu qu'il étoit absolument impossible que j'allasse plus avant. Les pluies du tropique avoient commencé. Les campagnes et les marais étoient inondés. Encore quelques jours, et il devenoit impossible de voyager autrement que par eau. Ce qui me restoit des Kouries du roi de Bambarra ne suffisoit pas pour payer long-temps un canot; et je ne devois pas espérer des secours de bienfaisance dans un pays où les Maures avoient tout crédit. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que je ne pouvois faire un pas, sans me mettre de plus en plus à la discrétion de ce peuple fanatique et cruel. Après la manière dont j'avois été reçu à Ségo, et à Sandanding, que n'avois-je pas à craindre si je me présentois à Jenné, sans aucune recom-

mandation ? et dans l'état de misère où j'étois, comment acheter une protection parmi les Maures ? En m'obstinant à pénétrer plus avant, je courois à une mort certaine et inutile, puisque mes découvertes périssent avec moi. D'un autre côté, le retour à la Gambie n'offroit à mon imagination qu'un voyage de plusieurs centaines de milles, à travers des régions inconnues. Cependant je n'avois pas à hésiter. Le danger étoit mille fois plus grand, si je continuois ma route du côté de l'est.

Telles étoient mes réflexions, et j'espère, qu'après les avoir pesées, le lecteur ne me blâmera pas de m'être décidé à ne pas aller plus loin. J'avois fait tout ce qui étoit en mon pouvoir, tout ce que permettoit la prudence, pour remplir ma mission dans toute son étendue. Si j'avois entrevu quelque possibilité d'un succès ultérieur, ni les fatigues du voyage, ni la crainte d'une seconde captivité ne m'auroient empêché de poursuivre mon entreprise. Je n'ai cédé qu'à la nécessité, et quelle que puisse être l'opinion du gros de mes lecteurs, j'ai eu, depuis mon retour, l'inexprimable satisfaction de voir que l'honorable société dont j'exécutois

les ordres, avoit, par son approbation, pleinement justifié ma conduite.

M'étant enfin déterminé, après beaucoup de doutes et de perplexité, à retourner vers l'ouest, je ne voulus pas partir de Silla, sans avoir questionné les marchands maures et nègres sur le cours du Niger à l'orient, et sur la situation et l'étendue des royaumes qu'arrose cette rivière. Voici quelques notes appuyées sur un grand nombre de témoignages, et que je crois pouvoir donner pour authentiques.

A deux petites journées de chemin, à l'est de Silla, est la ville de Jenné, située dans une petite île du Niger. Elle est plus peuplée que Ségo, et que toute autre ville du Bambarra. A deux journées plus loin, le Niger forme un grand lac, nommé *Dibbie*, ou le lac noir. Tout ce que j'ai pu savoir de son étendue, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, on perd la terre de vue un jour entier. En sortant de ce lac, le Niger se divise en plusieurs courans, qui se réunissent pour former deux branches principales, l'une à l'est, et l'autre au nord-est. Ces deux branches se joignent à Kabra, à une journée au sud de Tombuctoo. Kabra est le

port de cette dernière ville. Le pays renfermé entre ces deux branches du Niger, s'appelle Jinbala : il est habité par des Nègres. La distance de Jenné à Tombuctoo, par terre, est de douze journées.

De Kabra, à onze jours de marche, le Niger descend au sud de Houssa, qui en est éloigné de deux journées. C'est à quoi se réduit tout ce que j'ai pu apprendre du cours de ce grand fleuve. Les marchands que j'ai interrogés n'en savoient pas davantage. Leur commerce les conduit rarement au-delà de Tombuctoo, et de Houssa. Et comme le désir du gain est le seul motif de leur voyage, ils s'occupent peu d'observer le cours des rivières, et la position géographique des lieux. Cependant, il y a tout lieu de croire que le Niger ouvre une communication sûre et facile entre des nations très-éloignées. Tous les voyageurs que j'ai vus à Silla m'ont assuré, que les marchands nègres qui venoient de l'est à Tombuctoo, et à Houssa, parloient une langue totalement différente de celle du Bambarra, et même de toutes celles qu'ils connoissoient. Mais ces marchands eux-mêmes n'ont aucune notion sur l'embouchure du Niger. Ceux d'entre eux

qui peuvent s'exprimer en arabe, ne parlent qu'en termes vagues de l'immense étendue de son cours : ils disent qu'il va se perdre au bout du monde.

Les habitans du Bambarra sont familiarisés avec les noms de plusieurs royaumes situés à l'est de Houssa. On me fit voir des flèches et des carquois d'un travail extrêmement curieux, qui venoient du royaume de Kassina.

Sur la rive septentrionale du Niger, peu loin de Silla, est le royaume de Masina, habité par des Foulas. Là, comme ailleurs, ils subsistent de leurs troupeaux. Ils payent au roi de Bambarra un tribut annuel pour le terrain qu'ils occupent.

Au nord-est de Masina, se trouve le royaume de Tombuctoo, grand objet des recherches des Européens, parce que la capitale est un des principaux entrepôts du riche commerce que les Maures font avec les Nègres. La soif du gain, et le zèle du prosélytisme ont peuplé cette grande ville de Maures, et de Mahométans convertis. Le roi lui-même, et les grands officiers de l'état sont Maures. Ils passent pour être plus sévères dans leurs principes, et plus intolérans qu'aucune

autre tribu maure de cette partie de l'Afrique. Un vieux Nègre, très-digne de foi m'a raconté, que la première fois qu'il fit le voyage de Tombuctoo, s'étant logé dans une espèce d'hôtellerie publique, l'hôte le conduisit à la hutte qui lui étoit destinée, étendit une natte par terre, et y placa une corde, en lui disant: „ Si vous êtes musulman, vous êtes mon ami; asseyez-vous-là. Si vous êtes Cafir, vous êtes mon esclave, et avec cette corde, je vous menerai au marché. « Le roi actuel de Tombuctoo s'appelle Abu Abraham. On dit qu'il possède d'immenses richesses. Ses femmes et ses concubines sont habillées d'étoffes de soie. Ses principaux officiers vivent avec magnificence. Les dépenses du gouvernement, à ce qu'on m'a assuré, sont défrayées par les taxes que payent les marchandises aux portes de la ville.

Houssa, capitale d'un grand royaume du même nom, situé à l'est de Tombuctoo, est un autre célèbre entrepôt pour le commerce des Maures. Plusieurs marchands qui avoient vu cette ville m'ont assuré qu'elle est encore plus grande et plus peuplée que Tombuctoo. Dans l'une et l'autre, le commerce, la police, le gouvernement

sont à-peu-près les mêmes. Mais à Houssa, la proportion des Nègres avec les Maures est plus forte, et les premiers ont quelque part au gouvernement.

A l'égard du petit royaume de Jimbala, je n'ai pu recueillir que très-peu de renseignemens. Le sol y est très-fertile, et le pays couvert de bas fonds et de marais, ce qui, jusqu'à présent, a rendu inutiles toutes les tentatives que les Maures ont faites pour s'en rendre maîtres. Les habitans sont des Nègres. Quelques uns, surtout aux environs de la capitale, vivent dans l'abondance. La capitale est le rendez-vous des marchands qui viennent de Tombuctoo porter diverses denrées dans la partie occidentale de l'Afrique.

Au sud de Jimbala, se trouve le royaume nègre de Gotto, que l'on dit très-étendu. Il étoit divisé autrefois en un grand nombre de petits états gouvernés par différens chefs, dont les guerres continuelles invitoient les nations voisines à envahir le pays. Un de ces chefs, nommé Moossee eut assez de politique et d'adresse pour engager tous les autres à déclarer la guerre au roi de Bambarra, et à se faire nommer général, d'une commune voix. Des bords du

lac de Dibbie, sur le haut Niger, Moossee envoya un grand nombre de canots chargés de provisions, vers Jenné; et avec toute son armée, il entra dans le Bambarra. Les habitans de Jenné le virent sur le bord opposé du Niger, avant d'avoir été instruits de sa marche. Sa flotte le joignit le même jour, et après avoir débarqué ses provisions, il passa ce fleuve avec une partie de son armée, et prit Jenné d'assaut, dans la nuit. Cet exploit épouvanta tellement le roi de Bambarra, qu'il envoya demander la paix. Il se soumit à payer au vainqueur un tribut annuel d'un certain nombre d'esclaves, et à rendre aux habitans du Gotto tout ce qu'on auroit pu leur enlever. Moossee rentra en triomphe dans le Gotto, où il fut proclamé roi. Il a donné son nom à la capitale.

A l'ouest du Gotto, est le royaume de Bacdoo, dont le roi actuel de Bambarra avoit fait la conquête sept ans auparavant, et qui depuis lui payoit un tribut.

A l'ouest du Bacdoo, est le Maniana, d'après les meilleures informations que j'ai pu me procurer, les habitans de ce pays sont cruels et féroces à l'excès. Ils ne font jamais de quartier à la guerre, ils pous-

sent même la barbarie, jusqu'à se repaître de chair humaine.

Je n'ignore pas qu'il faut se défier des rapports que font les Nègres sur le compte de leurs ennemis. Mais cette horrible coutume du Maniana m'a été attestée en tant de pays différens, et par un si grand nombre de personnes dont je n'ai aucune raison de suspecter la bonne foi, qu'il m'est impossible de ne pas en croire quelque chose. Les peuples du Bambarra, dans le cours d'une guerre longue et sanglante, ont eu de fréquentes occasions de s'en assurer; et si ce fait n'avoit aucun fondement, pourquoi le nom de *ma dummolo*, mangeurs d'hommes, se donneroit-il exclusivement, dans le pays, aux habitans du Maniana?

C H A P I T R E X V I I .

L'Auteur revient du côté de l'ouest. — Il arrive à Madiboo. — Les pluies rendent sa marche extrêmement pénible. — Il apprend que le roi de Bambarra veut le faire arrêter. — Il poursuit son voyage en remontant le long du Niger. — Incidens. — Cruautés dont les guerres des Africains sont accompagnées. — L'Auteur arrive à Taffara.

M'étant décidé, comme j'ai dit dans le chapitre précédent, à ne pas aller à l'est plus loin que Silla, je fis part au Dooti du dessein où j'étois de retourner à Ségo, en suivant la rive méridionale du Niger. Il me dit que cette route étoit impraticable à cause des marais, qu'il falloit absolument que je suivisse la rive opposée, et que bientôt même le débordement de la rivière fermeroit les passages de ce côté-là. Du reste, il approuva le parti que je prenois de retourner à l'ouest, et il engagea un pêcheur à me conduire à Moorzan.

Le 30 juillet, je m'embarquai à 8 heures
du

du matin, et une heure après, je fus rendu à Moorzan. Là, je louai pour 60 Kouries un canot qui me transporta à Kea, dans la soirée. Le Dooti de Kea, pour 40 Kouries, voulut bien permettre que je dormisse dans la même hutte, avec un de ses esclaves. Ce Nègre plein d'humanité, voyant que j'étois malade, et que mes habits étoient tout déchirés, me prêta un manteau pour me couvrir pendant la nuit.

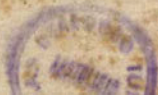
31 juillet. Le frère du Dooti devoit aller à Madiboo. C'étoit pour moi une occasion d'autant plus précieuse, qu'il n'y avoit point de route frayée. Il me promit de porter ma selle que j'avois laissée à Kea, après la triste aventure de mon cheval. Je me proposois d'en faire présent au roi de Bambarra.

Nous partimes de Kea, à 8 heures. A un mille de distance, je vis au bord de la rivière un grand nombre de vases de terre empilés l'un dans l'autre, tous d'une forme agréable, mais non vernissés. Cette vaisselle se fabrique à Downie, ville à l'ouest de Tombuctoo, et se débite avec avantage dans le pays de Bambarra. Quand nous en fumes tout près,



mon compagnon arracha une grosse poignée d'herbes, et la jeta sur ce tas de poterie, en m'invitant à faire de même. Je le fis sur-le-champ; puis il m'apprit que ces vases appartenoient à une puissance surnaturelle, qu'ils étoient là depuis près de deux ans, sans que personne les eût réclamés, et que tous les passans, par respect pour le propriétaire invisible, ne manquoient jamais de jeter dessus de l'herbe ou des branchages, pour les mettre à couvert de la pluie.

Nous nous entretenions de la sorte amicalement, lorsque nous aperçumes le pas d'un lion fraîchement imprimé dans la boue. Mon compagnon commença à marcher avec une grande circonspection. Arrivé près d'un taillis, il me pressa d'aller devant. Je voulus m'en défendre, disant que je ne savois pas le chemin. Il insista, et après quelques mots de colère, accompagnés de regards menaçans, il jeta la selle et se mit à courir. Je me trouvai fort déconcerté : mais désespérant de pouvoir jamais me procurer un cheval, je ne crus pas devoir m'embarraßer de la selle, et après en avoir détaché les sangles et les étriers, je la jetai, dans la rivière. Le



Nègre qui m'avoit vu, sortit tout-à-coup des broussailles où il s'étoit caché, et plongeant dans la rivière, il en retira la selle, avec laquelle il s'enfuit. Je continuai de marcher le long du rivage. Mais comme le bois étoit fort épais, et que j'avois lieu de croire que le lion n'étoit pas loin, je crus devoir prendre un long circuit à travers les broussailles.

A 4 heures après-midi, je gagnai Madiboo, où je retrouvai ma selle. Mon guide qui étoit arrivé avant moi, l'y avoit apportée, dans la crainte que je ne me plaignisse au roi.

Pendant que je m'entretenois avec le Dooti, et que je lui exposois comment j'avois été délaissé par mon guide, j'entendis dans une hutte voisine le hennissement d'un cheval. Le Dooti me demanda, en riant, si je reconnoissois celui qui me parloit; puis il me dit que mon cheval vivoit, et commençoit même à se refaire. Il me pressa de le reprendre, ajoutant qu'il avoit gardé quatre mois le cheval d'un Maure, et que le cheval étant parfaitement rétabli, le Maure étoit venu le chercher, et n'avoit voulu lui rien donner pour sa peine.

1^{er} août. Je partis de Madiboo, et dans la soirée j'arrivai à Nyamee, où je m'arrêtai trois jours. La pluie étoit si continue et si violente, que personne n'osoit sortir de la maison.

5 août. Je partis de Nyamee. Tout le pays étoit submergé. Je fus souvent en danger de perdre le chemin. Pendant des milles entiers, je traversai des savannes, ayant de l'eau jusqu'au genou. Les terres ensemencées, qui sont les plus sèches du pays, étoient détrempées. Mon cheval y enfonça deux fois dans la boue, et j'eus toutes les peines du monde à l'en retirer.

Le soir du même jour, j'arrivai à Nyara. Je n'en partis que le sept, parce que, la veille, il avoit plu tout le jour. Les eaux étoient si hautes, qu'en quelques endroits, le chemin étoit presque impraticable. J'enfonçois dans les marais jusqu'à la poitrine. Tout ce que je pus faire, ce fut de gagner un petit village de Foulas qui, pour cent Kouries, me donnèrent, en abondance, du lait pour moi, et du grain pour mon cheval.

8 août. Les difficultés que je venois d'éprouver me firent désirer de m'associer

un compagnon de voyage, d'autant plus que l'on m'assuroit que, sous peu de jours, le pays seroit complètement inondé. J'offris inutilement deux cents Kouries pour avoir un guide. Le lendemain, un Maure et sa femme, montés sur des bœufs, et portant du sel à Ségo, passèrent par le village, et voulurent bien me prendre avec eux. Mais ils me furent d'une médiocre ressource. Ils ne connoissoient nullement le chemin; et l'habitude de voyager dans des sables les rendoit peu propres à marcher à travers les eaux. Au lieu d'aller en avant des bœufs, pour sonder le terrain, la femme entra dans le premier marais qui se rencontra, et elle n'eut pas fait quelques pas, que sa monture tomba dans un creux, et jeta dans les roseaux la femme et la charge de sel. Le mari épouvanté, demeura quelque temps immobile, et comme pétrifié: la pauvre femme étoit presque noyée, avant qu'il songeât à lui porter du secours.

Nous arrivâmes à Sibity dans la soirée. Le Dooti me reçut très-froidement. Je lui demandai un guide pour me conduire à Sansanding. Il me dit que ses gens avoient

autre chose à faire. Je passai une mauvaise nuit dans une vieille hutte qui menaçoit ruine. Car dans les temps de pluie, il arrive souvent que les murs s'éboulent, écrasés par le poids de la couverture, Pendant la nuit, j'entendis trois huttes s'ébouler, et je craignois à tout moment que la mienne ne fût la quatrième. Le matin, en allant ramasser de l'herbe pour mon cheval, j'en comptai quatorze détruites de cette manière, depuis le commencement des pluies.

Le lendemain 10, la pluie continua avec violence. Le Dooti m'ayant refusé des provisions, j'achetai du grain que je partageai avec mon cheval.

11 août. Le Dooti m'obligea de partir, et je me mis en route pour Sansanding, où je ne m'attendois pas à être mieux reçu qu'à Sibity. Les gens qui étoient venus me voir pendant mon séjour dans cette dernière ville, m'avoient dit que l'on me regardoit généralement comme un espion envoyé dans le Bambarra, et que le roi Mansong ne m'ayant pas permis de paroître en sa présence, par-tout les Dootis se croiroient en droit de me traiter comme il leur plairoit. Je ne pouvois douter

de la vérité de ce rapport qui me revenoit de toutes parts. Mais je n'avois plus la liberté du choix. Je partis donc de Sibility, et j'arrivai à Sansanding, un peu avant le coucher du soleil.

Je fus accueilli comme je m'y étois attendu: Counti Mamadi qui, à mon premier passage, m'avoit témoigné tant de bienveillance, daigna à peine me souhaiter le bonjour. Tout le monde m'évitoit. Mon hôte m'envoya dire que l'on avoit reçu de Ségo des informations très-défavorables sur mon compte, et que son intention étoit que je partisse le lendemain de grand matin. A dix heures du soir, Counti Mamadi vint me trouver en particulier, pour m'apprendre que Mansong avoit dépêché à Jenné un canot, avec ordre de me ramener: il me dit que je trouverois de grandes difficultés dans ma route vers l'ouest: il me conseilla de partir de Sansanding, avant le point du jour, m'avertissant de ne pas m'arrêter, soit à Diggani, soit dans quelque autre ville des environs de Ségo.

12 août. J'arrivai à Kabba dans l'après-midi. Je fus étonné de voir un grand nombre de gens rassemblés près de la porte.

Comme j'avançois, l'un d'eux courut à moi, saisit la bride de mon cheval, me promena autour de la ville, et me montrant le couchant, me dit de poursuivre mon chemin, faute de quoi il m'en prendroit mal. En vain je lui représentai le danger de voyager la nuit dans les bois, exposé au mauvais temps et aux bêtes féroces. Marchez, fut toute la réponse que j'en obtins. En même-temps, d'autres se détachant de la foule, venoient me presser de la même manière. Je conjecturai qu'il y avoit dans la ville des gens envoyés par le roi à ma poursuite, et que les Nègres ne pressoient mon départ que pour me sauver de leurs mains. Je pris donc la route de Ségo, avec la triste perspective d'être réduit à passer la nuit sur un arbre. Après avoir fait environ trois milles, j'arrivai à un petit village près de la route. J'allois entrer; mais le Dooti qui étoit à la porte, fendant du bois, me cria de ne pas avancer, en me menaçant d'un gros bâton qu'il tenoit à la main.

A quelque distance de ce village, et un peu plus loin de la route, il y en avoit un autre. J'imaginai, qu'étant plus éloignés du chemin battu, les habitans auroient

moins de répugnance à m'héberger pendant la nuit. Je traversai quelques champs de blé, et j'allai m'asseoir sous un arbre, près du puits. Deux ou trois femmes qui vinrent chercher de l'eau, voyant que j'étois un étranger, me demandèrent où j'allois. Je leur dis que j'allois à Ségo, mais que me trouvant surpris par la nuit, je désirois entrer dans le village, et je les priai d'instruire le Dooti de ma situation. Peu de temps après, le Dooti m'envoya chercher, et me permit de passer la nuit dans un grand Balloon, où il y avoit un four pour sécher le fruit de l'arbre à beurre. Ce four contenoit bien une demi-charretée de fruit: au-dessous, l'on entretenoit un feu de bois clair. Ce n'est qu'au bout de trois jours que l'on peut broyer et faire bouillir le fruit. Le beurre ainsi préparé est plus estimé que celui qu'on obtient du fruit desséché au soleil, sur-tout pendant la saison des pluies, où le procédé de l'insolation est toujours lent, et souvent inefficace.

13 août. Vers les dix heures, je gagnai un petit village, à un mille de Ségo. Je cherchai inutilement à m'y procurer quelques provisions. Tout le monde me fuyoit.

Je reconnus bientôt aux regards et à la conduite des habitans que l'on avoit semé des bruits fâcheux sur mon compte. On me confirma que Mansong avoit donné ordre de m'arrêter, et le fils du Dooti m'avertit, que j'avois tout à craindre, si je demeurois plus long-temps dans le Bambarra.

Je compris alors tout le danger de ma position. Je me déterminai à m'éloigner de Ségo. Je suivis le chemin de Diggani, et marchant le plus vite qu'il m'étoit possible, après avoir perdu de vue les gens du village, je pris à l'ouest, à travers un terrain marécageux et couvert de joncs. Vers midi, je m'arrêtai sous un arbre, pour délibérer sur la route que je prendrois. Je ne pouvois douter que les Maures et les Slatées n'eussent donné au roi les préventions les plus défavorables sur l'objet de ma mission, et qu'il n'y eût des gens expédiés pour m'arrêter et m'amener prisonnier à Ségo. Plus d'une fois il me vint dans l'idée de passer le Niger à la nage, pour m'avancer au midi du côté du Cap. Mais je fis réflexion qu'il y avoit dix jours de marche, avant de pouvoir gagner Kong, et au-delà un vaste pays, occupé par des

peuples dont la langue et les manières m'étoient entièrement inconnues ; je renonçai donc à ce projet, et je crus qu'il seroit plus conforme au but de ma mission de remonter le Niger à l'ouest, et de vérifier jusqu'à quelle hauteur il est navigable. Ce fut à quoi je m'arrêtai. Un peu avant le coucher du soleil, j'arrivai dans un village de Foulas, où moyennant deux cents Kouries, je me procurai un gîte pour la nuit.

14 août. Je parcourus le long de la rivière un pays peuplé et bien cultivé. Je passai, sans m'arrêter, dans une ville murée, appelée Kamalia. (*) Vers midi je traversai la ville de Samée, à l'heure du marché. Je passai au milieu de la foule, sans exciter beaucoup d'attention, chacun me prenant pour un Maure. Je gagnai enfin un petit village, où le fils du Dooti consentit à me recevoir pendant la nuit, moyennant cent Kouries. Le Dooti, à son retour, vouloit me chasser sur-le-champ. Mais sa femme et son fils parvinrent à l'adoucir.

(*) Il y a une autre ville du même nom dont je parlerai dans la suite.

15 août. A neuf heures, je passai par Sai, grande ville, entièrement environnée de deux tranchées profondes, distantes des murs d'environ deux cents verges. Ces tranchées sont garnies d'un assez grand nombre de tours carrées, ce qui présente un ensemble de fortifications régulières. La vue d'un ouvrage si extraordinaire piqua ma curiosité. Voici ce que me racontèrent deux des habitans de la ville. Ce rapport, s'il est exact, nous donnera quelque idée de la barbarie avec laquelle les Africains font la guerre.

Quinze ans auparavant, dans une guerre, où le père du roi régnant de Bambarra ravagea le pays de Maniana, le Dooti de Sai avoit perdu deux fils, au service du roi. Il lui en restoit un troisième. Le roi, ayant besoin de recruter son armée, demanda le fils du Dooti, que le père refusa d'envoyer. A son retour du Maniana, Vers le commencement de la saison des pluies, le roi, voulant punir le Dooti, et voyant que les habitans prenoient sa défense, campa devant la ville, et fit creuser le double fossé dont j'ai parlé. Après deux mois de siège, la ville fut réduite aux horreurs de la famine. Le roi et son armée

qui ne manquoient de rien, voyoient de leurs retranchemens les malheureux habitans de Sai se disputer les feuilles et l'écorce de l'arbre du Bentang, planté au milieu de la ville. Cependant le roi, instruit que les assiégés étoient dans la disposition de périr plutôt que de se rendre, eut recours à la perfidie. Il leur proposa de lui ouvrir les portes de la ville, en leur promettant qu'aucun d'eux, excepté le Dooti, ne seroit mis à mort, ou maltraité. Le généreux vieillard, résolu à se sacrifier pour ses concitoyens, se rendit sur-le-champ à l'armée du roi qui le fit mourir. Son fils fut pris, en voulant se sauver, et massacré dans la tranchée. Tous les habitans furent traînés hors de la ville, et vendus à des marchands d'esclaves.

Vers midi, je me trouvai au village de Kaimoo, situé au bord de la rivière. Ce que j'avois acheté de blé à Sibili étoit épuisé; il fallut renouveler ma provision; mais le blé étoit si étoit rare dans le pays, que j'offris inutilement cinquante Kouries, pour en avoir une petite quantité. Au moment où je me disposois à partir, un des habitans, qui pro-

blement me prit pour un Shérif maure, vint m'en apporter, ne me demandant en échange que ma bénédiction. Je la lui donnai en anglais, et il la reçut avec la plus vive reconnoissance. Le présent de ce bon homme fit mon dîner. Depuis trois jours je vivois uniquement de blé cru.

J'arrivai le soir à un petit village, où les habitans ne me permirent pas d'entrer. Les lions infestoient le voisinage, j'avois reconnu leurs traces tout le long du chemin. Je pris donc le parti de ne pas m'éloigner du village. Après avoir ramassé de l'herbe pour mon cheval, je me couchai sous un arbre tout près de la porte. A dix heures, j'entendis des rugissemens peu éloignés. J'essayai d'ouvrir la porte, mais des gens du village me crièrent que l'on n'entroit pas, sans la permission du Dooti. Je les priai d'instruire le Dooti du danger que je courois, s'il ne me faisoit pas ouvrir sur-le-champ. J'attendois la réponse avec la plus grande inquiétude. Le lion rôdoit autour du village: il vint si près de moi, que je l'entendois marcher dans l'herbe. Je n'eus que le temps de grimper sur un arbre. A minuit, le Dooti

et quelques autres vinrent m'ouvrir. Nous voyons bien, me dirent-ils, que vous n'êtes pas Maure, car jamais un Maure n'attend à la porte d'un village, sans accabler les habitans d'injures et de malédictions.

16 août. Vers les dix heures, je passai par une ville considérable, où il y avoit une mosquée. Là le pays commence à s'élever, et j'aperçus de hautes montagnes du côté de l'ouest. Pendant tout le jour, je ne trouvai que des chemins marécageux. La rivière débordée couvroit tout le plat pays, et l'eau étoit si trouble et si bourbeuse, que je ne pouvois en juger la hauteur. En traversant un de ces marais, un peu à l'ouest de la ville de Gango, mon cheval, qui avoit de l'eau jusqu'au poitrail, enfonça tout-à-coup, et eut bien de la peine à se dégager. Le cheval et le cavalier sortirent de là tout couverts de boue et apprêtèrent à rire aux habitans du village de Callimana. Je m'arrêtai dans un petit village près d'Yamina, pour y acheter quelques provisions, et pour faire sécher mes papiers et mes habits.

La ville d'Yamina, vue de loin, a beaucoup d'apparence: elle est à-peu-près de la même étendue que Sansanding. Mais, comme elle avoit été prise et pillée quatre ans auparavant, la moitié ne présentoit que des monceaux de ruines. C'est néanmoins encore une place considérable, et tellement fréquentée par les Maures que je ne crus pas prudent de m'y arrêter. Je me contentai d'en faire le tour, pour juger de son étendue et de sa population. Je remarquai un grand nombre de Maures assis dans les Bentangs, et dans les autres lieux publics. Ils me regardoient tous d'un air étonné. Mais j'allois fort vite, et ne leur laissois pas le temps de me faire des questions.

J'arrivai le soir, à Farra, village muré. Je n'eus pas de peine à m'y procurer un gîte pour la nuit.

17 août. A huit heures je passai à Balaba, ville considérable, où l'on quitte la plaine, pour marcher le long d'une colline. Je vis ce jour-là trois villes ruinées, dont le roi de Kaarta avoit emmené tous les habitans, le même jour qu'il prit Yamina. Je montai sur un tamarin, mais
je

je trouvai que le fruit en étoit verd et acide. La vue du pays n'avoit rien de flatteur. Le chemin étoit embarrassé d'herbages et de buissons, et la campagne tellement inondée, que le Niger ressembloit à un grand lac. J'arrivai le soir à Kanica, où je fus bien reçu du Dooti que je trouvai assis à la porte, sur une peau d'éléphant. Il me donna pour mon souper de la farine et du lait, ce qui dans la situation où j'étois me parut une chère délicieuse.

18 août. Je me trompai de chemin, et ce ne fut qu'après avoir fait près de quatre milles, que, me trouvant sur une éminence, d'où je vis le Niger assez loin sur la gauche, je m'aperçus de ma méprise. Je me dirigeai vers le fleuve, à travers les herbes et les buissons, et à deux heures, j'arrivai à une rivière peu large, mais très-rapide que je pris d'abord pour une branche du Niger. Mais après l'avoir examinée plus attentivement, je reconnus qu'elle en étoit distincte. Il falloit la traverser pour gagner le chemin que je voyois sur la rive opposée. Je m'assis sur le rivage, attendant quelque voyageur qui pût m'enseigner le gué; car les bords étoient

tellement couverts de roseaux et de broussailles, qu'il eût été presque impossible de prendre terre ailleurs qu'à l'endroit où le chemin étoit tracé; et la rapidité du courant me faisoit craindre de ne pas arriver juste à ce point unique.

Cependant, ne voyant arriver personne, et la pluie menaçant, je me déterminai à entrer dans la rivière, bien au-dessus du chemin tracé sur l'autre bord, de peur que le courant ne me portât trop bas. J'attachai mes habits sur ma selle, et je marchois, ayant de l'eau jusqu'au cou, et tirant mon cheval par la bride, lorsqu'un homme que je n'avois pas vu me cria de toutes ses forces, de sortir au plus vite, si je ne voulois pas être mangé par les alligators. Je sortis sur-le-champ. A la vue d'un Européen, la surprise de cet homme fut extrême. Il porta deux fois la main à sa bouche, en s'écriant, Dieu me préserve! Quel est celui-là? Mais quand il m'eut entendu parler Bambaréen, et que je lui eus dit que je faisois la même route que lui, il me promit de m'aider à passer la rivière. Je sus de lui qu'on l'appeloit la Frina. Ayant fait quelques pas le long du rivage, il appela, et on lui ré-

pondit de l'autre bord. Peu de temps après parurent deux petits garçons, conduisant un canot à la rame, à travers les roseaux. Pour cinquante kouries, ils me passèrent avec mon cheval, et j'arrivai le soir à Taffara, ville murée. Je remarquai d'abord que l'on y parloit le Mandingue pur, au lieu du Bambaréen qui n'en est qu'un dialecte corrompu.

 CHAPITRE XVIII.

L'Auteur est mal reçu à Taffara. — Suite de sa marche jusqu'à Koolikorro. — Il fait des Saphies pour vivre. — Il arrive à Maraboo. — Puis à Bammakoo. — Des brigands lui enlèvent le peu qui lui restoit. — Ce qui le console dans l'extrême détresse où il se trouve. — Il arrive à Sibidooloo.

EN arrivant à Taffara, je demandai le Dooti. On me dit qu'il étoit mort peu de jours auparavant, et qu'en ce moment il se tenoit une assemblée pour le choix de son successeur. Cette élection divisoit la ville, et cette espèce d'anarchie fut probablement la cause de la mauvaise réception que l'on m'y fit. Quoique j'eusse dit aux habitans que je ne leur demandois l'hospitalité que pour une nuit, et que Mansong m'avoit donné de quoi payer mon gîte, personne ne m'offrit sa maison. Je fus donc réduit à m'asseoir sous l'arbre du Bentang, exposé à la pluie, et à un vent d'ouragan qui dura jusqu'à mi-

nuit. Alors, l'étranger qui m'avoit aidé à passer la rivière vint me trouver, et m'invita à partager son souper. Il l'apporta hors de sa hutte, ne pouvant m'y recevoir, sans la permission de son hôte. Je dormis ensuite sur un tas d'herbes mouillées, dans un coin de la cour. Mon cheval fut encore plus mal traité que moi. Ma provision de grain étoit épuisée, et je ne pus la renouveler.

20 août. Je passai la ville de Jaba, et je m'arrêtai quelques minutes dans le village de Somino, où l'on voulut bien me donner un peu de *Boo*, espèce de pain grossier qui se fait avec les cosses du grain. J'allai de-là au village de Sooha. Le Dooti étoit assis sur la porte. Je lui proposai inutilement de me vendre un peu de blé: je le priai avec aussi peu de succès de me donner par charité quelque chose à manger. Je considérois la physionomie de ce vieillard si peu compatissant, et je cherchois à deviner la cause de la mauvaise humeur que je voyois peinte dans son regard. Il appela un esclave qui travailloit dans un champ voisin, lui ordonnant d'apporter sa bêche, et lui dit de creuser la terre, à quelques pas de-là. Pendant

que l'esclave travailloit, le Dooti murmuroit tout bas, et répétoit de temps en temps, *Dankatoo*, bon à rien : *Jankra lemen*, à la malheure ! Je ne voyois personne que moi qui pût être l'objet de ces exclamations, et comme le trou que creusoit l'esclave, avoit toute l'apparence d'une fosse, je songeois à monter à cheval, et à décamper au plus vite, lorsque je vis l'esclave revenir du village chargé du cadavre d'un enfant de neuf à dix ans. Le Nègre prit ce cadavre nu par une jambe et le jeta dans la fosse, avec une indifférence sauvage que je n'avois encore remarquée nulle part. Pendant qu'il le couvroit de terre, le Dooti répétoit souvent : *Naphula atti niata*, argent perdu. Je compris par-là que ce jeune garçon étoit un de ses esclaves.

Je m'éloignai de cette scène révoltante, et après avoir marché le long de la rivière, jusqu'au soleil couchant, j'arrivai à Koolikorro, ville considérable, où il se fait un grand commerce de sel. Je me logeai dans la maison d'un Bambarréen qui, d'abord esclave d'un Maure, l'avoit accompagné à Aroan, à Towdini, et dans plusieurs autres places du Grand-Désert, et qui, depuis s'étant fait musulman, étoit devenu

libre, après la mort de son maître, et s'étoit établi dans cette ville, où il faisoit un commerce considérable en sel et en coton.

Ses voyages et la connoissance du monde n'avoient rien diminué de la confiance que lui avoit inspirée sa première éducation dans la vertu des charmes et des Saphies. Dès qu'il sut que j'étois chrétien, il m'apporta son *Walba*, ou ses tablettes de bois, me promettant du riz pour soupé, si je voulois lui écrire un Saphie qui le protégeât contre ses ennemis. L'offre étoit de nature à ne pas être refusée. Je couvris d'écriture les deux côtés de la planche, depuis le haut jusqu'en bas. Pour se pénétrer de toute la vertu du charme, mon hôte lava l'écriture avec un peu d'eau qu'il versa dans une calebasse; après avoir fait dessus quelques prières, il avala cette puissante potion; et de peur de perdre une seule lettre, il lécha la planche, jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement sèche.

Un homme qui savoit composer des Saphies étoit d'une trop grande conséquence, pour demeurer inconnu. Le Dooti, informé de mon rare talent,

m'envoya son fils avec une demi-feuille de papier, pour me demander un *Naphula Saphie*, un charme pour s'enrichir. Il m'apportoit en même-temps un présent de lait et de farine. J'écrivis le *Saphie*, et lui en fis lecture à haute voix: il en parut extrêmement satisfait, et me promit du lait pour mon déjeûné. Après avoir mangé mon riz assaisonné avec du sel, je me couchai sur une peau de bœuf. Je dormis tranquillement jusqu'au matin. Depuis long-temps je n'avois eu un aussi bon sou-pé, et une aussi bonne nuit.

21 août. Je partis de Koolikorro à la pointe du jour. Vers midi je traversai les villages de Kagoo et de Toolumbo. J'arrivai le soir à Marraboo, grande ville, célèbre par son commerce de sel. On me conduisit à la maison d'un Kaartéen qui me reçut bien. Cet homme avoit amassé une fortune considérable par le commerce des esclaves. L'accueil qu'il faisoit aux étrangers, lui avoit mérité le nom de *Jatee*, l'hôte: sa maison étoit, pour tous les voyageurs, une sorte d'hôtellerie. Ceux qui avoient de l'argent étoient bien logés, parce qu'ils ne manquoient jamais de témoigner leur reconnoissance par quelque

présent. Ceux qui n'avoient rien se contentoient du gîte qu'on vouloit bien leur donner. Comme j'étois de cette dernière classe, je m'estimai heureux d'être logé dans une même hutte, avec sept autres aussi pauvres que moi. Notre hôte nous envoya quelques vivres.

22 août. Un domestique de l'hôte vint avec moi hors de la ville, pour m'enseigner le chemin. Mais soit par ignorance, soit par malice, il m'égara. Le jour étoit déjà fort avancé, lorsque je m'aperçus de la méprise. J'étois sur le bord d'un ruisseau profond, et je pensai un moment à rebrousser chemin. Mais prévoyant qu'il me seroit alors impossible de gagner Bammakoo avant la nuit, je résolus de passer le ruisseau. Je me plaçai derrière mon cheval, et après l'avoir poussé dans l'eau, je nageai, tenant la bride entre les dents. C'étoit le troisième courant que je traversois de cette manière, depuis mon départ de Ségo. J'avois soin, dans ces occasions, de serrer mes notes et mes tablettes dans la coiffe de mon chapeau. Du reste, comme mes habits étoient constamment trempés par la pluie ou par la rosée, et que les chemins étoient extrêmement bourbeux,

ces sortes de bains m'étoient plus agréables et plus utiles que dangereux.

Je continuai de marcher à travers les herbes sans trouver de chemin battu, et à midi, j'arrivai près de la rivière. Les bords en étoient escarpés, et le courant extrêmement rapide. Cependant les canots du roi de Bambarra la traversent, en serrant le rivage. Des hommes retiennent, de dessus le bord, le canot avec des cordes, tandis que d'autres le poussent en avant avec de longues perches. Nos mariniers d'Europe auroient, je crois, bien de la peine à faire un pareil trajet. Je m'éloignai de la rivière, pour gagner du côté des montagnes, et vers les quatre heures, je trouvai un sentier qui me conduisit au village de Froomakoo, où je passai la nuit

23 août. J'arrivai à Bammakoo, vers les cinq heures du soir. On m'avoit beaucoup parlé du commerce de sel qui se fait dans cette place. Je fus étonné de ne trouver qu'une ville médiocre, moins grande que Marraboo. Mais, en revanche, les habitans en sont très-riches. Les Maures qui transportent leur sel à travers le Kaarta et le Bambarra s'arrêtent quelques jours à Bammakoo, et les marchands

nègres de cette ville, qui savent ce que vaut le sel dans les différens royaumes d'Afrique, en achètent en gros, et le revendent en détail, avec un profit considérable.

Je me logeai dans la maison d'un Nègre serawolli. J'y reçus la visite de plusieurs Maures qui parloient très-bien le Mandingue, et qui me traitèrent avec une honnêteté à laquelle leurs compatriotes ne m'avoient pas accoutumé. L'un d'eux qui avoit été jusqu'à Rio Grande, ne parloit des Chrétiens qu'avec la plus haute estime. Il m'envoya dans la soirée du riz bouilli et du lait. Je cherchai à me procurer quelques renseignemens sur la route de l'ouest, auprès d'un marchand d'esclaves qui avoit fait quelque séjour à la Gambie. Il me donna un aperçu assez inexact des distances, et me nomma un grand nombre de villes et villages qui se trouvoient sur la route. Mais il ajouta que, dans cette saison, les chemins étoient impraticables, qu'il craignoit beaucoup que je ne pusse aller plus loin, que la route étoit coupée par le Joliba à une demi-journée de Bammakoo, que je ne trouverois pas en cet endroit de canot assez grand

pour passer mon cheval, et que je serois obligé de rester là quelques jours, pour attendre la baisse des eaux.

La difficulté étoit sérieuse. Mais, comme il me restoit à peine de quoi subsister pendant quelques jours, je résolus d'avancer, déterminé à laisser là mon cheval, si je ne pouvois lui faire passer la rivière, et à la passer moi-même à la nage. Ces pensées m'occupèrent toute la nuit. Lelendemain, je demandai conseil à mon hôte. Il me dit qu'il y avoit encore un chemin, à la vérité difficile, sur-tout pour un cheval; que si néanmoins je trouvois un guide pour me conduire par les montagnes à la ville de Sibidooloo, il ne doutoit pas, qu'avec de la patience et des précautions, je ne pusse continuer ma route à travers le pays de Manding.

Je m'adressai sur-le-champ au Dooti, et j'appris qu'un *Jilli Kea*, ou musicien ambulante, étoit sur le point de partir pour Sibidooloo, et qu'il m'enseigneroit le chemin par les montagnes. Après avoir fait deux milles sur des rochers, nous tombâmes dans un petit village, et là mon guide reconnut qu'il m'avoit égaré. Il me dit que le chemin pour les chevaux étoit de l'autre côté

de la montagne, et chargeant son tambour sur ses épaules, il grimpa sur des rochers où il m'étoit impossible de le suivre avec mon cheval, me laissant dans l'admiration de son agilité, et dans l'embarras de trouver un chemin. Je revins dans la plaine, et prenant à l'est, je vis un sentier et des pas de cheval. Ce sentier m'eut bientôt conduit à des cabanes de bergers qui me dirent que j'étois sur le chemin de Sibidooloo, mais qu'il me seroit impossible d'y arriver avant la nuit. Peu après, je gagnai le sommet d'une montagne, d'où l'on découvre une vaste étendue de pays. Vers le sud-est, je voyois dans le lointain des montagnes que j'avois déjà vues de dessus une éminence, près de Marraboo. Ces montagnes, à ce que l'on m'avoit dit, appartiennent à un grand et puissant royaume dont le roi peut lever une armée plus nombreuse que celle du roi de Bambarra. Il y a peu de terre sur la colline où j'étois, mais beaucoup de schistes et des morceaux détachés de quartz blanc.

Un peu avant le soleil couché, je descendis vers la plaine, pour chercher un arbre qui me donnât un abri pendant

la nuit, car il n'y avoit nulle apparence que je pusse gagner quelque habitation. Je me trouvai dans une vallée délicieuse, et bientôt après, dans un village romantique, appelé Kooma. Ce village est entouré d'une muraille très-élevée. Il appartient à un marchand mandingue qui s'y est retiré avec sa famille, pendant la guerre. La campagne adjacente lui fournit du blé en abondance: le vallon nourrit ses nombreux troupeaux, et une enceinte de rochers le met à l'abri des incursions militaires. Dans cette obscure retraite, il voit rarement des étrangers, mais les voyageurs sont reçus avec humanité. En un moment je me vis entouré d'une foule de villageois qui me firent mille questions sur mon pays, et qui me donnèrent libéralement du blé et du lait, et de l'herbe pour mon cheval. Ils allumèrent du feu dans la cabane où je devois passer la nuit, et montrèrent beaucoup d'empressement à me servir.

25 août. Je partis de Kooma, accompagné de deux bergers qui alloient du côté de Sibidooloo. Mon cheval qui s'étoit blessé au pié, en revenant de Bamma-koo, marchoit lentement et avec peine. Le

chemin, en quelques endroits, étoit escarpé et si glissant, qu'un faux pas l'eût fait tomber dans des précipices effroyables. Les deux bergers qui ne songeoient qu'à arriver, et qui s'occupoient peu de moi et de mon cheval, marchoient en avant, à près d'un quart de mille. Vers les onze heures, comme je m'étois arrêté à un petit ruisseau, pour me désaltérer, j'entendis des gens qui se parloient, et tout-à-coup un grand cri, comme pour appeler du secours. Je conjecturai qu'un lion s'étoit jeté sur un des bergers. Je montai à cheval, pour mieux voir ce qui se passoit. Le bruit cessa. Je m'avançai vers le lieu d'où il étoit venu, criant et appelant, sans que personne me répondit. Un moment après, j'aperçus un des bergers étendu dans l'herbe, le long du chemin. Quoique je ne visse pas de trace de sang, je ne doutai pas qu'il ne fût mort: je m'approchai, et il me dit tout bas de m'arrêter, que des gens armés avoient saisi son camarade, et qu'ils l'avoient poursuivi lui-même à coups de flèches.

Je m'arrêtai pour examiner le chemin que je devois prendre, et regardant de tous côtés, je vis à peu de distance un homme

assis sur un tronc d'arbre. J'en distinguai en même-temps six ou sept autres, assis sur l'herbe, tenant leur mousquet à la main. Il n'y avoit pas moyen d'échapper, et je pris le parti d'aller à eux. En approchant, je crus que c'étoient des chasseurs d'éléphant, et pour entamer la conversation, je leur demandai s'ils avoient fait une bonne chasse. Sans me répondre, l'un d'eux m'ordonna de mettre pied à terre, puis, comme par une seconde réflexion, il me fit signe de la main de poursuivre mon chemin. Après avoir passé avec peine un petit ruisseau très-profond, je m'entendis appeler: c'étoient ces hommes qui couroient après moi, et me crioient de venir à eux. Je m'arrêtai pour les attendre. Ils me dirent que le roi des Foulas les avoit envoyés, avec ordre de me conduire dans le Fooladoo, avec mon cheval et tous mes effets.

Je les suivis, sans hésiter, et nous marchames près d'un quart de mille, sans nous dire une parole. Arrivés au plus épais du bois, l'un d'eux dit en Mandingue: c'est ici le moment, et il m'enleva mon chapeau de dessus la tête. Je dissimulai ma frayeur, et je leur dis que je n'irois pas

pas plus loin, à moins qu'ils ne me rendissent mon chapeau. Sur-le-champ, un autre tirant son couteau, coupa le seul bouton qui restoit à ma veste, et le mit dans sa poche. Leur intention n'étoit plus douteuse, et je sentis que le seul moyen de sauver ma vie, étoit de me laisser dépouiller sans résistance. Ils fouillèrent mes poches et visitèrent avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce que j'avois sur moi, jusqu'à des bottines si usées que je pouvois à peine les mettre. Ils me firent ôter deux vestes que j'avois l'une sur l'autre. En un mot, ils ne me laissèrent pas le moindre vêtement.

Pendant qu'ils examinoient leur butin, je les conjurai de me rendre ma boussole qui étoit à terre, et que je leur montrois du doigt. Un de ces bandits croyant que je me dispois à la prendre, arma son mousquet, et me dit, en jurant, qu'il me coucheroit sur le carreau, si j'osois, y toucher. Après cela, les uns s'en allèrent avec mon cheval; et les autres demeurèrent à délibérer, s'ils me laisseroient entièrement nu, ou s'ils me donneroient de quoi me défendre de l'ardeur du soleil. Enfin l'humanité l'emporta. Ils me

rendirent la plus mauvaise de mes deux chemises et un caleçon. En s'en allant, ils jetèrent mon chapeau, dans la coiffe duquel j'avois caché mes notes, et ce fut probablement ce qui les empêcha de le garder.

Après qu'ils furent partis, je demurai quelque temps assis, jetant de tous côtés des regards d'étonnement et de frayeur. Quelque part que je me tournasse, je n'apercevois que dangers et difficultés. Je me voyois au milieu d'un vaste désert, dans le fort de la saison des pluies, nu, abandonné, environné d'animaux sauvages, et d'hommes encore plus cruels que les animaux. J'étois à plus de cinq cents milles de l'établissement européen le plus proche. Toutes ces affreuses circonstances se présentoient à-la-fois à mon esprit : mon courage commençoit à s'éteindre : je me croyois irrévocablement condamné à périr de misère. Cependant la religion me soutenoit et me consolait. Je songeois que la prudence humaine n'eût jamais pu ni prévoir ni prévenir mon malheur. Etranger, il est vrai, au milieu d'un pays barbare, j'étois sous l'œil paternel de celui qui a daigné s'appeler *l'ami*

de l'étranger. Pendant que j'étois occupé de ces idées, la beauté extraordinaire d'une mousse en fructification attira mes regards, et fit trêve à mes douloureuses pensées. Je remarque ce petit incident, pour montrer que nous pouvons quelquefois tirer de la consolation des circonstances les plus minutieuses. La plante toute entière n'étoit pas plus grosse que le bout de mon doigt, et je ne pouvois me lasser d'en admirer toutes les parties l'une après l'autre. Quoi! me disois-je, la providence qui a semé, arrosé et mûri dans ce désert inconnu une plante de si peu de valeur, verroit-elle avec indifférence la situation et les tourmens d'une créature qu'elle a faite à son image? Non certainement.

Ces réflexions me soutenoient contre la tentation du désespoir. Je me levai tout-à-coup, et comptant pour rien la faim et la fatigue, je me remis en marche, dans la ferme confiance que le ciel ne tarderoit pas à venir à mon secours. Cette confiance ne fut pas trompée. J'arrivai bientôt à l'entrée d'un petit village, où je retrouvai les deux bergers

qui m'avoient accompagné depuis Kooma. Ils furent bien étonnés de me voir : car ils ne doutoient pas, qu'après m'avoir volé, les Foulas ne m'eussent assassiné. Au sortir de ce village, nous traversames des montagnes couvertes de rochers, et vers le déclin du jour, nous arrivames à Sibidooloo, ville frontière du royaume de Manding.

C H A P I T R E X I X.

Réception que fait à l'Auteur le Mansa de Sibidooloo. — Grande disette. — L'Auteur retrouve son cheval et ses habits. — Il arrive à Kamalia. — Idée de cette ville. — L'Auteur fait connoissance avec le Slatée Karfa Taura. — Il tombe malade, et se détermine à retourner à la Gambie avec Karfa.

Sibidooloo est situé dans un vallon fertile, enfermé par une enceinte de rochers. Les chevaux ont de la peine à y arriver, et dans les guerres continuelles que se font les Bamarréens, les Foulas et les Mandingues, cette ville n'a jamais été pillée. Lorsque j'y entrai, la populace s'assembla autour de moi, et me suivit jusqu'au Baloon. Là je me présentai au Dooti, ou pour mieux dire, au Mansa : c'est ainsi que s'appelle le chef de la ville. Ce nom répond aussi à celui de roi. Cependant il m'a paru que le gouvernement du Manding étoit républicain, ou plutôt oligarchique; chaque ville ayant son

Mansa, et l'autorité principale résidant en dernier ressort dans l'assemblée générale,

Je racontai au Mansa comment on m'avoit enlevé mon cheval et tous mes effets ; les deux bergers confirmèrent mon récit. Tout le temps que je parlai, le Mansa continua de fumer ; mais je n'eus pas plutôt fini, qu'ôtant sa pipe de sa bouche, et secouant avec indignation une de ses manches, „ asseyez-vous, me dit-il, ce „ qu'on vous a pris vous sera rendu : je „ vous le jure. « Puis, se tournant vers un de ses gens, „ donne, lui dit-il, un „ verre d'eau à l'homme blanc, et demain, „ dès la pointe du jour, passe les montagnes, et vas dire au Dooti de Bammakoo que des gens du roi de Fooladoo „ ont volé un pauvre homme blanc, qui „ est l'étranger du roi de Bambarra. «

Dans l'état déplorable où j'étois, je ne m'attendois guère à rencontrer un homme si sensible à mes malheurs. Je fis au Mansa des remerciemens bien sincères, et j'acceptai l'offre qu'il me fit de me garder jusqu'au retour du messenger. On me mena dans une cabane, où l'on m'apporta quelques vivres. J'y fus suivi par une foule

de gens qui plaiguoient mon sort, et maudissoient les Foulas qui m'avoient dépouillé: leurs cris m'empêchèrent de dormir jusqu'après minuit. Je restai là deux jours, sans entendre parler de mon cheval et de mon bagage. Mais, comme on éprouvoit dans tout le pays une disette qui approchoit de la famine, je craignis d'abuser de la générosité du Mansa, et je lui demandai la permission de me retirer dans un village voisin. Il me dit que je pouvois aller jusqu'à la ville de Wonda, où il espéroit pouvoir me donner, sous peu de jours, des nouvelles de mes effets.

Je partis le 28, au matin. Dans un petit village où je m'arrêtai pour me rafraîchir, on me servit d'un mets que je ne connoissois pas. C'étoient des fleurs de maïs bouillies dans du lait et de l'eau. On n'y a recours que dans les temps de disette.

Le 30, j'arrivai à Wonda, petite ville, ornée d'une mosquée, et entourée d'une haute muraille. Le Mansa qui étoit mahométan, y remplissoit la double fonction de premier magistrat, et de maître d'école pour les enfans. Il tenoit son

école dans une espèce de hangar ouvert. Ce fut là qu'il m'assigna mon logement, en attendant que l'on me donnât de Sibidooloo des nouvelles de mes habits et de mon cheval. Le cheval m'étoit peu nécessaire, mais j'avois le plus grand besoin de mes habits. Les lambeaux qui me couvroient ne pouvoient me défendre ni du soleil pendant le jour, ni de la rosée et des moustiques pendant la nuit. Ma chemise étoit devenue plus légère que de la mousseline. Après l'avoir lavée, je m'assis tout nu à l'ombre d'un buisson sur lequel je l'avois étendue pour la faire sécher.

Depuis le commencement des pluies, ma santé déclinait sensiblement. J'avois eu souvent de petits accès de fièvre. Les symptômes devinrent plus graves après mon départ de Bammakoo. Au moment, où j'étois assis, comme je viens de le dire, à l'ombre de mon buisson, la fièvre me prit avec violence. J'en fus d'autant plus alarmé que je n'avois aucun remède qui pût en arrêter les progrès, et que je ne pouvois espérer les soins et les attentions que demandoit mon état.

Je passai neuf jours à Wonda, pendant lesquels j'eus régulièrement un accès de

fièvre. Je cherchois, autant qu'il m'étoit possible, à dérober à mon hôte la connoissance de mon mal. Souvent je passois les journées entières dans un champ de blé, hors de sa vue, ne me dissimulant pas combien je devois lui être à charge, dans un temps de disette; mais il s'étoit bien aperçu que j'étois malade. Un jour que je faisois semblant de dormir auprès du feu, il dit à sa femme qu'ils avoient un hôte bien incommode, et bien onéreux, parce que le soin de leur réputation demandoit qu'ils me gardassent chez eux, jusqu'à ce que je guérisse, ou que je mourusse de ma maladie.

En effet, la disette étoit extrême, et le trait suivant fera voir combien les pauvres devoient en souffrir. Tous les soirs, je voyois cinq à six femmes se présenter chez le Mansa, qui leur faisoit distribuer une certaine quantité de blé. Je demandai au Mansa, si c'étoit par pure charité qu'il nourrissoit ces pauvres femmes, ou s'il ne faisoit que leur prêter du blé, pour jusqu'au temps de la moisson. „ Voyez cet enfant, me dit-il, en me montrant un joli petit garçon d'environ cinq ans, sa mère me l'a vendu,

» à condition que je la nourrirais pendant
» quarante jours, avec le reste de sa fa-
» mille. J'ai fait un pareil marché avec une
» autre mère. « Bon Dieu! me disois-je
à moi-même, que n'a pas dû souffrir une
mère, avant d'en venir à vendre son en-
fant! Cette triste aventure ne me sortoit
point de l'esprit. Le lendemain, au soir,
lorsque les femmes vinrent, selon la
coutume, chercher leur ration, je dis au
petit garçon de me montrer sa mère. Elle
étoit extrêmement maigre, mais sa phy-
sionomie n'annonçoit rien de cruel et de
dénaturé. Quand on lui eut délivré son blé,
elle s'approcha de son enfant, et lui parla
avec autant de tendresse, et de gaieté,
que s'il eût été encore en sa puissance.

6 septembre. Deux hommes arrivèrent
de Sibidooloo, avec mon cheval et mes
habits. Mais ma boussole étoit brisée.
C'étoit une perte irréparable.

7 septembre. Comme mon cheval pais-
soit au bord d'un puits, le pié lui manqua,
et il tomba au fonds. Le puits avoit en-
viron dix pieds de diamètre, et il étoit si
profond que je désespérois de sauver le
cheval. Mais les gens du lieu étant ac-
cours, avec des espèces d'osiers, firent

descendre dans le puits un homme qui attacha ces osiers au corps du cheval, et l'homme étant remonté, ils retirèrent le cheval avec la plus grande facilité. Le pauvre animal n'étoit plus qu'un squelette. D'ailleurs il n'auroit pu se tirer des chemins, tantôt montueux et escarpés, tantôt couverts d'eau et de boue. Je voyois qu'il ne pouvoit m'être d'aucun service, et je désirois le laisser à quelqu'un qui voulût bien en prendre soin. Je l'offris donc à mon hôte, le priant d'envoyer de ma part au Mansa de Sibidooloo la selle et la bride, en reconnoissance de la peine qu'il s'étoit donnée pour me faire restituer mes effets.

Quelque malade que je fusse je crus qu'il étoit temps de prendre congé de mon généreux hôte. Le 8 septembre, au moment de mon départ, il me donna sa lance, comme un gage de souvenir, et un sac de cuir, pour serrer mes habits. Ayant fait des sandales de mes bottines, je marchai plus aisément, et j'allai coucher au village de Ballanti. Le 9 je gagnai Nemacoo, où le Mansa ne me fit servir à soupé qu'un plat de reptiles, alléguant, par manière d'excuse l'extrême rareté du blé. Jen'avois

pas droit de me plaindre, car je voyois que les habitans mouroient de faim.

10 *septembre.* Il plut tout le jour. On se tenoit renfermé dans ses cabanes. Dans l'après-midi, je reçus la visite d'un riche marchand nègre, nommé Modi Lemina Taura, qui, ayant deviné ma détresse, m'apporta de quoi manger. Il me promit aussi de me mener le lendemain chez lui, à Kinyeto.

11 *septembre.* J'arrivai le soir à Kinyeto. Je m'étois blessé à la cheville du pied, et il s'en étoit suivi une enflure et une inflammation qui, tout le jour suivant, ne me permirent pas de poser le pied à terre. Mon hôte m'invita gracieusement à passer quelques jours dans sa maison. J'y restai jusqu'au 14, que je me sentis en état de marcher, à l'aide d'un bâton. Après avoir fait à mon hôte les remerciemens les plus justes et les plus affectueux, je partis accompagné d'un jeune homme qui faisoit la même route que moi. Nous allions dans le Jérjang, beau pays, parfaitement cultivé, dont le Mansa passe pour le plus puissant des princes du Manding.

Le 15 j'arrivai à Dosila; grande ville,

où la pluie m'obligea de m'arrêter un jour. Mon mal continuoit, et j'eus un peu de délire dans la nuit. Le 17, je repris ma route, pour aller à Mansia, ville considérable, où l'on ramasse un peu d'or. Pour y arriver, il falloit monter une haute colline, et je me trouvois si foible, que je fus obligé de me reposer trois fois, avant de pouvoir gagner le sommet. J'arrivai à Mansia, après-midi. Le Mansa de cette ville avoit la réputation d'accueillir fort mal les étrangers. Cependant, il m'envoya un peu de blé, me demandant quelque chose en retour. Je l'assurai que je n'avois rien qui méritât de lui être offert. Sur quoi, il me dit, comme en riant, que si je lui en imposois, la blancheur de ma peau ne me serviroit de rien. Il me montra la hutte, où je devois passer la nuit, et me prit ma lance, en me promettant qu'elle me seroit rendue le lendemain matin.

Ceci, joint à ce qu'on m'avoit dit du caractère de l'homme, me donna des soupçons, et j'engageai un des habitans de la ville qui avoit un arc et des flèches, à passer la nuit dans ma hutte. Vers minuit, j'entendis quelqu'un approcher de

la porte, et voyant la lumière de la lune pénétrer tout-à-coup dans la hutte, je regardai, et je vis un homme marchant avec grande précaution sur le seuil de la porte. Je saisis aussitôt l'arc et le carquois du Nègre. Au bruit de ce mouvement, l'homme se retira; le Nègre, ayant regardé dehors, m'assura que c'étoit le Mansa lui-même, et me conseilla de ne pas me rendormir. Je fermai la porte, et je plaçai derrière une grosse pièce de bois. Quelque temps après, on fit effort, pour ouvrir: le Nègre résistoit de toutes ses forces. Je lui dis d'ouvrir, et sur-le-champ, l'homme qui vouloit entrer, disparut comme la première fois.

16 *septembre*. Dès qu'il fit jour, le Nègre, à ma prière, alla chercher ma lance chez le Mansa. Il me dit que le Mansa dormoit encore, et que je ferois bien de ne pas attendre pour partir, qu'il fût éveillé, et qu'il imaginât quelque moyen de me retenir. Je suivis ce conseil. A deux heures, j'arrivai à Kamalia, petite ville entourée de collines et de rochers, dont les habitans ramassent de l'or en grande quantité. Les Busrhéens y vivent séparés des Kafirs, dans des huttes éparses,

peu éloignées de la ville. Ils ont, pour leurs dévotions, un lieu auquel ils donnent le nom de *Missura*, ou de mosquée. Ce n'est autre chose qu'un carré de terre, aplani, et entouré de troncs d'arbres, avec une petite avance tournée au soleil levant, où se tient le Marabou, ou le prêtre pour appeler le peuple à la prière. Ces sortes de mosquées sont très-communes parmi les Negres convertis ; mais comme elles n'ont ni murailles, ni couverture, on ne peut s'y assembler que dans la belle saison : lorsqu'il pleut, les Busrhéens font leurs prières dans leurs cabanes.

A mon arrivée à Kamalia, je fus conduit chez un Busrhéen nommé Karfa Taura, frère de celui qui m'avoit si bien traité à Kinyeto. Il étoit occupé à former un Coffle, ou une caravane d'esclaves, qu'il devoit conduire à la Gambie, pour les vendre aux Européens, dès que la saison des pluies seroit passée. Je le trouvai assis dans son Baloon, avec plusieurs Slatées qui se proposoient de grossir sa caravane. Il leur lisoit un livre arabe, et il me demanda, en souriant, si j'y entendois quelque chose. Je lui

répondis que non. Alors, il pria un des Slatées d'aller chercher un livre rare et curieux qui venoit de l'Occident. A l'ouverture de ce petit volume; je vis avec autant de plaisir que de surprise, que c'étoit notre livre de prières communes, *Book of common prayer*.

Karfa parut enchanté de voir que je l'entendois. Quelques-uns des Slatées qui avoient vu des Européens sur la côte, considérant la couleur de mon teint, jauni par la maladie, ma longue barbe, mes habits déchirés, et tout ce qui annonce la dernière misère, ne pouvoient se persuader que je fusse un Blanc. Ils disoient à Karfa que j'étois un Arabe déguisé. Mais Karfa, voyant que j'étois en état de lire ce livre, ne douta pas que je ne fusse Européen, et il me promit de m'aider de tout son pouvoir. En même-temps, il me dit que, de-là à quelques mois, il me seroit impossible de traverser le désert de Jallonka, séparé de Kamalia par huit rivières très-rapides. Il ajouta qu'il étoit dans le dessein d'aller à la Gambie, aussitôt que les rivières seroient guéables, et les herbes séchées; et il me conseilla de l'attendre, et de l'accompagner. Car,
me

dit-il encore, si une caravane composée de naturels du pays ne peut se hasarder maintenant à faire ce voyage, comment un Blanc tout seul oseroit-il l'entreprendre ?

Je convins avec Karfa qu'il n'y avoit rien de plus téméraire qu'une pareille entreprise. Mais, ajoutai-je, je n'ai point d'autre parti à prendre. Il ne me reste plus d'argent: il faut que je périsse de misère, ou que j'aïlle mendier de place en place. Alors, me regardant de l'air du plus vif intérêt, Karfa, qui n'avoit jamais vu de Blanc, me demanda si je pourrois m'accoutumer aux vivres du pays, et dans ce cas, il s'offrit à m'en fournir en abondance, ainsi qu'une cabane pour passer les nuits, si je voulois demeurer avec lui jusqu'à la fin des pluies: il ajouta que lorsqu'il m'auroit conduit à la Gambie sain et sauf, je reconnoitrois ses soins de la manière que je jugerois convenable. Je lui demandai s'il se croiroit suffisamment payé par un esclave de première qualité. Il me répondit qu'oui, et sur-le-champ, il me fit préparer une cabane.

Ce fut ainsi que l'humanité d'un Nègre me tira du sein de la plus profonde

misère. Je manquois de tout, la faim me pressoit : j'avois devant moi les tristes déserts du Jallonkadoo qui pendant cinq jours de marche n'offrent pas une seule habitation au voyageur. J'avois aperçu de loin le Kokoro, rivière profonde et rapide. Je voyois en quelque sorte la place où j'allois expirer de besoin, lorsque ce Nègre bienfaisant me tendit une main secourable.

Pour meubler ma cabane, on me donna une natte, un vase de terre, et une petitealebasse : c'étoit mon lit, mon aiguière, et mon verre. Tous les jours, Karfa m'envoyoit deux plats de sa table, et ses esclaves avoient ordre de me fournir d'eau et de bois. Ces bons procédés et les agrémens dont je jouissois, n'arrêtèrent point la fièvre qui me minoit, et devenoit de jour en jour plus alarmante. Je m'efforçois de cacher mon mal. Mais, le troisième jour après mon arrivée, comme j'allois avec Karfa faire une visite à un de ses amis, je me trouvais si foible, qu'à peine je pouvois marcher, et avant d'arriver, je me laissai tomber dans une fosse de terre grasse. Karfa tâchoit de me consoler, en me promettant une prompte

guérison. Il m'engageoit, sur-tout, à ne pas me promener à l'humidité. Je suivis ce conseil, et me confinai dans ma hutte; mais la fièvre ne discontinuoit pas, et pendant cinq semaines, mon état fut encore très-inquiétant.

Quelquefois, je me traînois hors de ma hutte, et je demeurois quelques heures assis en plein air; d'autres fois il m'étoit impossible de me lever, et je passois des journées bien longues dans une triste et ennuyeuse solitude. Je recevois peu de visites, sinon de mon excellent hôte qui venoit tous les jours s'informer de ma santé. Les pluies étant devenues moins fréquentes, et le pays commençant à se sécher, la fièvre me quitta. Mais il me resta une grande foiblesse. Je pouvois à peine transporter ma natte à quelques pas, sous un tamarin, où je respirois l'odeur rafraichissante des bles, et où je jouissois délicieusement de l'aspect de la campagne. Enfin cependant, je parvins à l'état de convalescence. J'en fus redevable en grande partie aux manières simples et bienfaisantes des Negres, et à la lecture du livre de prières que Karfa m'avoit donné.

Pendant ce temps-là, plusieurs des Slatées qui étoient à Kamalia, ayant dépensé tout leur argent, et se trouvant obligés de vivre aux dépens de Karfa, me voyoient d'un œil d'envie, et s'efforçoient de me perdre dans son esprit, en faisant de moi mille contes ridicules. Un Slatée serawolli qui étoit venu de Ségo avec cinq esclaves, sema mille rapports propres à me rendre odieux; mais Karfa n'y fit pas la moindre attention, et continua de me traiter avec la même bienveillance.

Un jour que je m'entretenois avec les esclaves de ce Slatée, l'un d'eux me demanda quelque chose à manger. Je lui dis, qu'étant étranger, je ne pouvois lui rien donner. „ Et moi dit-il, je vous ai „ donné à manger, lorsque vous aviez „ faim. Avez-vous oublié celui qui vous „ apporta du lait à Karancalla. Mais alors, „ ajouta-t-il, en soupirant, mes jambes „ n'étoient pas dans les fers. « Je le remis sur-le-champ, et je courus demander à Karfa quelques pommes de terre que je lui donnai en reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour moi. Il me dit qu'il avoit été pris par les Bambarréens, le lendemain de la bataille de Joka, et envoyé à Ségo,

où il avoit été acheté pour être conduit dans le Kajaaga. Trois autres de ces esclaves venoient du Kaarta, le cinquième, du Wassela, tous prisonniers de guerre. Ils passèrent quelques jours à Kamalia. De-là, ils furent conduits à Bala, où ils attendirent que le Kokoro fût guéable, et l'herbe séchée.

Au commencement de décembre, Karfa se proposa de parfaire l'emplette de ses esclaves, et dans cette vue, il ramassa tout ce qui lui étoit dû dans le pays. Le 10, accompagné de trois Slatées, il partit pour Kancaba, grande ville sur les bords du Niger, et célèbre par le commerce des esclaves. La plupart de ceux que l'on y conduit viennent du Bambarra. Pour s'épargner la dépense et l'embarras de garder tous ses prisonniers à Ségo, le roi Mansong les envoie par petites bandes en différentes villes, où se fait ce commerce, et Kancaba étant le rendez-vous de la plupart des marchands, il y arrive en tout temps un grand nombre d'esclaves qui remontent le Niger. Karfa, à son départ de Kamalia, ne comptoit être de retour qu'au bout d'un mois. Pendant son absence, il m'avoit recommandé à un bon vieux Busrhéen qui

tenoit une école pour les enfans de la ville.

Me trouvant seul, et en pleine liberté de me livrer à mes pensées, je crus devoir profiter de ce loisir, soit pour ajouter aux observations que j'avois déjà faites sur le climat et sur les productions du pays, soit pour étudier les naturels avec plus d'attention que je n'avois pu le faire jusqu'alors. Je m'occupai, en même-temps à rassembler tout ce que je pus me procurer de renseignemens touchant les trois branches principales du commerce d'Afrique, l'or, l'ivoire et les esclaves. Ce fut à ce travail que j'employai le reste de mon séjour à Kamalia. Je vais mettre sous les yeux du lecteur le résultat de mes recherches, évitant, autant qu'il me sera possible, de répéter les observations que l'on a déjà vues dans le récit de mes voyages.

CHAPITRE XX.

Remarques sur le climat, sur les saisons et sur les vents. — Sur les végétaux. — Sur la population. — Observations générales sur le caractère des Mandingues. — Leurs manières, leurs habitudes, leurs mariages etc. etc.

Tous les pays que j'ai parcourus, soit en allant, soit en revenant, se trouvant compris entre le douzième, et le quinzième degrés de latitude, le lecteur imagine aisément que le climat a dû souvent me paroître extrêmement chaud. J'ai parlé de la chaleur que j'essuyai pendant mon séjour dans le camp de Benowm: nulle part je n'en ai éprouvé d'aussi forte et d'aussi accablante. Dans certaines contrées un peu élevées, l'air est toujours froid par comparaison avec les terrains plus bas. Mais dans tous les cantons que j'ai traversés, j'ai rencontré des collines, plutôt que des montagnes proprement dites. Vers le milieu de juin, l'atmosphère embrasée est souvent agitée par des coups de vent,

ou des tourbillons accompagnés de tonnerre et de pluie. C'est l'annonce de la saison pluvieuse qui dure jusqu'au mois de novembre. Pendant tout ce temps, la pluie rend l'air pesant dans le jour, et le vent dominant est du sud-ouest. De violens tourbillons déterminent la fin des pluies. Alors, le vent dérive au nord-est, et y demeure fixé pour le reste de l'année.

Ce changement dans la direction du vent produit une métamorphose subite dans tout le pays. Les rivières décroissent subitement, les herbes se dessèchent, et quantité d'arbres perdent leurs feuilles. C'est alors que se fait sentir ordinairement *l'harmattan*, vent sec et brûlant, qui souffle du nord-est, et qui est accompagné d'un brouillard froid et épais, à travers lequel le soleil paroît d'un rouge éteint. En traversant le grand désert de Sahara, ce vent est devenu extrêmement dessiccatif. Il brûle tout dans son cours. Cependant, il est très-salubre, sur-tout pour les Européens, dont, pour l'ordinaire la santé se rétablit à cette époque. Ce fut pendant l'harmattan que je me guéris, chez le Docteur Laidley, et à Kamalia. Tant

que dure la saison des pluies, l'air est chargé d'une humidité qui pénètre, et détrempe les habits, les souliers, les coffres, et tout ce qui n'est pas près du feu : on vit, en quelque sorte, dans un bain de vapeur. Le vent sec de l'harmattan raffermi les solides que la pluie avoit relâchés : il redonne du ton aux esprits, et l'on sent du plaisir à le respirer. Il est vrai qu'il fait gercer les lèvres, et qu'il cause des maux d'yeux.

Lorsque les herbes sont suffisamment desséchées, les Nègres y mettent le feu. Mais cela ne se pratique pas dans le Ludamar, et dans les autres pays occupés par les Maures, parce que le bétail s'y nourrit de chaume, jusqu'au retour des pluies. Cet embrasement des herbes, dans le Manding, présente un spectacle aussi beau qu'effrayant. Au milieu de la nuit, je voyois sur tout l'horizon, les plaines et les montagnes sillonnées par de longues traînées de feu, dont la lueur réfléchie dans les airs, faisoit paroître le ciel tout en flammes. Pendant le jour, on ne voit de toutes parts que des colonnes ondoyantes de fumée. Les oiseaux de proie, planent sur ces campagnes embrasées, et

fondent avec la vitesse de l'éclair sur les serpens, les lézards et les autres reptiles que la chaleur a fait sortir de leurs trous. A la suite de cette conflagration, la terre se couvre de la plus belle verdure, et le pays en devient tout-à-la-fois plus sain, et plus agréable.

J'ai déjà parlé des productions végétales les plus remarquables et les plus importantes. Elles sont à-peu-près les mêmes, par-tout où j'ai voyagé. On trouve en Afrique la plupart des plantes comestibles qui croissent dans les îles de l'Amérique, cependant je n'y ai jamais vu ni la canne à sucre, ni le caffier, ni le cacaoyer, et quelque recherche que j'aye faite, je n'ai point appris que les naturels eussent quelque connoissance de ces précieux végétaux. La pomme de pin, et mille autres fruits délicieux, dont la nature, secondée par l'industrie de l'homme civilisé, enrichit les régions américaines situées entre les tropiques, sont totalement inconnus dans ce pays-ci. J'ai vu, il est vrai, près de l'embouchure de la Gambie, un petit nombre d'orangers et de bananiers, mais je n'ai pu savoir s'ils étoient indigènes, ou s'ils avoient été apportés par des marchands

européens. Je croirois assez que ce sont les Portugais qui les ont introduits.

Pour ce qui regarde la propriété foncière, il m'a paru que les bois et les terrains incultes appartenoient au roi, ou à l'état, lorsque le gouvernement n'est pas monarchique. Si un homme libre est en état d'exploiter plus de terrain qu'il n'en possède, il s'adresse au chef de son district, qui lui accorde une portion de terre, à condition de la mettre en valeur, dans un temps déterminé; faute de quoi, elle lui est retirée. La condition remplie, le concessionnaire, autant que j'ai pu m'en assurer, transmet à ses descendans la propriété du champ qu'il a défriché.

Dans tous les pays que j'ai parcourus, la population ne répond ni à l'étendue, ni à la fertilité du sol, ni à la facilité des défrichemens. J'ai trouvé de vastes et belles régions sans habitans. En général les frontières des divers royaumes sont très-peu peuplées, ou entièrement désertes. Dans plusieurs endroits, l'insalubrité du climat nuit à la population. Tels sont les bords marécageux de la Gambie, du Sénégal et des autres rivières, près de la côte. C'est

pour cela, vraisemblablement, que l'intérieur des terres est beaucoup plus peuplé que les régions maritimes.

Toutes les nations que j'ai été à portée d'observer, quoique divisées en grand nombre de petits états indépendans, subsistent, en général, de la même manière, et montrent une conformité étonnante dans leur tempérament et dans leurs habitudes. Les Mandingues, en particulier, ont de la douceur et de la gaieté: ils sont curieux, crédules, simples, et aiment à être flattés. Le plus grand vice de leur caractère est peut-être ce penchant insurmontable pour le vol, dont le lecteur a vu que j'avois été si souvent la victime. Il seroit difficile de les justifier pleinement sur cet article: car le vol, dans leurs propres principes, est un crime. Mais je dois observer, qu'ils ne se le permettent pas entre eux avec la même facilité. Et pour ce qui me regarde, il y a une circonstance importante qui diminue, jusqu'à un certain point, l'odieux de leur conduite. Avant de prononcer que ce peuple est plus dépravé qu'aucun autre, il faudroit examiner, si, parmi les nations européennes, les gens des dernières classes

se conduiroient plus honnêtement envers un étranger qui se trouveroit dans une position semblable à la mienne, que les Nègres n'en ont agi à mon égard.

N'oublions pas que les lois du pays ne m'accordoient aucune protection, que tout le monde pouvoit me voler impunément, et que j'avois avec moi des effets aussi précieux, dans l'opinion des Nègres, que pourroient l'être, aux yeux d'un Européen, des perles et des diamans. Supposez qu'un marchand de l'Indostan traversât l'Angleterre, portant sur son dos une balle de pierreries, et que les lois du royaume ne veillassent pas à sa sûreté : seriez-vous étonné qu'on lui enlevât une partie de ses richesses ? ne le seriez-vous pas plutôt qu'un premier voleur laissât quelque chose à dérober après lui ? C'est ainsi, qu'en y réfléchissant de sang froid, et sans retour sur mon intérêt, j'ai jugé de la disposition habituelle à me piller que j'ai éprouvée de la part des Nègres mandingues. Au lieu d'en conclure que tout sentiment de justice fût éteint dans leur coeur, j'estime seulement que, dans cette circonstance, leur honnêteté naturelle étoit vain-

cue par une tentation trop forte pour une vertu commune.

D'un autre côté, pour être juste à l'égard de ces peuples, j'opposerai à ce goût pour le vol, l'humanité, la tendre compassion, le noble désintéressement avec lequel ces pauvres païens, depuis le roi de Ségo, jusqu'à des femmes indigentes, m'ont secouru, ont pourvu à mes besoins, m'ont dérobé aux dangers qui me menaçoient. C'est aux femmes plus particulièrement que j'ai eu ces obligations. J'ai eu à me louer de de la plupart des hommes, mais non de tous. L'avarice, dans les uns, le fanatisme, dans les autres, étouffoit la pitié. Mais je ne me rappelle aucune occasion, où des femmes m'ayent montré de la dureté. Dans toutes mes courses, dans toutes mes infortunes, je les ai trouvées sensibles et compatissantes; et je puis répéter ce qu'a dit éloquemment mon prédécesseur M. Ledyard : „ Jamais je ne me suis adressé à „ une femme, avec le ton de la décence „ et de l'amitié, sans en obtenir une réponse honnête et amicale. Si j'étois pressé „ de la faim, ou de la soif, percé par la „ pluie, ou malade, je ne les voyois pas „ hésiter comme les hommes, avant de

» se livrer à l'impulsion de la générosité.
» Un verre d'eau, un morceau du pain le
» plus grossier empruntoient un goût ex-
» quis de l'air naturel et gracieux avec
» lequel elles me l'offroient. «

Cette humanité, cette sympathie que j'ai éprouvée dans mes malheurs, on doit supposer que les Nègres les déploient encore davantage à l'égard de leurs compatriotes, de leurs voisins, et sur-tout de leurs parens. L'amour maternel est d'autant plus vif parmi eux, qu'il n'est ni gêné par de prétendues bienséances, ni distrait par les soins et les devoirs d'une société civilisée. La tendresse des enfans répond à celle des mères. J'en ai rapporté une preuve, dans ce mot d'un homme du peuple: „frappe-moi, mais ne maudis pas ma mère. « J'ai remarqué dans toute l'Afrique, que l'on ne pouvoit faire à un Nègre un outrage plus sanglant, que d'insulter celle qui lui avoit donné le jour.

Le sentiment de l'amour filial, parmi les Nègres, est moins vif à l'égard du père, qu'à l'égard de la mère; il ne faut pas s'en étonner. En même-temps que la polygamie affoiblit la tendresse du père, en

la partageant entre les enfans de différentes femmes, elle renforce celle de la mère, et la concentre toute entière dans ses propres enfans. La reconnoissance et l'affection des enfans doivent donc se porter principalement vers la mère. J'ai remarqué avec plaisir, que ce vif intérêt, et cette jalousie des mères pour leurs enfans ne se borne pas à leur conservation. Elles s'étudient jusqu'à un certain point à leur former le caractère. Une des premières leçons qu'une Mandingue donne à ses enfans, c'est de ne jamais mentir. Le lecteur peut se rappeler cette mère infortunée de Funingkedî, dont le fils avoit été tué par des Maures. Dans l'excès de sa douleur, elle se consolait en songeant que ce pauvre enfant, durant toute sa vie, n'avoit jamais proféré un mensonge. Combien les jeunes gens témoins d'une scène si attendrissante, ne devoient-ils pas être touchés d'un pareil témoignage rendu par une tendre mère à un enfant chéri! L'éloge du mort étoit une puissante leçon pour les vivans.

Les Nègresses allaitent leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher, souvent, jusqu'à l'âge de trois ans. Pendant
tout

tout ce temps, le mari donne ses soins et sa tendresse à ses autres femmes. C'est pour cela que chaque femme a peu d'enfans, rarement plus de cinq à six. Dès qu'un enfant peut marcher, on le laisse courir en liberté. La mère s'embarrasse peu des chutes, et des autres petits accidens. L'enfant a bientôt appris à pourvoir lui-même à sa sûreté: l'expérience lui tient lieu de Bonne. A un certain âge, les filles apprennent à filer le coton, à écraser le blé, et les autres ouvrages domestiques. Les garçons travaillent aux champs.

Busrhéens, ou Kafirs, les enfans des deux sexes, parvenus à l'âge de puberté, sont circoncis. Les Kafirs regardent cette opération douloureuse, moins comme un acte de religion, que comme une pratique convenable et utile, se persuadant, d'après leurs notions superstitieuses, qu'elle contribue à la fécondité du mariage. L'opération se fait en même-temps sur un grand nombre d'enfans, qui, ensuite, durant deux mois, sont exempts de tout travail. Pendant tout ce temps, ils forment entre eux une société qui s'appelle *Solimana*: ils parcourent, en dansant, et en chantant, les

villes et les villages, où l'on se fait un devoir de les bien traiter. Dans le cours de mes voyages, j'ai souvent rencontré de ces bandes de jeunes garçons. Ce n'est qu'à Kamalia que j'ai eu occasion de voir un Solimana de filles.

Souvent cette espèce de fête est, pour les filles, l'époque de leur mariage. Si un jeune homme prend du goût pour une fille, il n'est pas absolument nécessaire qu'il lui fasse une déclaration. Le principal est de convenir avec les parens du prix qu'ils veulent mettre à la compagnie et aux services de leur fille. Le prix est communément de deux esclaves, à moins qu'une beauté extraordinaire n'autorise les parens à demander davantage. L'accord fait avec les parens, l'amant s'adresse à la prétendue, mais il peut se passer de son agrément. Dès que les parens ont consenti, et qu'ils ont mangé quelques noix de Kolla présentées par l'amant, comme les arrhes du mariage, il faut que la fille l'épouse, ou qu'elle se résigne à ne jamais se marier. Si les parens entreprennent de lui donner un autre mari, le premier amant seroit autorisé

par la jurisprudence du pays, à la faire saisir comme son esclave.

Lorsque le jour des noces est arrêté, on invite un certain nombre de témoins, on tue un bœuf, ou un chevreau, et l'on prépare un grand repas. A l'entrée de la nuit, l'épousée est conduite dans une cabane, où des matrones la parent de ses habits de noces, qui sont toujours de coton blanc, et qui la cachent depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle s'assied sur une natte, au milieu d'un cercle de vieilles femmes qui lui donnent les instructions convenables sur la manière dont elle doit se conduire dans son nouvel état. Souvent ces graves leçons sont interrompues par les jeunes filles qui amusent la compagnie par des danses et des chansons où l'on remarque plus de gaieté que de délicatesse.

Pendant ce temps-là, l'époux fait ses honneurs aux conviés de l'un et de l'autre sexe, assemblés près de la cabane: il leur distribue des noix de Kolla, et il veille à ce que chacun ait sa part de la bonne chère préparée pour la fête. Le soupé fini, le reste de la nuit se passe à chanter et à danser: la compagnie ne se retire

ordinairement qu'à la pointe du jour. Vers minuit, les femmes conduisent secrètement l'épousée à la cabane qui doit lui servir de domicile, et l'époux, à un signal donné, se sépare de sa compagnie, et vient la trouver. Le lendemain matin, les matrones entrent dans la cabane des nouveaux mariés, examinent le drap nuptial, comme il se pratiquoit chez les Hébreux, et dansent à l'entour. Cette cérémonie est indispensable pour assurer la validité du mariage.

Les Nègres, soit mahométans, soit païens, se permettent la pluralité des femmes. Les mahométans seuls sont bornés à quatre par leur religion. Comme chacune de ces femmes a été achetée, et quelquefois fort cher, le mari exige d'elles la plus entière soumission, et il les traite moins comme ses compagnes, que comme ses servantes. Elles ont néanmoins l'inspection sur les affaires domestiques. Chacune, à son tour, gouverne le ménage, prépare à manger, veille sur les esclaves femelles etc. Malgré l'autorité presque despotique que les Nègres exercent sur leurs femmes, je n'ai pas remarqué, qu'en général, ils les traitassent d'une manière dure

et cruelle. Ils n'ont pas non plus cette basse jalousie qui caractérise les Maures. Ils permettent à leurs femmes de prendre part aux divertissemens publics, et rarement elles abusent de cette indulgence. Les Nègresses sont franches, vives et enjouées, mais elles n'ont pas l'esprit d'intrigue, et je crois qu'il est rare qu'elles manquent à la fidélité conjugale.

Il arrive souvent, comme on peut bien se l'imaginer, que ces femmes se querellent entre elles. Alors c'est le mari qui juge, et quelquefois, il se croit obligé d'en venir aux coups pour rétablir la paix dans le ménage. Si l'une de ces femmes se plaint d'avoir été punie injustement, l'affaire est portée à un *Palaver*, ou tribunal public. Mais comme ce sont des hommes mariés qui composent ces *Palavers*, on y a rarement égard aux plaintes de cette nature, et souvent la plaignante n'y gagne autre chose, que de se voir convaincue d'être d'une humeur acariâtre et querelleuse. Ose-t-elle murmurer contre l'arrêt de la cour? le redoutable *Mumbo Jumbo*, avec sa verge magique, met fin au procès.

Parmi les Mandingues, les enfans

ne portent pas toujours le nom de leur père. Souvent ils prennent leur nom de quelque événement remarquable; ainsi, mon hôte de Kamalia s'appeloit Karfa, *remplacement*, parce qu'il étoit né peu après la mort d'un de ses frères. D'autres noms ont rapport à des qualités bonnes ou mauvaises, Modi, *bon homme*, Fadibla, *le père de la ville* etc. Les noms de ville ont quelque chose de significatif, Sibidooloo, *ville des arbres de Ciboa*, Kenneyetoo, *il y a des vivres*, Dosita, *haussez la voile*. D'autres semblent renfermer un reproche: Bammakoo, *laver un crocodile*, Karrancalla, *point de tasse pour boire*, etc.

L'enfant est nommé le septième, ou huitième jour après sa naissance. On commence par lui raser la tête, et l'on sert aux personnes invitées pour la cérémonie, du *Déga* qui se fait avec du blé broyé et du lait aigre. Cette fête s'appelle Ding Koon lee, *l'enfant rasé*. Pendant mon séjour à Kamalia, j'assistai à quatre fêtes de ce genre, toutes semblables pour les Busrhéens, et pour les Kafirs. Le maître d'école qui, dans ces occasions fait les fonctions de prêtre, et qui est toujours un Busrhéen fait d'abord sur le

Déga une longue prière, pendant laquelle tous les assistans tiennent la main droite sur le bord de la calebasse. Ensuite, il prend l'enfant dans ses bras, et récite une seconde prière pour demander à Dieu qu'il bénisse l'enfant et toute la compagnie. La prière finie, il chuchote quelques mots à l'oreille de l'enfant, et lui crache trois fois au visage, puis il prononce tout haut le nom qu'il doit porter, et le rend à sa mère. Après cela, le père fait plusieurs parts du Déga, et en partage une entre tous ceux qui sont présens. Enfin, l'on s'informe s'il n'y a pas dans la ville quelque personne dangereusement malade, pour lui envoyer une ample portion de Déga, auquel ils attribuent une grande efficacité pour la guérison des maladies.

Chez les Nègres, chacun, outre son nom propre, a un *Kontong*, ou surnom qui désigne la famille, ou le clan auquel il appartient. Plusieurs de ces familles sont très-nombreuses et très-puissantes. Il est impossible de connoître tous les *Kontongs* qui se trouvent dans ce pays. Cette connoissance seroit néanmoins très-utile aux voyageurs. Car les Nègres sont très-

fiers de l'importance et de l'ancienneté de leur clan, et rien ne les flatte tant que de s'entendre appeler par leur Kontong.

Lorsque les Nègres se rencontrent, ils ne manquent jamais de se saluer. Les formules les plus ordinaires parmi les Kafir sont, *Albe hacretto* — *Ening seni* — *Andawari* etc., qui toutes signifient, comment vous portez-vous? ou à-peu-près. Ils ont aussi des saluts différens pour les différentes heures du jour, *Ening somo*, bon matin etc., pour rendre le salut, on appelle par son Kontong la personne qui a salué, ou l'on répète son compliment, précédé du mot *Marhaba*, mon ami.

C H A P I T R E X X I.

Suite des remarques sur les Mandingues.
— *Leurs opinions sur l'astronomie.* —
Sur la religion, et sur un état à venir.
— *Leurs maladies, et leur manière de*
les traiter. — *Funérailles, amusemens,*
arts, manufactures etc.

Les Mandingues, et je crois qu'on peut dire la même chose de tous les Nègres, n'ont pas de méthode artificielle pour diviser le temps. Ils comptent les années par le nombre des saisons pluvieuses: ils divisent l'année en lunes, et comptent autant de jours que de soleils. Ils distinguent dans le jour le matin, le midi et le soir, et s'ils ont besoin d'une indication plus exacte, ils montrent dans le ciel la place du soleil. Je leur ai souvent demandé ce que devient cet astre pendant la nuit, et si c'est le même soleil, ou un autre que nous voyons le lendemain. Cette question leur sembloit puérile, et hors de la portée de l'esprit

humain, jamais ils ne s'étoient avisés d'en faire l'objet de leurs réflexions.

La lune, par la diversité de ses phases, excite davantage leur attention. Lorsqu'elle se renouvelle, ils croient qu'elle vient d'être créée, et les païens aussi-bien que les mahométans, font alors une courte prière; c'est le seul hommage extérieur que le Cafirs rendent à l'Être-suprême. Ils font cette prière à voix basse, les mains élevées devant le visage. Elle a pour objet de remercier Dieu de ses bienfaits pendant la lune précédente, et de lui en demander de semblables pour le temps que durera celle qui commence. En finissant leur prière, ils crachent dans leurs mains, puis se frottent le visage, pratique superstitieuse assez semblable à celle des païens dont il est parlé au livre de Job. (*)

Ils attachent une grande importance aux phases de la lune. Ils se garderoient bien d'entreprendre un voyage, ou quelque ouvrage de conséquence dans le dernier quartier. Les éclipses de soleil ou de lune sont l'effet de la magie. Quant

(*) Chap. 31.

aux étoiles, ils y font peu d'attention. L'astronomie en général leur paroît une étude frivole, qui ne peut convenir qu'aux magiciens.

Leurs notions sur la géographie ne sont pas moins extravagantes. Le monde est une vaste plaine, dont l'oeil ne peut découvrir les extrémités, parce qu'elles sont toujours couvertes de nuages et de ténèbres. La mer est une grande rivière d'eau salée au-delà de laquelle est le *Tobaudo doo*, la terre des Blancs. Par-delà le *Tobaudo doo*, est un pays habité par les *Koomis*, qui sont des géans antropages. Ce pays s'appelle, *Jong Sang doo*, la terre où se vendent les esclaves. De toutes les régions de l'univers, celle des Nègres est la meilleure, et ils sont eux-mêmes le peuple le plus heureux. Ils plaignent les autres nations que la providence a reléguées dans des climats moins fertiles, et moins fortunés.

Malgré la crédulité et les superstitions qui défigurent leur croyance religieuse, les Nègres ont quelques dogmes dignes d'être remarqués. J'ai conversé sur ce sujet avec des gens de toutes les conditions, et je puis assurer,

sans aucun doute, qu'ils reconnoissent universellement un Dieu unique, et un état futur de récompense et de punition. Cependant, comme je l'ai dit, les païens natifs n'adressent jamais de prière au Tout-puissant, si ce n'est à l'époque de la nouvelle lune. Ils se représentent la divinité comme le créateur et le conservateur de toutes choses. Mais, en même temps, ils l'envisagent comme une nature placée à une si grande distance, qu'ils ne peuvent se persuader que les prières des foibles mortels puissent arriver jusqu'à elle, et l'engager à rien changer aux décrets de sa sagesse éternelle. Si on leur demande, pourquoi ils prient à la première apparence de la nouvelle lune, ils répondent que c'est la coutume, et qu'ils le font, parce que leurs pères l'ont fait avant eux. Tel est l'avenglement de la nature abandonnée à elle-même!

Le Tout-puissant, selon eux, a confié le gouvernement de ce bas monde à des esprits subordonnés, sur lesquels certaines cérémonies magiques ont beaucoup d'influence. Une poule blanche pendue aux branches d'un certain arbre, une tête de serpent, ou quelques poignées de fruits

sont des offrandes très-propres à détourner la colère, ou à se concilier la faveur de ces agens tutélaires.

Il est rare que les Nègres fassent de la religion le sujet de leurs entretiens. Si on leur demande, en particulier, quelles idées ils se forment de la vie future, ils n'en parlent qu'avec un grand respect, mais ils cherchent à abrégér la discussion, en observant que personne n'en sait rien, *Mo o mo inta allo*. Ils se contentent, disent-ils, de suivre les préceptes et les exemples de leurs peres. Lorsque la vie ne leur offre que des sujets de dégoût ou de tristesse, ils soupirent après un autre monde, où ils se persuadent qu'ils seront plus heureux, mais sur lequel ils ne se permettent pas de former de vaines et trompeuses conjectures.

Les Mandingues atteignent rarement la vieillesse. A quarante ans, la plupart sont ridés et ont les cheveux blancs. Très-peu vivent au-delà de cinquante-cinq à soixante ans.

J'ai déjà dit qu'ils comptent les années de leur vie par le nombre des saisons pluvieuses, qui reviennent régulièrement une fois par an. Mais ils donnent à chaque

année un nom particulier, emprunté de quelque événement remarquable. Par exemple, ils disent, *l'année de la guerre de Farbanno, l'année de la guerre de Kaarta, l'année où Gadou fut pillé.* etc. Je ne doute pas que, dans plus d'un pays, l'année 1796, ne s'appelle *Tobaubo tambisang*, l'année du passage de l'homme blanc. Un pareil événement doit faire époque dans leur histoire traditionnelle.

Quoiqu'en général les Mandingues ne vivent pas long-temps, il m'a paru qu'ils avoient peu de maladies. Une vie simple et active les préserve de celles qui empoisonnent les jouissances du luxe et de l'oisiveté. Les plus communes et les plus funestes parmi eux, sont les fièvres et la dyssenterie. Une infinité de cérémonies superstitieuses, et sur-tout les Saphies appliqués sur différentes parties du corps, constituent le fond de leur médecine; et ces remèdes servent du moins à nourrir dans le malade l'espoir de la guérison, et à l'étourdir sur le danger de son état. Cependant j'ai observé, en quelques occasions, un traitement plus systématique. Lorsque le malade sent le premier frisson de la fièvre, on le met souvent dans

une sorte de bain de vapeurs. On l'enveloppe dans un ample drap de coton, et on le couche sur des branches vertes de *Nauclea orientalis*, posées sur des cendres chaudes. L'eau qui ruisselle de ces branches échauffées forme un nuage de vapeurs, où l'on tient le patient, jusqu'à ce que les cendres soient refroidies. Il en résulte communément une transpiration abondante, et le malade se trouve merveilleusement soulagé.

Pour la dysenterie, ils emploient l'écorce de différens arbres, pilée et mêlée à la nourriture du malade; mais cette pratique a généralement peu de succès.

Les autres maladies dominantes chez les Nègres sont le Jau, (*) l'éléphantiasis, et une lèpre de l'espèce la plus maligne. Dans le commencement, elle se manifeste

(*) Le Jau est une maladie cutanée, épidémique très-répendue en Afrique, dans les îles de l'Amérique et dans les Indes orientales. Elle commence par de vives douleurs dans les os, accompagnées d'une fièvre lente. Il s'élève ensuite sur tout le corps des pustules analogues à celles de la petite vérole. Ces pustules se remplissent de pus, et forment des ulcères dangereux, principalement aux articulations.

par des taches de galle, en différentes parties du corps, et ensuite, plus particulièrement aux mains et aux pieds, où la peau se dessèche et se crevasse. Enfin les extrémités des doigts enflent et deviennent ulcéreux. Il en sort un pus âcre et fétide. Les ongles tombent, les os se carient, et se détachent à la jointure. Le mal va souvent jusqu'à faire perdre tous les doigts et tous les orteils, et s'il est invétéré, les mains et les pieds. Les Nègres donnent à cette maladie le nom de *balla jou*, incurable.

Le *ver de Guinée*, dont bien des écrivains ont parlé, est encore une maladie très-commune en certains cantons, surtout à l'entrée de la saison des pluies. Les Nègres l'attribuent aux mauvaises eaux, et ils prétendent que l'on y est plus sujet dans les pays où l'on boit de l'eau de puits que dans ceux où l'on boit de l'eau de rivière. Ils rapportent à la même cause l'enflure des glandes du cou, ou les goîtres, qui sont très-communs dans quelques districts du royaume de Bambarra. J'ai remarqué encore, dans l'intérieur des terres, un petit nombre de personnes attaquées de la gonorrhée simple.

simple. Mais je n'ai trouvé nulle part les symptômes ultérieurs de cette maladie.

En général, il m'a paru que les Nègres étoient meilleurs chirurgiens que médecins. Il réussissent très-bien dans le traitement des fractures et des luxations. Les éclisses et les bandages dont ils se servent sont simples et commodes. Ils étendent le patient sur une natte molle, et ils baignent fréquemment le membre fracturé dans de l'eau froide. Ils emploient le cautère pour ouvrir les abscesses, et pour appareiller, ils se servent de feuilles douces, de beurre végétal, ou de bouse de vache, selon ce qu'ils jugent le plus convenable. Dans les pays voisins de la mer, où l'on peut se procurer des lancettes d'Europe, ils font quelquefois usage de la saignée. Pour guérir les inflammations locales, ils ont recours aux ventouses, et leur procédé est curieux. Après avoir fait quelques incisions dans la partie malade, on y applique une corne de bœuf percée d'un petit trou à son extrémité; puis, celui qui opère met un morceau de cire dans sa bouche, suce l'air renfermé dans la corne, et par un mouvement adroit de sa langue, il ferme le petit trou avec la cire. Cette méthode ne manque

guères son effet, et produit communément une évacuation abondante dans la partie affectée.

Lorsqu'une personne de conséquence vient à mourir, les parens et les voisins s'assemblent, et font éclater leur douleur, en criant, ou plutôt en hurlant de toutes leurs forces. On tue un bœuf ou un chevreau pour régaler ceux qui doivent assister aux funérailles. Elles se font ordinairement le soir même du jour de la mort. Les Nègres n'ont pas de cimetièrè commun. Souvent ils creusent la fosse dans la cabane même du défunt, ou à l'ombre de quelque arbre favori. Le cadavre est revêtu de coton blanc, et enveloppé dans une natte. Les parens le portent en terre, à l'entrée de la nuit. Si la fosse est hors de la ville, on la couvre de branches à épines, pour empêcher les loups de déterrer le corps. Je n'ai pas remarqué que l'on y placât une pierre pour servir de monument.

Jusqu'ici je n'ai envisagé les Nègres que sous un point de vue moral, et je me suis borné aux traits les plus marqués et les plus distinctifs de leur caractère. Il me reste à parler de leurs amusemens domestiques, de leurs occupations, de leur ma-

nière de vivre, de leurs arts et de leurs manufactures.

Il a déjà été question, en plusieurs endroits de mon journal, de leurs danses et de leur musique. J'ajouterai ici une liste de leurs principaux instrumens. — Le *Koonting*, sorte de guitare à trois cordes. — Le *Korro*, grande harpe à dix-huit cordes. — Le *Simbing*, petite harpe à sept cordes. — Le *Balafou*, composé de vingt pièces de bois dur de différente longueur, auxquelles sont suspendues des écorces de gourdes pour renforcer les sons. — Le *Tangtang*, tambour ouvert par le bas. — Enfin, le *Tabala*, gros tambour qui sert d'ordinaire pour sonner le tocsin, et semer l'alarme dans le pays. Outre ces divers instrumens, ils ont de petites flûtes, la dent d'éléphant et des clochettes. Dans toutes leurs danses, et dans tous leurs concerts le claquement des mains est un accompagnement nécessaire.

L'amour de la musique amène naturellement le goût de la poésie. L'Afrique a ses poètes, qui vivent dans une abondance, et jouissent d'une considération que n'obtiennent pas toujours les courtisans des Muses dans les pays les plus ci-

vilisés. On distingue deux classes parmi les poètes Nègres. La plus nombreuse est celle des chanteurs ou *Zilli-Kea*, dont j'ai parlé il y a long-temps. Il s'en trouve au moins un dans chaque ville. Ils improvisent en l'honneur des chefs, ou de quiconque veut les payer. Mais leur plus noble emploi est de raconter l'histoire de leur pays. Ils suivent les armées à la guerre, et ils éveillent le sentiment de la gloire dans le cœur des soldats, en leur retraçant les exploits de leurs ancêtres. Les autres poètes sont des Musulmans dévots qui parcourent le pays en chantant des hymnes, et en pratiquant différentes cérémonies religieuses, soit pour obtenir des succès, soit pour détourner des malheurs. Ces deux sortes de Bardes ambulans sont fort respectés du peuple, qui les emploie volontiers, et les récompense libéralement.

La manière de vivre des Nègres est un peu différente dans les différentes contrées. En général, les gens libres mangent, dès la pointe du jour, d'une bouillie de farine et d'eau, dans laquelle ils ont mis un peu de tamarin, pour lui donner un goût aigrelet. A deux heures après midi, ils prennent à la hâte un morceau, avec un

peu de beurre végétal. Le soupé est leur principal repas. Ils le commencent rarement avant minuit. Il consiste toujours en Kouscou, mêlé d'un peu de viande, ou de beurre végétal. Les Mahométans et les Kafirs ne se servent jamais, en mangeant, que de la main droite.

La boisson des Nègres est de la bière et de l'hydromel, dont ils prennent souvent avec excès. Les convertis mahométans ne boivent que de l'eau. Tous prennent, et fument du tabac. Ils ont des pipes de bois, à tête de terre, d'un travail curieux. Dans l'intérieur du pays, l'usage du sel est du plus grand luxe. Il doit paroître bien étrange à un Européen de voir des enfans lécher un morceau de sel fossile, comme si c'étoit du sucre. C'est ce que j'ai vu bien souvent. Le petit peuple est si rarement pourvu de cette précieuse denrée, que, pour dire qu'un homme est riche, on dit *qu'il mange salé*. J'ai eu beaucoup à souffrir moi-même de la disette de sel. Le long usage de végétaux insipides fait naître une envie pour le sel, qui devient un véritable tourment.

Les Nègres en général, et les Mandin-

gues en particulier, sont regardés par les Blancs de la côte comme une race indolente et paresseuse, mais, je crois, mal-à-propos. Le climat, il est vrai, est peu propre à donner de la force et de l'activité. Mais des peuples qui subsistent par leur travail, et non des productions spontanées de la nature ne méritent pas le reproche d'indolence. Lorsque les circonstances le commandent, il est peu de nations plus laborieuses que les Mandingues: comme ils ne peuvent tirer aucun parti du superflu que leur procureroit un travail plus assidu, ils ne cultivent qu'autant de terre qu'il leur en faut pour vivre. Dans la saison des pluies, l'agriculture les occupe suffisamment. Pendant la sécheresse, ceux qui sont près des rivières s'adonnent à la pêche. Ils se servent de paniers d'osier, ou de petits filets de coton pour prendre le poisson: pour le conserver, ils le font d'abord sécher au soleil, et ils le frottent avec du beurre végétal qui le préserve de l'humidité. D'autres vont à la chasse, et tuent à coups de flèches des poules de Guinée, des perdrix et des pigeons. Ils ne tirent pas au vol, mais, du reste, ils ajustent si bien qu'ils

peuvent à une distance étonnante tuer un petit oiseau posé sur un arbre (1).

Telles sont les occupations des hommes. Les femmes de leur côté, apprêtent le coton. D'abord elles l'étendent en petite quantité sur une pierre polie, ou sur un morceau de bois, elles en roulent les brins autour d'un fuseau de fer, puis elles le filent à la quenouille. Le fil n'en est pas fin, mais il est fort, et les vêtemens que l'on en fait durent long-temps. Une femme, peut filer depuis six jusqu'à neuf vêtemens dans son année; et chacun de ces vêtemens, selon que le drap en est plus ou moins fin, se vend deux *Minkalli*, ou un *Minkalli* et demi (2); ce sont les hommes qui tissent le drap. Le métier sur

(1) Les Nègres font rarement usage de flèches empoisonnées pour la chasse: ils s'en servent principalement à la guerre. Ce poison est mortel. Il se tire du *Koona*, arbrisseau du genre de l'*Echites*, et très-commun dans les bois. La feuille bouillie dans une petite quantité d'eau donne un jus noir et épais. On y trempe du fil de coton, que l'on entortille autour de la flèche. Quand les barbes de la flèche ont pénétré, il est presque impossible de retirer de la plaie, le fer et le fil empoisonné.

(2) Le *Minkalli* est une petite quantité d'or, de la valeur d'environ dix schelings.

lequel ils travaillent a la même forme que celui de nos tisserans, mais il est si petit et si étroit que l'étoffe a rarement plus de quatre pouces de largeur. Le navette est semblable aux nôtres, mais avec plus de vide, pour recevoir un fil plus grossier.

Rien de plus simple que la manière dont les Nègresses teignent ce drap. Après avoir pilé dans un mortier de bois des feuilles d'indigo fraîchement cueillies, on les met dans une jarre de terre, mêlées avec une forte lessive de cendres, à laquelle on ajoute quelquefois de l'urine. Au bout d'un certain temps, le coton en sort teint d'un bleu riche et durable. Dans le Kaarta, et dans le Ludamar, où l'indigo n'est pas commun, on en fait sécher les feuilles au soleil, et on en mêle la poudre dans la lessive où doit tremper le coton. L'une et l'autre méthode donnent un bleu aussi beau que celui des Indes et de l'Europe. Pour coudre le drap, et en faire des habits, les Nègresses se servent d'aiguilles fabriquées dans le pays.

Comme il n'est pas difficile d'apprendre à tisser, à teindre et à coudre, ces emplois ne forment pas des professions particulières. Il n'est point d'enfant qui ne

sache coudre, et presque tous les esclaves sont tisserans. Il n'y a, parmi les Nègres, de métiers proprement dits, et d'artisans que les corroyeurs et les forgerons. Les corroyeurs, ou les *Karrankeas*, se trouvent dans toutes les villes, et souvent ils parcourent le pays. Leur manière de tanner et d'apprêter le cuir est très-expéditive. Ils commencent par tremper les peaux dans un mélange d'eau et de cendres, jusqu'à ce qu'elles soient dépouillées de leur poil. Ils les couvrent ensuite d'une poudre astringente faite de la feuille d'un arbre nommé *goo*. Pour amollir et assouplir le cuir, ils le frottent long-temps dans leurs mains, et le battent sur une pierre. La peau de boeuf est employée principalement à faire des chaussures, et demande moins d'apprêt que les peaux de chèvre et de mouton qui servent à couvrir les carquois et les saphies, à faire des fourreaux pour les sabres, et pour les couteaux, des ceintures, des bourses et divers ornemens. Ces peaux sont ordinairement teintes en rouge, ou en jaune. La tige du millet réduit en poudre donne la couleur rouge: le jaune se tire d'une racine dont le nom m'est échappé.

Les ouvriers en fer ne sont pas en aussi grand nombre que les Karrankeas , mais ils ne sont ni moins actifs , ni moins habiles dans leur métier. Dans les pays voisins de la mer, les Nègres ne se donnent pas la peine de travailler le fer, parce que les Européens leur en vendent à bon marché: mais, dans l'intérieur des terres, ils en fabriquent non-seulement pour leur usage, mais encore pour en faire un objet de commerce avec leurs voisins.

Pendant mon séjour à Kamalia, j'étois logé assez près d'une forge que j'ai eu toute liberté d'examiner, le maître et les ouvriers ne cherchant point à me faire un secret de leurs opérations. Le fourneau étoit une tour circulaire de terre glaise, de dix pieds de hauteur, et de trois pieds de diamètre, ceinte de deux liens d'osier, pour empêcher que la chaleur ne la fit éclater. Au bas du fourneau, il y avoit sept trous, à chacun desquels étoit adapté un tube, de manière que l'air ne pouvoit entrer dans le fourneau que par ces conduits, que l'on ouvroit ou fermoit à volonté pour régler la chaleur. Ces tubes étoient faits de terre grasse mêlée avec de l'herbe, et roulée autour d'un morceau de bois. Quand la terre

commence à se durcir, on en retire ce moule, et le tube achève de sécher au soleil.

Le minerai qu'ils emploient est pesant, d'un rouge foncé, parsemé de taches grisâtres. On le brise en morceaux de la grosseur d'un œuf de poule. On commence par mettre dans le fourneau du bois sec recouvert d'une grande quantité de charbon. Sur ce charbon, on étend un lit de minerai, puis un de charbon, et ainsi alternativement, jusqu'à ce que le fourneau soit rempli. On met le feu par un des tuyaux dont j'ai parlé, et pendant quelque temps on l'anime avec des soufflets de peaux de chèvres. Les commencemens de l'opération sont lents, et ce n'est qu'au bout de quelques heures que la flamme s'élève au-dessus du fourneau. Pendant la première nuit, le feu brûle avec violence; on l'entretient en y mettant du charbon de temps en temps. Le jour suivant, le feu est moins ardent. La seconde nuit, on retire quelques-uns des tubes de terre, et l'air extérieur s'introduit dans le fourneau. Mais la chaleur est encore très-forte, et l'on voit une flamme bleuâtre s'élever à la hauteur de quelques pieds.

Le troisième jour, on retire tous les tubes qui souvent se trouvent vitrifiés par l'action du feu.

Le métal ne se ramasse que quelques jours après, lorsque le tout est parfaitement refroidi. Alors, on démolit en partie le fourneau, et le fer se montre sous la forme d'une masse irrégulière, avec des charbons adhérens. Il est sonore, et il présente, à l'endroit de la cassure, un grain semblable à celui de l'acier. Le maître de la forge me dit qu'une grande partie de cette masse ne servoit à rien, mais qu'il y avoit plus de bon fer qu'il n'en falloit, pour le payer de sa peine. De ce fer, ou plutôt de cet acier, on fabrique divers instrumens, en le soumettant à plusieurs reprises à un feu de forge entretenu par deux soufflets d'une construction extrêmement simple. Ils n'ont qu'un tuyau commun qui entre dans la forge, et y porte un courant d'air uniforme. Les marteaux, les tenailles, l'enclume, tout est d'une grande simplicité. Mais les ouvrages fabriqués, les lances, sur-tout, et les couteaux ne sont pas sans mérite. Le fer, à la vérité, est dur et cas-

sant , et il faut le travailler long-temps avant de pouvoir en tirer parti.

Plusieurs de ces forgerons africains ont le secret de fondre l'or à l'aide d'un alkali qu'ils obtiennent de la lessive de tiges de grain brûlées, évaporée jusqu'à parfaite dessiccation. Ils savent aussi réduire l'or en trait , et ils en font divers ornemens, où l'on remarque du goût et de l'adresse.

Tels sont les principaux renseignemens que j'ai pu me procurer touchant les arts et les manufactures des royaumes de l'Afrique que j'ai parcourus. J'ajouterai une observation qui paroîtra peu importante, c'est que dans le Bambarra, et le Kaarta, on fait avec des joncs teints de différentes couleurs de très-jolis paniers, des chapeaux, et divers ustensiles ou ornemens. On couvre aussi les calabasses de joucs entrelacés, et peints de la même manière.

Tous les travaux dont j'ai parlé se font indistinctement par le maître et par les esclaves, et l'on ne connoît pas en Afrique les ouvriers, ou les domestiques à gage. Ceci me conduit naturellement à parler de l'esclavage et des divers moyens

par où l'on peut se trouver réduit à cette déplorable condition. Les esclaves sont en très-grand nombre dans toute cette immense contrée, et ils forment une branche considérable de commerce, soit entre les états méditerranés de l'Afrique, soit avec les nations de l'Europe.

CHAPITRE XXII.

Observations sur l'état des esclaves, et sur les causes de l'esclavage en Afrique.

Sans la subordination, sans une certaine inégalité de rangs et de conditions, la société civile ne peut subsister. Mais si l'inégalité et la subordination sont portées jusqu'au point de mettre les personnes et le travail d'une partie de la communauté à l'entière disposition de l'autre partie, c'est ce qu'on appelle l'état d'esclavage. Tel est aujourd'hui, tel a été dans tous les temps connus par l'histoire, le sort de la plupart des Nègres, avec cette circonstance aggravante, que le joug de la servitude passe du père aux enfans.

La proportion des esclaves aux hommes libres, en Afrique, est, je crois, d'environ trois à un. Les esclaves ne peuvent réclamer pour leur travail d'autre salaire que la nourriture et le vêtement. Ils sont traités avec bonté ou rigueur, selon le ca-

ractère et l'humeur de leurs maîtres. Cependant la coutume a établi certaines règles de conduite à leur égard, que l'on ne peut violer sans déshonneur. Par exemple, les esclaves domestiques, c'est-à-dire, ceux qui sont nés dans la maison du maître, sont traités avec plus de douceur que les esclaves achetés. L'autorité du maître sur un esclave domestique, ne passe pas les bornes d'une correction raisonnable : il n'est pas permis de le vendre, sans un procès public, fait en présence des principaux habitans. (*) Mais à l'égard des esclaves pris à la guerre, ou achetés à prix d'argent, l'autorité des maîtres est illimitée. Ces malheureux sont considérés comme des étrangers qui n'ont aucun droit à la protection des lois, et que leur maître peut maltraiter, ou vendre, selon son caprice.

Il

(*) Dans les temps de famine, un maître peut vendre un ou plusieurs esclaves domestiques, pour acheter des provisions. Les domestiques d'un maître insolvable peuvent être saisis par les créanciers; et si le maître n'est pas en état de les racheter, ils sont vendus pour payer la dette. Ce sont là, autant que je puis me le rappeler, les seuls cas, où des esclaves domestiques, puissent être vendus, sans l'avoir mérité par une mauvaise conduite.

Il se tient régulièrement des marchés pour le commerce de ces sortes d'esclaves. Plus un esclave se trouve éloigné de son pays natal, plus il a de valeur. Ceux qui ne sont qu'à la distance de quelques journées de leur patrie, parviennent souvent à s'échapper; mais lorsqu'ils ont plusieurs royaumes à traverser, l'évasion devient plus difficile, et ils sont plus disposés à se résigner à leur malheureux sort. C'est par cette raison qu'un esclave passe souvent d'un acheteur à un autre, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout espoir de retourner dans son pays. La plupart de ceux qu'achettent les Européens sur les côtes, sont des Nègres ainsi expatriés. Très-peu proviennent des petites guerres qui se font sur la côte, et dont je parlerai bientôt. Le très-grand nombre est amené par grosses caravanes, de pays si enfoncés dans les terres, que les Européens ne les connoissent pas même de nom.

Les esclaves ainsi amenés de l'intérieur des terres peuvent se diviser en deux classes. Les uns, nés de mères esclaves, sont esclaves de naissance. Les autres, nés libres, sont tombés, d'une manière, ou d'une autre, dans la servitude. La pre-

mière classe est de beaucoup la plus nombreuse ; car il faut y rapporter la plupart des prisonniers de guerre, de ceux au moins qui sont pris dans les guerres ouvertes et avouées d'un royaume contre un autre.

J'ai déjà dit que, dans toute l'Afrique, il y avoit beaucoup plus d'esclaves que de libres, et il faut encore observer que, même en temps de guerre, les hommes libres ont un grand avantage sur les esclaves. D'abord, ils sont généralement mieux armés, mieux montés, et peuvent combattre, ou fuir avec quelque espérance de succès : mais les esclaves qui n'ont d'autres armes que l'arc et la lance, et dont un grand nombre est chargé de bagage, offrent à l'ennemi une proie facile. Ainsi, dans cette guerre contre les Kaartéens, dont j'ai parlé, Mansong roi de Bambarra fit en un jour neuf cents prisonniers, parmi lesquels il n'y avoit que soixante et dix hommes libres. Je l'ai su de Daman Jumma qui avoit à Kemmoo trente esclaves, tous faits prisonniers dans cette journée.

En second lieu, si un homme libre est pris à la guerre, ses amis peuvent le racheter, en donnant deux esclaves pour sa

rançon, ce qu'un esclave ne peut pas faire. Enfin, les Slatées qui achettent des esclaves dans l'intérieur de l'Afrique, pour les vendre sur la côte, se chargent plus volontiers de ceux qui sont nés, et qui ont toujours vécu dans la servitude, sachant bien qu'ils sont plus endurcis à la faim et à la fatigue que les libres. Ils savent aussi que, dans le cas où ils ne trouveroient pas à les vendre avec avantage, en arrivant sur la côte, ils pourront s'en dédommager en les faisant travailler, et que ces malheureux, accoutumés à la chaîne dès l'enfance, seront moins tentés de secouer le joug et de s'enfuir, que ceux qui auroient goûté les douceurs de la liberté.

Les esclaves de la seconde classe ont été réduits à cette déplorable condition, ou par la guerre, ou par la famine, ou par l'insolvabilité, ou par le crime.

Selon l'usage et le droit public de l'Afrique, tout homme pris à la guerre, devient esclave. Des quatre sources de l'esclavage, la guerre est la plus productive, et selon toute apparence, elle en est la première origine. Lorsqu'une nation, ayant fait dans un combat plus de prisonniers qu'elle n'en a perdu, il lui en reste après

l'échange, il est naturel de supposer que le vainqueur les oblige à travailler, d'abord peut-être pour gagner leur propre vie, et bientôt après pour le profit de leurs maîtres. Quoi qu'il en soit, c'est un fait connu, qu'en Afrique, les prisonniers de guerre sont esclaves. Quiconque, à la suite d'un combat demande quartier, se livre par là même, et rachette sa vie aux dépens de sa liberté.

Dans un pays partagé en mille petits états, la plupart indépendans, et jaloux l'un de l'autre, où chaque homme libre est élevé dans l'habitude et l'amour de la guerre, où la jeunesse ne connoît d'autre gloire que celle de manier avec habileté l'arc et la lance, on imagine sans peine que les prétextes les plus frivoles suffisent pour allumer des guerres fréquentes, sur-tout de la part de la nation qui se croit la plus forte. C'est ainsi que la guerre entre le Kaajaga et le Kasson fut occasionnée par la détention d'un esclave fugitif, et celle entre le Bambarra et le Kaarta, par l'enlèvement de quelques pièces de bétail. Il se présente perpétuellement de semblables sujets de querelle que saisit avidement la

folle ambition des princes, et le zèle fanatique du mahométisme.

Les guerres des Africains sont de deux sortes. Les unes qui ont plus de ressemblance avec les guerres d'Europe, s'appellent *Killi*, défi, parce qu'elles sont avouées hautement, et préalablement déclarées. Ces guerres se terminent presque toujours dans une seule campagne. On livre bataille: le vaincu songe rarement à rallier ses troupes: tout le pays est frappé d'une terreur panique, et le vainqueur n'a d'autre soin que d'enchaîner ses prisonniers, et d'emporter le butin. Ceux des prisonniers que la vieillesse ou les infirmités rendent incapables de travail, et qui ne trouveroient point d'acheteurs, sont regardés comme inutiles; et je ne doute pas que souvent ils ne soient mis à mort. Le même sort est communément réservé au chef, et à tous ceux qui ont joué un rôle distingué dans la guerre.

Malgré ce système de cruauté et d'extermination, les villes détruites par la guerre sont rebâties et repeuplées avec une promptitude étonnante. La raison en est, probablement, que dans ces guerres, il y a peu de batailles rangées, que les plus

foibles s'empresment de chercher leur salut dans la fuite, et que le vainqueur se retire après avoir dévasté le pays et ruiné les villes et les villages. Ceux des habitans qui ont échappé à la lance, ou à la chaîne, reviennent peu-à-peu à leur ancien domicile. L'amour de son pays, commun à tous les hommes, est une passion chez les Nègres. Un Nègre ne connoît point d'eau si bonne que celle de son puits. Le *Tabba* (*) de son village est le seul arbre qui donne un ombrage frais et agréable. Si la guerre le force d'abandonner le lieu de sa naissance, pendant son exil, il ne s'entretient que du pays délicieux habité par ses pères, et la guerre n'est pas plutôt terminée, qu'il se hâte de quitter une terre étrangère: il vient relever les murs de sa cabane, et se fait une fête de voir la fumée de son village.

Les guerres de la seconde espèce s'appellent *Tegria*, pillage. On les entreprend, sans autre cause que la haine héréditaire qui subsiste entre les habitans de divers cantons; on les commence, sans déclara-

(*) Grand arbre du genre du *sterculia* qui couvre le bentang.

tion préalable. Chaque parti épie et saisit une occasion favorable de piller et de ravager le pays ennemi. Ces sortes d'expéditions ont lieu particulièrement après la saison des pluies, lorsque la récolte est faite, et que les provisions sont abondantes. Le chef s'assure du nombre et du courage de ses vassaux qui se rendent aux fêtes publiques, la lance à la main; et fier de l'importance que la guerre doit lui donner, il ne pense qu'aux moyens de venger les outrages que lui ou ses ancêtres peuvent avoir reçus de quelque peuplade voisine.

Ces sortes de guerres sont ordinairement conduites avec le plus grand secret. Un petit nombre de gens déterminés, ayant à leur tête un homme entreprenant et courageux, traverse les bois en silence, surprend pendant la nuit quelque village sans défense, et en enlève les habitans, avec tous leurs effets, avant que leurs voisins aient eu le temps de venir à leur secours. Pendant mon séjour à Kamalia, un de ces partis de brigands nous causa de vives alarmes. C'étoit le fils du roi de Fooladoo qui, avec cinq cents hommes, passa secrètement à travers des bois peu distans de Kamalia, et le lendemain matin, pilla trois

viles qui appartenoint à l'un des chefs les plus puissans du Jallon Kadoo.

Le succès de cette expédition encouragea le gouverneur de Bangassi, ville du Fooladoo, à tenter une seconde incursion dans un autre canton du même pays. A la tête d'environ deux cents hommes, il passa de nuit la rivière de Kokoro, et emmena un grand nombre de prisonniers. Plusieurs des habitans, qui s'étoient réfugiés dans les bois et dans les montagnes, furent pris ensuite par les Mandingues.

Ces brigandages sont toujours suivis de promptes représailles. Au défaut de troupes nombreuses, quelques amis se rassemblent, et pénètrent dans le pays ennemi pour piller et faire des prisonniers. On voit quelquefois un guerrier prendre son arc, et se mettre seul en campagne. C'est la perte d'un fils, ou d'une personne chérie qui inspire et justifie, en quelque sorte, une audace si téméraire. Ce malheureux, n'écoutant que sa douleur, et ne respirant que la vengeance, va se cacher dans les buissons, et s'il aperçoit un enfant, ou un homme sans armes, il fond sur sa proie, comme un tigre; la traîne au fond du bois, et pen-

dant la nuit, l'emmène dans sa tente.

Une fois qu'un Nègre est tombé entre les mains de son ennemi, il demeure l'esclave du vainqueur, ou il est vendu et conduit dans un royaume éloigné; car les Africains ne veulent pas qu'un ennemi vaincu puisse les attaquer une seconde fois. Les prisonniers, pour l'ordinaire, sont traités selon le rang qu'ils occupoient dans leur pays. Les esclaves domestiques qui paroissent avoir de la douceur, les jeunes femmes sur-tout, demeurent attachées au service du vainqueur. On envoie au loin ceux qui montrent du ressentiment. Les hommes libres, et les esclaves qui ont pris une part active à la guerre, sont vendus à des Slatées, ou mis à mort.

La guerre est donc parmi les Nègres la cause la plus générale et la plus productive de l'esclavage. Une seconde cause c'est la famine, qui assez souvent, n'est elle-même qu'une suite des ravages de la guerre.

Aux yeux d'un philosophe, la mort paroîtroit peut-être un moindre mal que l'esclavage. Mais un pauvre Nègre qui se sent défaillir, et n'a rien à manger, dit comme Esaü: *Voilà que je vais mourir, et de quoi*

me servira mon droit d'aînesse? On voit en Afrique un grand nombre de gens qui vendent leur liberté pour se conserver la vie. Dans une famine qui dura trois ans, près de la Gambie, il se fit de cette manière une multitude d'esclaves. Le docteur Laidley me dit que des hommes libres venoient le supplier de les mettre à sa chaîne, pour qu'ils ne mourussent pas de faim. Des familles entières sont souvent exposées à la plus affreuse disette, et comme les parens ont une autorité presque illimitée sur leurs enfans, il arrive souvent qu'ils en vendent quelques-uns pour nourrir le reste de la famille. A Jarra, Daman Jumma me montra trois jeunes esclaves qu'il avoit achetés à cette condition. J'en ai rapporté un autre exemple dont je fus témoin à Wonda. J'ai su que, dans le même temps, rien n'étoit plus commun dans le pays de Fooladoo.

L'insolvabilité est une troisième source de l'esclavage. De tous les délits que la jurisprudence africaine punit par la perte de la liberté, l'insolvabilité, si on peut l'appeler un délit, est le plus commun. Un Nègre qui se livre aux spéculations du commerce, contracte des dettes payables

à un terme fixe, ou avec ses voisins de qui il achette divers articles qu'il se propose de vendre avec avantage dans quelque marché lointain, ou avec les Européens qui trafiquent sur la côte. Dans les deux cas, sa position est la même. S'il paye exactement, sa liberté ne court aucun risque: s'il ne paye pas, sa personne et son travail sont à la disposition du créancier. La loi en Afrique abandonne aux créanciers, non-seulement les biens, mais la personne même du débiteur (1).

Une quatrième cause de l'esclavage, ce

(1) Lorsqu'un Nègre a pris quelque marchandise à crédit d'un Européen qui trafique sur la côte, et qu'il ne paye pas à l'échéance, l'Européen est autorisé par la loi du pays à se saisir du débiteur, et s'il ne peut le trouver, de quelqu'un de sa famille, ou même, pour dernière ressource, de quelque personne que ce soit, née dans le même royaume que lui. La personne saisie est gardée, pendant que ses amis cherchent le débiteur. Si on le trouve, on assemble les principaux du lieu, qui le condamnent à payer la rançon du prisonnier, en remplissant ses propres engagements: et dans le cas où il ne le peut pas, on le saisit lui-même, on l'envoie à la côte, et l'autre est relâché. S'il est impossible de découvrir et d'arrêter le débiteur, la personne saisie par le créancier est obligée de payer le double de la dette, faute de quoi, elle est vendue comme esclave. Cependant on m'a laissé entendre, que cette partie de la loi étoit rarement mise à exécution.

sont les crimes auxquels cette peine est attachée par les lois du pays, savoir le meurtre, l'adultère et les sortilèges; et j'ai la satisfaction de pouvoir assurer que ces crimes ne sont pas très-communs. Lorsqu'un meurtre a été commis, le plus proche parent du mort, après la conviction de l'assassin, est en droit ou de le tuer de sa main, ou de le vendre. Dans le cas d'adultère, il est au choix de la personne offensée, ou de vendre le coupable, ou de se contenter d'un dédommagement proportionné à l'injure. Par le sortilège, les Nègres entendent cette magie prétendue qui peut attaquer la vie ou la santé, ou, en autres termes, le poison. Durant mon séjour en Afrique, je n'ai entendu parler d'aucun procès de cette nature, ce qui me persuade que ce crime est très-rare parmi les Nègres.

Quand un homme libre est devenu esclave pour quelqu'une des raisons que je viens de rapporter, il continue à l'être toute sa vie, et les enfans qu'il a eus d'une femme esclave sont aussi condamnés à la servitude. Cependant, il arrive quelquefois qu'un esclave devienne libre, même du consentement de son maître, soit pour

lui avoir rendu quelque service signalé, soit en donnant pour sa rançon deux prisonniers de guerre. Mais la manière la plus ordinaire de recouvrer la liberté, c'est la fuite ; et quand une fois un esclave en a conçu fortement la résolution, il trouve tôt ou tard le moyen de l'exécuter. On en voit qui attendent une occasion favorable pendant des années entières, sans donner le moindre signe de mécontentement. En général, on remarque que ceux qui viennent des pays montueux, et qui ont été accoutumés à la chasse et à la course, sont plus entreprenans et plus heureux dans leurs tentatives, que ceux qui sont nés dans le plat pays, et n'ont été employés qu'à la culture des champs.

Tels sont les traits principaux de ce système d'esclavage qui règne en Afrique, et dont il suffit de considérer les principes et l'universalité, pour se convaincre qu'il n'est pas d'une date moderne. Il y a tout lieu de croire qu'il remonte à la plus haute antiquité, et qu'il étoit établi bien avant que les Mahométans eussent trouvé un passage à travers le Grand-Désert.

Jusqu'à quel point cet odieux système est-il favorisé par le commerce d'esclaves

que les Européens font depuis deux siècles avec les habitans de la côte? C'est une question étrangère à mon sujet, et que je ne me sens point en état de résoudre. Mais, si l'on me demande quelles seroient, à l'égard des naturels du pays, les suites de la suppression de ce commerce, je ne craindrai pas de dire, qu'attendu l'ignorance et la barbarie où ces peuples sont encore plongés, il me semble que l'abolition de la traite ne leur seroit pas aussi avantageuse que se le persuadent un grand nombre de personnes aussi recommandables par leurs lumières que par leur humanité.

 CHAPITRE XXIII.

De la poudre d'or. — Manière de la ramasser et de la laver. — Usage et valeur de l'or en Afrique. — De l'ivoire. — De la chasse à l'éléphant. — Réflexions sur le peu de civilisation du pays.

L'OR et l'ivoire, dont il me reste à parler, se trouvoient sans doute en Afrique, dès les premiers âges du monde. Les plus anciens monumens de l'histoire nous apprennent que l'un et l'autre ont toujours été comptés parmi les plus importantes productions de cette immense péninsule.

On a prétendu que l'or ne se trouve jamais, du moins que très-rarement ailleurs que dans les pays montueux et stériles, comme si la nature eût voulu mettre dans ses bienfaits une sorte de compensation. Mais cette observation n'est pas entièrement juste. L'or se trouve en assez grande quantité dans tout le Manding, pays, à la vérité, semé de collines, mais ni montueux, à proprement parler, ni encore moins stérile. Il y en a aussi en abondance

dans le Jallonkodoo , particulièrement près de Boori , autre pays de collines , et très-fertile. Une chose qui mérite d'être remarquée , à l'occasion de Boori , ville à quatre journées de chemin , et au sud-ouest de Kamalia , c'est que le marché y est fourni de sel fossile apporté du Grand-Désert , et de sel marin venant de Rio grande. Le prix de l'un et de l'autre est à-peu-près le même. Les Maures du nord , et les Nègres de l'ouest viennent à ce marché pour échanger leur sel contre de l'or.

L'or du Manding , autant que j'ai pu m'en assurer , ne se trouve pas dans une matrice , ou par filons. On le découvre dans une grande quantité de terre ou de sable , en petits grains , presque sans mélange , depuis la grosseur d'une tête d'épingle , jusqu'à celle d'un pois. C'est ce que les Mandingues appellent *Sanoo Munko* , poudre d'or. Mais , d'après la connoissance que j'ai de la situation des lieux , il me paroît extrêmement probable que la plus grande partie de ces particules d'or a été détachée des collines voisines , et charriées dans la plaine par les torrens. Voici la manière dont on les ramasse.

Vers le commencement de décembre ,
lorsque

lorsque la moisson est faite, et que les eaux sont rentrées dans leur lit, le Mansa, ou le chef de la ville indique le jour où doit commencer le *Sanoo Koo*, le lavage de l'or. Les femmes ont soin de se tenir prêtes pour le jour marqué. Une pioche pour fouiller le sable, deux ou trois calebasses pour le laver, un petit nombre d'étais pour serrer la poudre d'or, ce sont tous les outils que demande ce travail. Le matin avant de partir, on tue un bœuf pour se régaler le premier jour, et l'on n'épargne pas les prières et les charmes. Si le premier jour n'est pas heureux, c'est un fâcheux présage pour toute l'opération. J'ai vu le Mansa de Kamalia, et quatorze de ses gens, tellement découragés par le peu de succès de leur début, que la plupart s'en retournèrent chez eux. Ceux qui continuèrent de travailler ne firent qu'une récolte médiocre. La raison en est toute simple. Au lieu d'attaquer un terrain intact, ils s'obstinoient à fouiller et à laver des sables exploités depuis plusieurs années, et où il ne devoit rester qu'une petite quantité de particules métalliques.

C'est en lavant le sable des ruisseaux que l'on obtient le plus facilement de la pou-

dre d'or. Mais ce sable a été épluché si souvent, et de si près, que l'on y trouve bien peu de chose, à moins que le courant n'ait changé de direction. Pendant qu'une partie des travailleurs est occupée à laver le sable, d'autres visitent les endroits où la rapidité du torrent n'a laissé que des cailloux. Cette tâche est la plus pénible. J'ai vu des femmes qui en avoient les doigts écorchés. Mais quelquefois la peine est amplement payée par des *Sanoo Bicro*, des pierres d'or. Une femme de Kamalia et sa fille rapportèrent un jour deux de ces pierres, dont l'une pesoit trois dragmes, et l'autre cinq.

La méthode de laver la plus efficace et la plus profitable, consiste à creuser, au fort de la saison sèche, une fosse profonde, près d'une colline où l'on s'est assuré qu'il y a l'or. On met dans desalebasses la terre enlevée de la fosse, ayant soin de séparer les différentes couches de terre ou de sable que l'on a rencontrées en creusant. On lave ensuite, par manière d'essai, les matières renfermées dans les différentesalebasses, pour reconnoître la couche qui contient de l'or, et on la fouille, jusqu'à ce que l'on soit arrêté par

le roc vif, ou par les eaux. En général, une couche de sable rougeâtre, avec de petites taches noires, promet un peu plus, ou un peu moins d'or. On met ce sable dans de grandes calebasses pour l'envoyer au lavage. Les hommes fouillent la terre; mais ce sont les femmes qui lavent le sable. L'habitude où elles sont, dès leur enfance, de nettoyer le blé, les rend propres à ce travail.

Comme la situation dans laquelle je me trouvois exigeoit la plus grande circonspection, pour ne pas me rendre suspect aux naturels du pays, en paroissant examiner leurs richesses, je ne suis descendu dans aucune des fosses dont je viens de parler, et je ne puis rien dire de ce travail souterrain. Je connois mieux le procédé du lavage. Il se fait souvent dans la ville. Les fouilleurs, en revenant chez eux tous les soirs, apportent, pour l'ordinaire, une ou deux calebasses pleines de sable qu'ils donnent à laver aux femmes qui doivent rester à la maison. Rien de plus simple que la manière dont elles opèrent.

On met dans une grande calebasse une portion de sable ou de terre, car l'or se

trouve quelquefois dans une terre noirâtre, et on y ajoute une quantité d'eau suffisante. Une femme secoue laalebasse, pour que l'eau et le sable se mélangent, et prennent un mouvement de rotation. D'abord, elle l'agite doucement, puis avec vivacité, de manière, qu'à chaque révolution, il sort par l'ouverture de laalebasse un peu d'eau et de sable. Ce sable et cette eau sont ce qu'il y a de plus grossier et de plus épais. Après que l'on a continué quelque temps cette opération, on laisse reposer le sable, et l'on fait écouler l'eau. On enlève avec la main une partie du gros sable qui se trouve alors au haut de laalebasse. On reverse de l'eau fraîche dans laalebasse, et on répète le même procédé, jusqu'à ce que l'eau en sorte presque limpide. La femme prend ensuite une autrealebasse, dans laquelle elle transvase doucement l'eau et le sable, ne laissant dans la premièrealebasse que le sable qui est au fond, et que l'on présume contenir de l'or. On verse de l'eau bien claire sur cette petite partie de sable, et après avoir agité le tout, on l'examine attentivement. Si l'on y découvre quelques parcelles d'or, on examine de la même

manière ce qui est contenu dans l'autre calebasse.

En général, on est fort content, si les deux calebasses donnent deux ou trois grains. Certaines femmes, par une longue expérience, parviennent à connoître si bien la nature du sable et la manière de le laver, qu'elles ramassent de l'or, où d'autres n'en découvreroient pas. La poudre d'or est serrée dans des tuyaux, ou de petits étuis bouchés avec du coton. Les laveuses se plaisent à orner leur chevelure de ces tuyaux, dont le nombre est une preuve de leur industrie. Par un travail ordinaire, et dans un terrain convenable, une seule personne, pendant la saison sèche, peut ramasser de l'or pour la valeur de deux esclaves.

Tel est le procédé bien simple dont se servent les Nègres du Manding, pour se procurer de l'or. On peut en conclure que ce pays renferme une grande quantité de ce précieux métal. D'abord, une infinité de petites parcelles échappent nécessairement à l'œil nu; et comme les Nègres, pour l'ordinaire, ne ramassent le sable des rivières, qu'à une grande distance des collines, et par conséquent loin de la mine,

il arrive souvent que leur peine est mal payée. Il n'y a que les particules les plus minces de ce métal si pesant qui puissent être chariées par les eaux à une distance considérable. Celles qui ont plus de volume restent déposées près de la mine où elles se sont formées. Si l'on remontoit jusqu'à la source des courans qui apportent l'or, et que l'on visitât avec soin les collines où ils prennent naissance, on trouveroit sûrement un sable plus riche, et mêlé de parcelles d'or beaucoup plus grosses (1). En second lieu, ces paillettes, cette poudre d'or que ramassent les Nègres leur rendroient bien davantage, s'ils savoient employer le mercure et les autres procédés de la chimie.

Une partie de l'or ramassé par les Nègres est employée à la parure des femmes. Mais ces sortes d'ornemens n'ont d'autre

(1) La mine d'or de Wicklow en Irlande est presque sur le sommet d'une montagne. On y trouve souvent des morceaux d'or du poids de plusieurs onces. On en a vu un qui en pesoit près de vingt-deux. Mais l'or qui dans la mine se montre sous la forme de petits cailloux, deux milles plus bas ne seroit plus qu'un petit sable, comme la poudre d'or du Manding.

valeur que celle du métal. Ils sont grossièrement travaillés, et d'un poids qui les rend incommodes, les boucles d'oreilles, sur-tout, que les femmes sont obligées de soutenir par une bande de cuir rouge, pour n'avoir pas les oreilles déchirées. Il y a plus d'art et d'invention dans le collier, composé de grains de verre, et de plaques d'or, dont le mélange indique plus ou moins de goût et d'élégance. Une femme de distinction, parée de tous ses atours, est chargée d'or pour la valeur de cinquante à quatre-vingts livres sterling.

Une autre partie de cet or, mais en petite quantité, sert à défrayer les Slatées dans leurs voyages à la côte. Tout le reste est livré aux Maures, en échange du sel et des autres marchandises qu'ils fournissent aux Nègres. Pendant mon séjour à Kamalia, petite ville, et peu fréquentée des Maures, les seuls marchands de sel emportèrent en or près de deux cents livres sterling. On peut juger par-là du commerce qui se fait à Kancaba, à Kankarée, et dans d'autres villes considérables.

Le sel est très-cher dans cette partie de l'Afrique. Une mesure de deux pieds et demi de longueur, de quatorze pouces de

largeur, et de deux pouces de hauteur se vend quelquefois deux livres dix schelings, communément, depuis une livre quinze schelings, jusqu'à deux livres. Quatre de ces mesures font la charge d'un âne, six celle d'un bœuf.

La valeur des marchandises d'Europe varie dans le Manding, selon qu'elles sont plus ou moins abondantes sur la côte, et que le pays est plus ou moins menacé de la guerre. Ces marchandises se payent communément en esclaves. Pendant que j'étois à Kamalia, le prix d'un esclave de première qualité étoit de neuf à douze Minkallis, et les marchandises d'Europe avoient à-peu-près la valeur suivante. 18 pierres à fusil, 48 feuilles de tabac, 20 charges de poudre, un coutelet, chacun de ces articles, un Minkalli: un mousquet, trois ou quatre Minkallis.

Quant aux productions et aux denrées du pays, voici quel en étoit le prix en or. Provisions ordinaires pour un jour, le poids d'un *Teelee-Kissi*. C'est une fève noire, dont six pèsent un Minkalli. — Un poulet, le même prix. — Un mouton, trois *Teelee-Kissi*. — Un bœuf, un Minkalli. — Un cheval, de dix à dix-sept Minkallis.

Les Nègres portent toujours sur eux de petites balances pour peser l'or. Ils ne font nulle différence, quant à la valeur, entre l'or en poudre, et l'or travaillé. Dans les échanges, celui qui reçoit l'or le pèse avec son Teelee-Kissi. Quelquefois, pour rendre cette fève plus pesante, on la fait tremper dans du beurre végétal. J'ai vu même un caillou qui avoit exactement la grosseur et la forme d'une de ces fèves. Mais ces friponneries ne sont pas fort communes.

Voilà, autant que je puis m'en souvenir, ce qu'il y a de plus essentiel à remarquer dans la manière dont les Africains tirent l'or de la terre, et dans l'usage qu'ils en font pour le commerce. Voyons maintenant ce qui concerne l'ivoire.

Rien n'étonne plus les Nègres de la côte que l'ardeur des Européens à se procurer des dents d'éléphants. Il leur est impossible d'imaginer à quel usage nous les destinons. On a beau leur montrer des couteaux à manche d'ivoire, des peignes et différentes bagatelles de la même matière: ils reconnoissent sans peine la dent d'éléphant dans ces petits ouvrages; mais cela ne les satisfait pas. Ils soupçonnent que

nous employons l'ivoire à des usages bien plus importans qu'on a soin de leur cacher, de peur qu'ils n'en augmentent le prix. Comment se persuader, disent-ils, que les Européens construisent des vaisseaux, et entreprennent de si longs voyages, pour faire en ivoire des manches de couteaux, et d'autres ustensiles que l'on peut faire tout aussi bien avec du bois ?

Il y a un très-grand nombre d'éléphants dans l'intérieur de l'Afrique, et il paroît qu'ils sont d'une autre espèce que ceux de l'Asie. On trouve dans les planches d'histoire naturelle de Blumenbach un dessin exact de la dent machelière de l'une et de l'autre race, et la différence est évidente. M. Cuvier, dans le magasin encyclopédique, rend aussi un compte détaillé de ce qui différencie ces deux espèces. Du reste, ne connoissant pas l'éléphant d'Asie, je ne donne pas cette opinion comme la mienne, et je renvoie le lecteur aux deux écrivains que je viens de nommer.

On a prétendu que les éléphants d'Afrique sont moins dociles que ceux d'Asie, et qu'il est impossible de les apprivoiser. Il est bien certain que les Nègres ne sa-

vent pas le faire. Mais on doit se rappeler que les Carthaginois avoient des éléphants dans leurs armées, et que dans les guerres puniques, ils en firent passer en Italie. Ne faut-il pas en conclure qu'ils avoient l'art de dompter les éléphants d'Afrique, plutôt que de supposer qu'ils en fissent venir du fond de l'Asie? Peut-être que l'usage barbare de faire la chasse aux éléphants, pour se procurer de l'ivoire, les a rendus plus sauvages et plus intraitables qu'ils n'étoient autrefois.

La plus grande partie de l'ivoire qui se vend aux bords de la Gambie et du Sénégal vient de l'intérieur des terres. Les pays voisins de la côte sont trop marécageux, trop coupés de rivières et de fossés, pour qu'un animal si massif puisse se dérober long-temps à la poursuite des chasseurs. Dès que l'on aperçoit la trace d'un éléphant, les villages entiers sont en armes. L'idée que l'on se réglera de sa chair, que l'on fera des sandales de son cuir, et que l'on vendra ses dents aux Européens inspire une ardeur universelle; et il est rare que l'animal échappe à des ennemis si nombreux et si acharnés. Dans les plaines du Bambarra et du Kaarta, dans les vastes

déserts du Jallon Kadoo, les éléphants multiplient extrêmement, et la grande rareté de la poudre est cause qu'ils sont moins inquiétés par les gens du pays.

On trouve souvent, dans les bois, des dents d'éléphants, et les voyageurs en font la recherche avec beaucoup de soin. L'éléphant a coutume d'enfoncer ses défenses sous les racines des arbustes et des buissons qui croissent dans les terrains secs et élevés. Il retourne ces plantes, et en mange les racines qui sont plus tendres, et ont plus de suc que les branches et le feuillage. Mais, si les racines sont trop difficiles à arracher, les défenses de l'éléphant, sur-tout lorsqu'il est vieux, se cassent quelquefois. J'ai vu à Kamalia deux de ces défenses ramassées dans les bois : il étoit visible qu'elles avoient été cassées de cette manière. Il ne seroit pas facile en effet de rendre une autre raison de cette grande quantité de dents brisées que l'on apporte tous les jours aux factoreries. Quand un éléphant est tiré à la chasse, à moins qu'il ne se jette lui-même dans un précipice, les dents qu'on lui enlève sont toujours entières.

Dans certaines saisons de l'année, les

éléphants s'assemblent en grandes troupes, et traversent le pays pour chercher à se nourrir et à s'abreuver ; et comme il n'y a point de rivières au nord du Niger , lorsque les mares des bois sont desséchées, les éléphants se rendent sur les bords de ce fleuve. Ils y demeurent jusqu'aux mois de juin et de juillet, que commence la saison des pluies. C'est pendant ce temps que les Bambarréens leur font la guerre. Les chasseurs vont rarement seuls : ils se réunissent au nombre de quatre à cinq , et après s'être fournis de poudre et de balles, et pourvus de farine pour cinq à six jours, ils s'enfoncent dans les parties du bois les plus solitaires, et examinent attentivement tout ce qui peut les mettre sur la trace d'un éléphant. Malgré l'énorme masse de cet animal, il faut de l'étude et de la finesse pour le découvrir. Les chasseurs observent avec soin sa fiente, la trace de ses pas, et les branches qu'il a fracassées à son passage. Il y en a qui ont acquis une telle expérience, qu'en voyant le pas d'un éléphant, ils vous diront, sans se tromper, en quel temps il a passé, et à quelle distance on le trouvera.

Dès qu'ils ont aperçu une troupe d'é

éléphants, les chasseurs la suivent, jusqu'à ce qu'ils en voient un s'écarter, de manière à se trouver à portée du fusil. Alors, ils s'avancent avec précaution, cachés dans l'herbe : à la distance convenable, ils font feu tous à-la-fois, et se jettent dans l'herbe, le visage contre terre. L'éléphant porte sa trompe à ses blessures, mais ne pouvant en retirer les balles, et ne voyant personne autour de lui, il entre en fureur, et court à travers les broussailles, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, et par la perte de son sang, il offre aux chasseurs l'occasion de faire une seconde décharge, qui, pour l'ordinaire, le renverse et l'achève.

On écorche l'animal, et l'on étend sa peau à terre pour la faire sécher. On enlève par tranches minces les parties de la chair les plus estimées, et on les fait sécher au soleil, pour les conserver. On détache les dents avec une petite hache que les chasseurs portent toujours sur eux, non-seulement pour cet usage, mais aussi pour couper les arbres où il se trouve du miel. Car, si la chasse est heureuse, quoiqu'ils n'aient apporté des provisions que pour cinq ou six jours, ils passent des mois entiers dans les bois, et ils y vivent

de miel sauvage , et de la chair des éléphants qu'ils ont tués.

Il est rare que les chasseurs portent à la côte l'ivoire qu'ils ont ramassé. Ils le livrent à des marchands forains qui , tous les ans, viennent de la côte, et leur donnent en échange des armes à feu et de la munition. Tel de ces marchands, dans le cours d'une saison, fait en ivoire la charge de quatre à cinq ânes. Les Coffles , ou caravanes d'esclaves en apportent aussi une grande quantité de l'intérieur. Mais, parmi les Slatées musulmans, il y en a qui se font un scrupule du commerce de l'ivoire; ils ne mangent pas non plus de la chair d'éléphant, à moins qu'il n'ait été tué avec une lance.

L'ivoire recueilli dans cette partie de l'Afrique n'est pas en aussi grande quantité, et les dents , en général, ne sont pas aussi grosses que dans les pays plus voisins de la Ligne. Il en est peu dont le poids excède quatre-vingts ou cent livres. Une barre de marchandises d'Europe est le prix commun d'une livre d'ivoire.

Je crois avoir exposé assez exactement dans ce chapitre, et dans les deux précédens, la nature et l'étendue du commerce

que font avec les nations de l'Europe les Nègres parmi lesquels j'ai voyagé. Les esclaves, l'or, l'ivoire, et quelques articles en petit nombre, mentionnés au commencement de cet ouvrage, comme la cire et le miel, les cuirs, les gommés, les bois de teinture: ce sont là les seules marchandises que l'on puisse exporter de cette partie de l'Afrique. J'ai parlé, par occasion, de quelques autres productions propres au pays, telles que différentes sortes de grains, le tabac, l'indigo, le coton et peut-être quelques autres encore. Mais de tout ce qui demande de la culture et du travail, les naturels n'en recueillent qu'autant qu'il leur en faut pour le moment; et le système actuel de leurs mœurs, de leur commerce et de leur gouvernement ne permet pas de leur demander rien de plus.

On pourroit, sans doute, transporter et naturaliser les riches productions des deux Indes, dans les climats de cette immense péninsule situés au-delà du tropique: mais il faudroit commencer par donner à ces peuples des exemples qui les éclairassent, et des instructions qui dirigeassent leur industrie dans la culture de ces productions étrangères.

Quand

Quand je considérois, d'une part, la prodigieuse fertilité du sol, ces nombreux troupeaux également propres à nourrir les habitans, et à seconder leur travail, et tant d'autres circonstances favorables à l'agriculture, et d'un autre côté, les moyens qui se présentent d'eux-mêmes d'ouvrir un commerce immense par la navigation intérieure, je voyois avec douleur qu'un pays si favorisé de la nature ne fût encore peuplé que de Sauvages. Mais ce qui me pénétroit d'une douleur encore plus amère, c'étoit de voir ces peuples naturellement bons et humains, ou plongés dans les ténèbres d'une idolâtrie superstitieuse et absurde, ou livrés à un système de bigoterie et de fanatisme, qui souvent dégrade le cœur, sans éclairer l'esprit.

Il y auroit bien des observations à faire sur ce sujet. Mais le lecteur me reprochera peut-être d'avoir poussé la digression trop loin. Il est temps de retourner à Kamalia.

C H A P I T R E XXIV.

Ecole de Kamalia. — Réflexions sur les moyens de convertir et d'élever les enfans des Nègres. — L'Auteur revoit Karfa son bienfaiteur. — Nouvelles remarques sur le sort des esclaves. — Départ de la caravane. — Elle arrive à Kingtakooro.

J'ai dit que Karfa, à son départ de Kamalia, m'avoit confié aux soins du maître d'école. Il s'appeloit Fankooma : c'étoit un homme doux et honnête, et quoique mahométan rigide dans sa conduite, il n'étoit pas intolérant à l'égard de ceux qui ne partageoient pas sa croyance. Il employoit une grande partie de son temps à la lecture, et l'enseignement sembloit être son plaisir autant que son devoir. Son école étoit composée de dix-sept petits garçons, la plupart enfans de Cafirs, et de deux petites filles, dont l'une appartenoit à Karfa. Les filles prenoient leurs leçons pendant le jour : les garçons, avant la pointe

du jour, à la lueur d'un grand feu, et fort tard dans la soirée. Tout le temps qu'ils vont à l'école, ils sont regardés comme esclaves domestiques du maître; et, en cette qualité, ils sont employés dans la journée à travailler aux champs, à porter le bois, et à d'autres occupations serviles.

Outre l'Alcoran, et un ou deux commentaires sur ce livre sacré, le maître d'école possédoit plusieurs manuscrits qu'il avoit achetés des marchands maures, ou qu'il avoit empruntés des Busrhéens du voisinage, et copiés avec le plus grand soin. Dans le cours de mon voyage, j'avois vu ailleurs d'autres manuscrits, et d'après ce que me dit le maître d'école, j'appris que les Nègres avoient une version arabe du Pentateuque de Moyse, qu'ils appellent *Taureta la Moosa*, et dont ils font tant de cas, que souvent elle s'achette au prix d'un esclave de première qualité. Ils ont aussi une version des pseumes de David, *Zabera Dadvidi*, et le livre d'Isaie, *Lingeeli la isa*, qu'ils estiment singulièrement. Je soupçonne que dans ces versions on a interpolé le texte original, pour y mêler les dogmes du mahométisme, car dans plusieurs passages, j'ai reconnu le nom

de Mahomet. Cependant il peut se faire que ce soupçon ne soit pas fondé, et qu'avec une connoissance plus parfaite de l'arabe, l'insertion du nom de Mahomet m'eût paru avoir une autre cause.

Au moyen de ces livres, les Nègres convertis à l'islamisme sont familiarisés avec les faits les plus remarquables de l'ancien Testament, l'histoire de nos premiers parens, la mort d'Abel, le déluge, les vies d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, l'histoire de Joseph et de ses frères, de Moïse, de David, de Salomon etc. Souvent ces différens traits des livres saints m'ont été racontés en langue mandingue, avec assez d'exactitude; et si j'étois étonné de les entendre de la bouche des Nègres, les Nègres eux-mêmes ne l'étoient pas moins de voir que je les connoissois aussi bien qu'eux. Car, bien, qu'en général, ils se forment la plus grande idée des richesses et de la puissance des Européens, je crois que ceux d'entre eux qui professent le mahométisme n'ont pas une haute opinion de nos connoissances en fait de religion. Les Européens qui trafiquent sur la côte ne se donnent pas la peine de combattre ce malheureux préjugé: ils ne s'acquitten

qu'en secret des devoirs de piété, et rarement ils daignent converser avec les Nègres d'une manière amicale et propre à les instruire.

J'étois donc plus affligé que surpris de voir que la lumière bienfaisante du christianisme n'eût pas encore pénétré dans ces contrées, tandis que la superstition de Mahomet y a jeté quelques foibles lueurs de savoir. Je regrettois vivement, qu'après plus de deux siècles de voyages continuels et de séjour sur la côte d'Afrique, les Européens n'eussent rien fait pour donner aux Nègres quelque connoissance de notre sainte religion. Nous travaillons avec ardeur à tirer de l'oubli les faits et les opinions de l'antiquité, et à nous approprier la littérature des pays les plus éloignés. Mais, contens d'enrichir nos bibliothèques du savoir de tous les peuples, nous nous inquiétons peu de transmettre aux nations ignorantes les bienfaits de la vraie religion. Quel avantage, à cet égard, les peuples de l'Asie ont-ils retiré de leur commerce avec nous? et ces pauvres Africains, que nous affectons de regarder comme des Barbares, n'auroient-ils pas quelque droit de nous regarder nous-mêmes comme une

race de païens non moins ignorans que redoutables ?

Des Slatées de la Gambie à qui je montrai la grammaire arabe de Richardson furent étonnés que des Européens entendissent et écrivissent la langue sacrée de leur religion. D'abord ils soupçonnèrent que ce livre étoit l'ouvrage de quelque esclave emmené de la côte : mais, après l'avoir examiné plus attentivement, ils convinrent qu'il n'y avoit pas de Busrhéen capable d'écrire l'arabe aussi parfaitement, et l'un d'eux m'offrit six ânes et seize barres de marchandises, si je voulois lui céder ma grammaire. Qui sait tout le bien que pourroit produire une introduction à la doctrine chrétienne courte et facile, semblable à celle qui se trouve dans quelques-uns de nos catéchismes. Ce livre, répandu sur toute la côte, n'y coûteroit presque rien : la curiosité engageroit à le lire, et la supériorité qu'il auroit sur les manuscrits, et par la beauté de l'exécution, et par la modicité du prix, pourroit, à la longue, en faire un livre classique pour les écoles africaines.

Ces réflexions que je hasarde sur un sujet si important, en les soumettant au

jugement des lecteurs, se présentoient d'elles-mêmes à mon esprit, à la vue des encouragemens que l'on donne au savoir, si je puis me servir ici de ce terme, dans certaines contrées de l'Afrique. J'ai observé que la plupart des élèves de l'école de Kamalia appartenoient à des païens. Leurs parens n'étoient nullement prévenus en faveur du mahométisme. Ils ne vouloient que donner de l'instruction à leurs enfans, et ils ne balanceroient pas à préférer un meilleur enseignement, si on le leur offroit.

Les enfans ne manquent pas d'émulation, et le maître s'attache à nourrir en eux ce sentiment. Quand un enfant a lu l'Alcoran, et récité un certain nombre de prières publiques, le maître d'école annonce une fête, et le candidat subit un examen, ou, comme nous dirions, prend ses degrés. J'ai assisté trois fois à ces sortes d'inaugurations, et j'ai toujours eu le plaisir d'entendre les élèves répondre avec intelligence aux questions des Busrhéens assemblés pour cet examen. Après s'être assurés de la capacité du candidat, les Busrhéens lui mettent en main la dernière page de l'Alcoran, lui ordonnant de la lire tout haut.

Cette lecture finie, le jeune homme porte le papier sur son front, en disant *Amen*. Les Busrhéens se lèvent, lui secouent la main, en signe d'amitié, et lui confèrent le titre de Busrhéen.

Quand un jeune homme a subi cet examen, son éducation est finie, et ses parens le rachettent, si leur fortune le leur permet, en donnant au maître un esclave, ou le prix d'un esclave. S'ils ne sont pas en état de payer sa rançon, il demeure chez le maître, en qualité d'esclave domestique, jusqu'à ce que, par son travail et par son industrie, il ait amassé de quoi se racheter lui-même.

Huit jours après le départ de Karfa, arrivèrent à Kamalia trois Maures avec une grande quantité de sel, et d'autres marchandises qu'ils avoient eues à crédit d'un marchand de Fezzan, arrivé depuis peu à Kancaba. Ils s'étoient engagés à le payer après la vente de leurs marchandises qu'ils croyoient ne pas demander plus d'un mois. C'étoient de rigides Busrhéens : ils se logèrent dans deux cabanes appartenantes à Karfa et vendirent avec un très-grand avantage.

Le 24 janvier, Karfa revint à Kamalia,

emmenant avec lui treize esclaves de première qualité, et une jeune personne qu'il avoit épousée à Kancaba. C'étoit la quatrième de ses femmes : il l'avoit achetée de ses parens pour le prix de trois esclaves. Les autres femmes de Karfa la reçurent avec amitié à la porte du balcon, et la conduisirent dans une des plus belles cabanes qu'elles avoient fait balayer et blanchir pour la recevoir. (*)

Les treize esclaves de Karfa étoient tous des prisonniers de guerre. Ils avoient été pris par les Bambarréens dans les royaumes de Wassela et de Kaarta, et conduits à Ségo, où plusieurs avoient passé trois années dans les fers. De Ségo, en leur faisant remonter le Niger dans de grandes barques avec d'autres captifs, on les avoit conduits à Jamina, à Bammakoo et à Kancaba, pour y être vendus. La plupart l'avoient été pour de la poudre d'or. On avoit envoyé le reste jusqu'à Kankarée.

Onze d'entre eux m'avouèrent qu'ils étoient esclaves depuis leur enfance : les deux autres ne voulurent pas me dire ce

(*) Les Nègres blanchissent leurs cabanes avec un mélange de cendres d'os et d'eau, auquel on ajoute d'ordinaire un peu de gomme.

qu'ils étoient. Ils me faisoient tous beaucoup de questions. Dans les commencemens, ils ne me regardoient qu'avec horreur, et ils me demandoient sans cesse si mes compatriotes n'étoient pas des cannibales. Ils paroissoient fort curieux de savoir ce que deviennent les esclaves après avoir passé *l'eau salée*. Je leur dis qu'on les employoit à cultiver la terre, mais ils ne vouloient pas me croire. Avez-vous, me dit l'un d'eux, avec une grande simplicité, en posant sa main à terre, avez-vous une terre semblable à celle-ci, ou vous puissiez mettre le pied?

C'est une idée profondément enracinée dans l'esprit des Nègres, que les Blancs les achettent pour les dévorer, ou pour les vendre à d'autres qui les dévoreront. Quand on les conduit vers la côte, ils s'imaginent qu'on les mène à la boucherie. Ils ne songent qu'aux moyens de s'échapper, et les Slatées, ne peuvent les en empêcher, qu'en les tenant toujours à la chaîne. Ordinairement on les attache deux à deux, la Jambe droite de l'un, et la jambe gauche de l'autre passées dans le même anneau, ce qui ne leur permet de marcher que difficilement et très-lentement. De plus, ces

malheureux sont liés quatre à quatre par une grande et forte corde qui leur prend autour du cou. Pendant la nuit, on leur met encore des fers aux mains, et quelquefois un collier de fer. On redouble de précautions à l'égard de ceux qui témoignent de l'inquiétude et du mécontentement. On leur attache à la jambe un gros billot de bois long de trois pieds, avec une échancrure dans laquelle la cheville du pied est assujettie par un gros cadenas. Les treize esclaves dont je parle, ne furent pas plutôt arrivés à Kamalia, que le forgeron eut ordre de les enchaîner, et ils ne furent délivrés de leurs fers, qu'au moment du départ de la caravane pour la Gambie.

A cela près, pendant leur séjour à Kamalia, ils furent traités avec assez d'humanité. Tous les matins, on les menoit sous un tamarin, et là, on les engageoit à jouer à des jeux de hasard, à chanter et à se divertir. Quelques-uns supportoient leur infortune avec un courage admirable: mais la plupart étoient abattus, et auroient volontiers passé les journées entières dans une noire mélancolie, les yeux immobiles, et toujours fixés sur la terre. Le soir on visitoit leurs fers, et on leur mettoit

les menottes, après quoi, ils étoient conduits dans deux grandes cabanes, et gardés, pendant la nuit, par les esclaves domestiques de Karfa.

Malgré toutes ces précautions, il y en eut un qui, au bout de huit jours, trouva moyen de se procurer un petit couteau, d'ouvrir l'anneau de sa chaîne, de couper les cordes qui le lioient, et de s'évader. D'autres auroient eu les même bonheur, s'ils avoient voulu s'aider mutuellement. Mais celui qui venoit de briser ses fers, ne songea qu'à s'enfuir, et refusa d'aider ses camarades à se débarrasser de leurs chaînes.

Tous les Slatées et les esclaves qui devoient composer la caravane, se trouvant rassemblés à Kamalia, ou dans les villages voisins, rien ne sembloit en devoir retarder le départ. Plus d'une fois, le jour avoit été pris; mais il se trouvoit toujours des raisons, ou des prétextes pour différer. Les uns n'avoient pas eu le temps de faire sécher leurs provisions, les autres étoient en course, soit pour visiter leur parens, soit pour ramasser les petites sommes qui leur étoient dues. Par-dessus tout, il falloit consulter, et s'assurer d'un jour heu-

reux. Ainsi, notre départ étoit remis de jour en jour, et le mois de février se trouvant fort avancé, les Slatées convinrent de laisser passer *la lune du jeûne*,

Je remarquerai, à cette occasion, que les Nègres comptent pour rien la perte du temps. S'ils ont quelque affaire de conséquence, il leur importe peu qu'elle se fasse aujourd'hui, ou demain, ou dans deux mois. L'avenir les intéresse peu tant que le présent ne les ennuie pas.

Tous les Busrhéens observèrent le jeûne du Rhamadan avec une exactitude rigoureuse. Mais, au lieu de m'y obliger moi-même, comme avoient fait les Maures dans une occasion semblable, Karfa me dit expressément que je pouvois en user comme je voudrois. Pour ne pas trop choquer leur opinion, je me condamnai à jeûner trois jours, et il n'en fallut pas davantage pour me sauver l'odieuse épithète de Kafir. Tant que dura le jeûne, les Slatées de la caravane s'assembloient tous les matins chez Karfa, pour entendre une lecture de piété que leur faisoit le maître d'école dans un grand in-folio composé par un Arabe nommé Sheiffa. Le soir, les femmes qui avoient embrassé le mahométisme

se rassembloient à la *Misura*, pour la prière publique. Elles étoient toutes habillées de blanc, et faisoient avec décence et recueillement les prostrations, et les autres cérémonies prescrites par leur religion. En un mot, dans la célébration du Rhamadan, les Nègres montrèrent une douceur et une humilité qui contrastoient singulièrement avec l'intolérance et le zèle féroce dont j'avois vu les Maures animés à cette époque solennelle.

Le mois du jeûne étant presque fini, les Busrhéens se rendirent à la *Misura*, pour observer la première apparition de la nouvelle lune. Mais, comme la soirée étoit nébuleuse, ils furent quelque temps sans rien apercevoir, et déjà plusieurs s'en revenoient chez eux, déterminés à jeûner encore le lendemain, lorsque tout-à-coup l'astre naissant se dégagea des nuages. Il fut salué par des battemens de main, par le bruit du tambour, par des décharges de mousqueterie, et par d'autres marques d'allégresse. Ce mois est regardé comme le plus heureux de l'année. En conséquence, Karfa donna ordre que tous ceux qui devoient composer la caravane emballassent leurs provisions, et se tinssent prêts à

partir. Le 16 avril, les Slatées, après avoir tenu conseil, fixèrent le départ au 19 du même mois.

Cette résolution me délivra d'une grande inquiétude. Notre départ avoit été si souvent différé, que je craignois qu'il ne fût renvoyé à la saison des pluies. D'ailleurs, quoique Karfa se conduisit toujours à mon égard de la manière la plus honnête, ma situation n'avoit rien de fort agréable. Les Slatées ne me vouloient pas de bien: les marchands maures qui étoient à Kamalia ne cessoient de me calomnier. Ainsi mon sort dépendoit presque uniquement des dispositions et de l'opinion d'un homme continuellement entouré de mes ennemis; et je ne pouvois guères me flatter qu'il se montreroit toujours impartial entre ses compatriotes et moi. Du reste, le temps m'avoit réconcilié jusqu'à un certain point avec la manière de vivre du pays. Je m'étois fait à ma cabane toujours pleine de fumée, à mes maigres soupés; mais je ne pouvois m'accoutumer à un état habituel d'alarmes et d'anxiétés, et je soupirois sans cesse après les bienfaits et les douceurs de la société.

Dans la matinée du 17, il arriva un in-

cident qui me fut très-favorable. Ces trois marchands maures qui s'étoient mis sous la protection de Karfa, en arrivant à Kamalia, et qui par un extérieur de piété, avoient gagné l'estime de tous les Busrhéens, emballèrent tout-à-coup leurs effets, et sans remercier Karfa, prirent la route du Bala. Tout le monde fut extrêmement étonné d'un départ si précipité. Mais, dès le soir même, l'affaire fut éclaircie par l'arrivée de Fezzan, marchand de Kancaba. Ces trois Maures avoient pris son sel et ses autres marchandises à crédit, et lui avoient envoyé dire de venir à Kamalia, pour en toucher le payement. Quand on lui eut appris, qu'ils s'étoient enfuis du côté de l'ouest, il essuya ses larmes avec la manche de sa robe, et s'écria : » Ces fripons sont des Mahométans, mais ce ne » sont pas des hommes : ils m'ont volé » deux cents minkallis. « Ce marchand m'apprit que notre convoi de la Méditerranée avoit été pris par les Français au mois d'Octobre, 1795.

19 avril. Enfin, le jour du départ étoit arrivé. Les Slatées ayant ôté les fers à leurs esclaves, se rendirent avec eux à la porte de Karfa : on ferma les paquets, et on distribua

gribua entre les voyageurs. A la sortie de Kamalia, le Coffle consistoit en vingt-sept esclaves destinés à être vendus, pour le compte de Karfa, et de quatre autres Slatées. Il s'y en joignit cinq à Maraboo, et trois à Bala, en tout trent-cinq esclaves. Les hommes libres étoient au nombre de quatorze, dont plusieurs avoient avec eux une ou deux femmes, et quelques esclaves domestiques. Le maître d'école qui alloit à Woradoo, lieu de sa naissance, emmenoit huit de ses écoliers, en sorte qu'il y avoit trente-huit personnes, tant libres qu'esclaves domestiques. La caravane étoit composée en tout de soixante et treize personnes. Parmi les libres, il y avoit six Jil-lakeas, ou musiciens ambulans dont les chansons devoient nous désennuyer pendant la route, et nous procurer un bon accueil chez les étrangers.

A notre départ de Kamalia, nous fumes suivis l'espace d'un demi-mille par une foule d'habitans. Arrivés sur une éminence, d'où l'on découvre la ville, on fit asseoir les gens de la caravane, le visage tourné du côté de l'ouest, et ceux de la ville, le visage tourné vers Kamalia. Alors, le maître d'école, avec deux des principaux

Slatées, s'étant placé entre les deux bandes, prononça solennellement une longue prière, après quoi, ils firent trois fois le tour de la caravane, traçant une ligne sur la terre, avec la pointe de leur lance, et récitant tout bas quelques paroles magiques. Cette cérémonie achevée, toute la caravane se leva, et se mit en marche, sans prendre autrement congé des gens de la ville. Plusieurs de nos esclaves avoient été des années entières dans les fers: le mouvement dont ils avoient perdu l'habitude, et le poids des fardeaux qu'ils portoient sur la tête leur causèrent des contractions spasmodiques dans les jambes, et nous n'avions pas fait un mille, que l'on fut obligé d'en détacher deux de la corde, et de leur permettre de marcher plus lentement, jusqu'à ce que nous eussions gagné Maraboo, village muré, où quelques personnes devoient encore grossir la caravane.

Nous nous y arrêtâmes deux heures, pour donner le temps aux nouveaux voyageurs d'empaqueter leurs provisions, et nous arrivâmes à Bala, vers les quatre heures du soir. Cette ville dans cette saison de l'année, subsiste principalement de la pêche, qui est très-abondante dans tous

les environs. Le lendemain 20, nous arrivâmes à Worumbary, village qui sépare le Manding du Jallonkadoo. Les habitans nous fournirent les vivres dont nous avions besoin avant de nous engager dans le désert de Jallonka. Le 21, au matin, nous entrâmes dans les bois, à l'ouest de Worumbary. Après avoir marché quelque temps, on tint conseil, pour savoir si nous continuerions notre route dans le désert, ou si nous ne prendrions pas par Kingtakooro, ville du Jallonkadoo, pour gagner un jour de provisions. On s'arrêta à ce dernier parti. Mais, comme cette ville étoit à une grande journée de distance, il fallut se rafraîchir. Chacun prit dans son sac une ou deux poignées de farine, et se rendit au lieu où étoient assis Karfa et les autres Slatées. On mit en commun toute cette farine dans de petites gourdes, et le maître d'école fit une courte prière pour demander à Dieu et au Prophète qu'ils nous préservassent des voleurs, que nous ne manquassions point de vivres, et que nous pussions soutenir jusqu'à la fin la fatigue du voyage. Chacun prit sa part de la farine, et but un peu d'eau; après quoi, nous nous remîmes à marcher, ou

plutôt à courir, jusqu'à la rivière du Kokoro, qui est une branche du Sénégal. Nous y fîmes une halte de dix minutes. Les bords de cette rivière étoient très-élevés, et les herbes que le courant y avoit laissées prouvoient que, dans la saison des pluies, l'eau étoit montée à plus de vingt pieds. Lorsque nous y arrivâmes, ce n'étoit qu'un petit ruisseau extrêmement poissonneux. Ce bras du Sénégal s'appelle *Kokoro*, dangereux, parce que, dans la saison des pluies, il y a beaucoup de crocodiles, et que l'on court risque, en voulant le traverser d'être entraîné loin du gué par la rapidité du courant. De-là, nous continuâmes de marcher très-vite. Dans l'après-midi, nous passâmes deux petits bras du Kokoro. Vers le coucher du soleil, nous découvrîmes Kingtakooro, ville considérable, presque carrée, et située au milieu d'une plaine vaste et bien cultivée.

Avant d'entrer dans la ville, nous fîmes halte, pour donner aux traîneurs le temps de nous rejoindre. Ce jour-là, deux esclaves, une femme et une jeune fille, se trouvèrent si fatiguées, qu'elles ne pouvoient suivre le pas de la caravane. Elles furent cruellement fouettées, et traînées

de force, jusqu'à trois heures du soir. Un vomissement qui les prit fit voir qu'elles avoient mangé de la terre glaise. Cette manie est assez commune parmi les Nègres. Est-ce l'effet d'un appétit dépravé, ou dessein prémédité de se détruire? je l'ignore. On permit à ces malheureuses femmes de se reposer dans le bois, avec trois personnes pour les garder. Elles n'arrivèrent à la ville, qu'après minuit, et dans un tel état de foiblesse, que leur maître, qui étoit un Slatée de Bala, voyant qu'il lui seroit impossible de les conduire plus loin, prit le parti de les ramener chez lui, pour y attendre une autre occasion.

Kingtakooro étoit la première ville étrangère que nous eussions trouvée sur notre route. On crut devoir y entrer en cérémonie. Chacun eut sa place marquée, et nous nous avançames vers la ville, rangés en procession, de la manière suivante. A la tête, cinq à six musiciens faisant partie de la caravane, suivoient les personnes libres, puis les esclaves, quatre attachés à une même corde, et gardés par un homme armé d'une lance. Venoient ensuite les esclaves domestiques, et enfin les femmes libres, les femmes des Slatées et le reste.

Arrivés près de la porte, les musiciens entonnèrent de toutes leurs forces une chanson bien propre à flatter la vanité des habitans dont ils célébroient la bienveillance envers les étrangers, particulièrement envers les Mandingues. En entrant dans la ville, nous nous acheminâmes vers le Bentang où le peuple accourut pour entendre notre histoire. Deux musiciens la racontèrent publiquement, sans en oublier la plus légère circonstance. Ils commencèrent leur récit par les événemens du dernier jour de marche, remontant ainsi, dans un ordre rétrograde, jusqu'à notre départ de Kamalia. Quand ils eurent fini leur histoire, le chef de la ville leur fit un petit présent; et toute ce qui composoit la caravane, libres et esclaves, reçurent des invitations de la part des habitans qui se chargèrent de les nourrir et de les loger pendant la nuit.

CHAPITRE XXV.

La caravane traverse le désert de Jalonka. — Fin déplorable d'une esclave. — Remarques sur les Jalonkas. — Pont d'une construction singulière. — La caravane arrive à Malacotta. — Trait héroïque du roi des Jaloffes.

Le 22 avril, à midi, nous partimes de Kengtakooro, pour gagner un village éloigné d'environ sept milles à l'ouest. Les habitans de ce village craignoient alors une incursion des Foulas, et nous les trouvames occupés à se construire sur le penchant d'une haute colline de petites huttes, où ils pussent se réfugier. C'étoit un asile presque inattaquable, environné de précipices de toutes parts, excepté un seul endroit, où l'on avoit laissé un sentier pour un homme seul. Au sommet de la colline, et à l'issue du sentier, je vis de gros tas de pierres destinées à recevoir les Foulas, s'ils entreprenoient de forcer le passage.

Le 23, à la pointe du jour, nous sortimes de ce village, et nous entrames dans le désert de Jallonka. Dans la matinée, nous passames près des ruines de deux petites villes, brûlées depuis peu par les Foulas. L'incendie avoit été si violent, que les murs des cabanes étoient presque vitrifiés, on eût dit, de loin, qu'ils étoient enduits d'un vernis vert. Vers les dix heures, nous arrivames à la rivière de Wenda, qui est un peu plus large que le Kokoro. L'eau en paroissoit trouble et bourbeuse, ce qui venoit, à ce que me dit Karfa, de la quantité prodigieuse de poissons qu'elle nourrissoit. En effet, la rivière en fourmilloit, et il me sembla que l'eau elle-même en avoit le goût et l'odeur.

Après que nous eumes passé cette rivière, Karfa donna ordre à toute la caravane de marcher serré et chacun à son rang. Les guides et les jeunes gens furent placés à la tête de la troupe, les esclaves au centre, les libres formèrent l'arrière-garde. Nous marchames dans cet ordre, avec une vitesse extraordinaire, à travers un beau pays couvert de bois, entremêlé de collines et de vallons, peuplé

de perdrix, de poules de Guinée, et de bêtes fauves. Au soleil couché, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau délicieux, nommé Comeissang. J'avois le cou et les bras couverts d'ampoules causées par l'ardeur du soleil, et par le frottement de mes habits pendant la marche. Je saisis avec empressement l'occasion de me baigner, pendant que la caravane se reposoit au bord du ruisseau. Ce bain, et la fraîcheur de la soirée diminuèrent considérablement l'inflammation.

A trois milles, à l'ouest de Comeissang, nous fîmes halte dans un bois, et nous allumâmes nos feux pour la nuit. Tout le monde étoit extrêmement las, car nous avions fait trente milles dans la journée: mais personne ne se plaignoit. Pendant que l'on apprêtoit le souper, Karfa envoya un de ses esclaves chercher des branches pour me faire un lit. Nous soupâmes avec du Kouscou trempé dans de l'eau bouillante: on mit les esclaves à la chaîne, et tout le monde alla se coucher. Mais notre sommeil fut interrompu par les hurlemens continuels des bêtes féroces, et par de petites fourmis brunes extrêmement incommodes.

24 avril. Avant le jour, les Busrhéens firent leurs prières du matin, et la plupart des personnes libres burent un peu de *Méning*, sorte de gruau à l'anglaise. On en donna aussi à ceux des esclaves que l'on crut avoir besoin de ce restaurant. Parmi ceux de Karfa, il y avoit une femme extrêmement abattue, qui refusa d'en prendre. Dès que le jour parut, nous nous mimes en marche, et toute la matinée, nous parcourumes un pays sauvage et couvert de rochers. J'avois les pieds tout meurtris : j'appréhendois de ne pouvoir soutenir long-temps le pas de la caravane; mais je me rassurai, en voyant que les autres étoient encore plus fatigués que moi. Cette femme qui, au moment du départ, avoit refusé le *Méning*, qu'on lui offroit, suivoit de loin, et se plaignoit de vives douleurs aux jambes. Après l'avoir débarrassée du fardeau qu'elle portoit, on la fit marcher dans la première ligne de la troupe.

A onze heures, comme nous reposions près d'un petit ruisseau, quelques-uns de nos gens trouvèrent une ruche d'abeilles dans le creux d'un arbre. Ils se mettoient en devoir d'en prendre le

miel, lorsque, tout-à-coup, nous vîmes sortir de l'arbre un essaim d'une grosseur prodigieuse qui fondit sur nous, et nous mit tous en fuite. Je fus le premier à prendre l'alarme, et je crois, le seul qui échappai impunément. Enfin, l'ennemi ayant cessé de nous poursuivre, chacun ne songea plus qu'à retirer les aiguillons de ses plaies. On s'aperçut que Néalée, c'étoit le nom de cette esclave dont j'ai parlé, ne se trouvoit pas. D'ailleurs, la plupart des esclaves, en fuyant, avoient jeté leurs fardeaux à terre. Pour assurer la marche des gens qu'on envoya les ramasser, on mit le feu aux herbes, et à la faveur de la fumée que le vent chassoit du côté de la ruche, ces gens parvinrent à ramasser les paquets. Ils ramenèrent, en même-temps, la pauvre Néalée qu'ils avoient trouvée étendue au bord du ruisseau, où elle s'étoit trainée, dans l'espérance qu'elle se débarrasseroit des abeilles, en s'arrosant tout le corps. Mais cet expédient ne lui avoit pas réussi, et personne n'avoit plus souffert de leurs piqûres.

Les Slatées retirèrent du mieux qu'ils purent les aiguillons dont elle étoit criblée, la lavèrent et la frottèrent avec des feuilles.

Mais la malheureuse femme refusa de marcher, protestant qu'elle aimoit mieux mourir sur la place, que de faire un pas. Après avoir essayé inutilement les prières et les menaces, on en vint au fouet. Elle essuya les premiers coups avec patience, puis se leva, et marcha d'assez bonne grâce, pendant cinq à six heures. Elle tenta ensuite de s'évader; mais les forces lui manquèrent, et elle tomba dans les herbés. De nouveaux coups de fouet n'ayant pu la faire relever, Karfa la fit placer sur un des ânes qui portoient la provision: elle ne pouvoit s'y tenir assise, et d'ailleurs l'âne étoit si rétif que l'on fut obligé de recourir à un autre expédient. On fit donc une espèce de litière avec des cannes de bambou, on y lia la pauvre Néalée, et on la fit porter de la sorte par deux esclaves.

A l'entrée de la nuit, nous arrivâmes à un ruisseau qui couloit au pied d'une haute colline appelée Gankaran Kooro, on s'y arrêta pour y passer la nuit. Depuis près de vingt-quatre heures, nous n'avions mangé qu'un peu de farine: la chaleur du jour avoit été excessive: la plupart des esclaves qui, de plus, portoient des fardeaux sur la tête succomboient de fatigue:

plusieurs faisoient craquer leurs doigts, ce qui est, pour les Nègres, le signe du désespoir. Sur-le-champ, les Slatées les firent mettre tous aux fers: ceux qui montroient le plus de découragement furent séparés des autres, et eurent les mains liées. Le lendemain matin, ils parurent avoir repris courage.

25 avril. A la pointe du jour, on éveilla Néalée. Elle souffroit tant, et ses membres étoient si roides, qu'elle ne pouvoit ni se remuer, ni même se tenir sur ses jambes. On la mit donc sur un âne, comme un corps mort, les mains liées sous le cou, et les pieds sous le ventre de la bête. Mais l'animal indocile ne pouvant se faire à une telle charge, et Néalée n'ayant pas la force de se tenir, elle fut bientôt jetée à terre, et eut les jambes brisées. On désespéra alors de pouvoir la transporter, et toute la caravane se mit à crier *Kang tegi, Kang tegi*, coupez-lui la gorge, coupez-lui la gorge. Je me hâtai de prendre les devants, pour ne pas être témoin de cette horrible exécution. Je n'avois pas fait un mille, qu'un des esclaves domestiques de Karfa, vint à moi, et s'écria, en me montrant la robe de Néalée, *Néalée affi-*

lita, Néalée est morte. Je lui demandai si les Slatées lui avoient donné sa robe, pou le récompenser de l'avoir égorgée. Il me dit que Karfa et le maître d'école n'avoient pas voulu qu'on la tuât, qu'on l'avoit laissée sur le chemin, où elle ne pouvoit manquer d'expirer bientôt, ou d'être dévorée par les bêtes sauvages.

Malgré le cri féroce que j'ai rapporté, toute la caravane fut profondément affectée du sort déplorable de cette malheureuse femme: et le maître d'école, comme pour l'expiér, se condamna le lendemain au jeûne le plus rigoureux. Nous marchions dan un morne silence. Après avoir passé la Furkoomah, rivière aussi large que la Wonda, nous doublames le pas: il n'y avoit pas de traîneurs, l'exemple de la pauvre Néalée donnoit des forces à tout le monde. Pour moi, j'avois beaucoup de peine à suivre, quoique j'eusse jeté ma lance, et tout ce qui pouvoit me gêner. Vers midi, nous aperçumes une troupe nombreuse d'éléphans qui nous laissèrent passer sans nous inquiéter. Le soir, nous fimes halte près d'une touffe de bambous; mais n'y trouvant point d'eau, nous fimes encore quatre milles, pour gagner un pe-

tit ruisseau, près duquel nous passames la nuit. Nous avions fait ce jour-là près de vingt-six milles.

26 avril. Dès le matin, deux des élèves du maître d'école se plaignirent de grandes douleurs aux jambes. Un esclave boitoit, et avoit la plante des pieds écorchée. Nous n'en marchames pas moins, et vers les onze heures, nous commençames à monter une colline appelée Boki-Kooro. Il nous fallut trois heures de marche, pour regagner la plaine de l'autre côté. Nous n'avions pas encore trouvé de chemin aussi rocailleux et aussi fatigant. Nous passames le Boki, belle et grande rivière, qui coule lentement sur un lit de sable. A un mille, à l'ouest du Boki, nous trouvames un chemin qui conduit au nord-est vers le pays de Gadou. On y voyoit des pas de chevaux en grand nombre, ce qui fit conjecturer aux Slatées, qu'un parti de brigands avoit tenu cette route, pour aller piller quelque ville du Gadou, et de peur, qu'à leur retour, ils ne nous poursuivissent, à la trace de nos pas, la caravane eut ordre de se débander, et de marcher, chacun de son côté, à travers les herbes et les buissons. Un

peu avant la fin du jour, après avoir dépassé le sommet des collines qui sont à l'ouest du Boki, nous arrivâmes à un puits qui s'appelle *Cullong qui*, le puits du sable blanc, et nous y passâmes la nuit.

27 avril. Nous partîmes de grand matin, marchant gaiement, dans l'espérance de trouver une ville avant la nuit. Toute la matinée, nous traversâmes de vastes taillis de bambous secs. A deux heures, nous arrivâmes près d'un ruisseau, où nous nous régalâmes d'un peu de farine, que l'on commença d'abord par mouiller avec l'eau du ruisseau. C'est une coutume qui tient à la superstition des Nègres. A quatre heures, nous étions à Sooseta, petit village du Jallonka, situé dans le district de Kullo, qui comprend tout le pays arrosé par la rivière Noire, ou la grosse branche du Sénégal. C'étoient les premières habitations que nous eussions vues depuis cinq jours, sur une route de plus de cent milles. A force de prières, nous obtînmes des cabanes pour y passer la nuit; mais, pour des vivres, le chef du village nous dit nettement qu'il ne pouvoit nous en donner, à cause de la disette qui s'étoit fait sentir dans tout le pays. Il
nous

nous assura que, jusqu'au moment de la récolte qui venoit de se faire, les habitans du Kullo s'étoient passés de blé pendant vingt-neuf jours, et qu'ils n'avoient eu d'autre nourriture qu'une poudre jaune qui se trouve dans la cosse du *Nitta*, espèce de mimeuse, et de la graine de bambou qui, pilée et apprêtée de la manière convenable, a le goût du riz.

Comme nos provisions sèches n'étoient pas encore épuisées, on fit préparer pour le soupé une grande quantité de Kouscou, et plusieurs des habitans du village furent invités au repas. Ils reconnurent mal cette honnêteté, car, pendant la nuit, ils enlevèrent un des enfans du maître d'école qui s'étoit endormi sous l'arbre du Bentang. L'enfant s'éveilla, avant d'être hors du village : il voulut crier, mais l'homme qui l'emportoit, lui mit la main sur la bouche, et courut s'enfoncer dans les bois. Il apprit ensuite que cet enfant appartenoit au maître d'école, dont la résidence n'étoit éloignée que de trois jours de chemin, et comprenant, sans doute, qu'il lui seroit impossible de garder cet esclave, sans que le maître d'école en eût

connoissance, il le laissa aller, après l'avoir dépouillé de ses habits.

28 avril. Nous partimes de bonne heure de Sooseeta, et à dix heures nous arrivâmes à Manna, ville sans murailles. Nous trouvâmes les habitans occupés à la récolte du Nitta. C'est une cosse longue et étroite qui contient quelques graines noires, avec une poussière farineuse dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment. Cette poussière est d'un beau jaune de soufre, douce au goût, et mucilagineuse. Mangée seule, elle est pâteuse, mais détremée dans de l'eau, ou du lait, c'est une nourriture agréable et substantielle.

On parle à Manna la même langue que dans tout le reste du Jallonkadoo. Plusieurs mots ont une grande affinité avec le Mandingue; mais les naturels distinguent les deux langues. Voici leurs noms de nombres.

Un	—	<i>Kidding.</i>
deux	—	<i>Fidding.</i>
trois	—	<i>Sarra.</i>
quatre	—	<i>Nani.</i>
cinq	—	<i>Soolo.</i>
six	—	<i>Seni.</i>
sept	—	<i>Soolo ma fidding.</i>

huit	—	<i>Soolo ma sarra.</i>
neuf	—	<i>Soolo ma nani.</i>
dix	—	<i>Nuff.</i>

Les Jallonkas, ainsi que les Mandingues, obéissent à un certain nombre de petits chefs, à-peu-près indépendans les uns des autres. Ils n'ont pas de souverain commun, et les chefs vivent rarement en assez bonne intelligence, pour se secourir mutuellement contre l'ennemi. Celui de Manna, et plusieurs des habitans nous accompagnèrent jusqu'au bord du Bafing, ou de la rivière Noire, que nous passames sur un pont d'une construction singulière. La rivière, en cet endroit, est profonde, mais unie et peu rapide; deux grands arbres, attachés par leurs extrémités supérieures, en couvrent toute la largeur: Les racines sont fixées sur les deux rivages, et les arbres flottent dans l'eau. Sur un petit nombre d'arbres couchés de la sorte, on étend en travers des cannes sèches de bambou, qui forment un pont flottant. Tous les ans, à la saison des pluies, ce pont est emporté par les grosses eaux: mais les habitans de Manna en construisent un autre, à raison de quoi,

ils lèvent un petit tribut sur tous les voyageurs.

Dans l'après-midi, nous traversâmes plusieurs villages, où nous ne pûmes trouver à nous loger. Le soir, nous apprîmes que deux cents Jallonkas étoient rassemblés près de la ville de Melo, pour venir piller la caravane. Cet avis nous déterminâ à changer de route. Nous marchâmes en silence jusqu'à minuit, que nous nous trouvâmes près de la ville de Koba. Avant d'y entrer, on fit l'appel de tout ce qui composoit la caravane. Un libre, et trois esclaves ne paroissant pas, on ne douta point que les esclaves ne se fussent enfuis, après avoir tué le libre. En conséquence, six hommes eurent ordre de retourner jusqu'au dernier village, pour chercher le cadavre, et prendre des informations sur les trois esclaves. Pendant ce temps-là, nous nous tenions cachés dans un champ de coton, avec défense de parler haut. Les gens envoyés à la découverte ne revinrent que le lendemain, sans rapporter aucunes nouvelles.

Comme nous n'avions pas mangé depuis vingt-quatre heures, on prit le parti d'entrer à Koba, pour se pourvoir de vi-

vres. Karfa traita avec le chef de la ville qui nous fit donner des pommes de terre en abondance, pour trois chapelets de verroterie. On nous donna aussi des cabanes, où nous nous établimes pour le reste de la journée.

Vers les onze heures, au grand étonnement, et à la satisfaction de tout le monde, nous revimes l'homme libre et les trois esclaves qui avoient manqué à l'appel de la veille. Un des esclaves s'étoit blessé au pied, et la nuit étant fort obscure, ils avoient bientôt perdu de vue la caravane. Le libre, ne se croyant pas en sûreté seul, au milieu de trois esclaves, voulut leur mettre les fers. D'abord, ils firent quelque résistance; mais le conducteur les menaça de les percer de sa lance, et ils se soumirent. Il passa la nuit avec eux dans les broussailles: le matin, il leur ôta les fers, et vint à la ville, pour s'informer de la route que la caravane auroit prise.

Ce même jour, on nous confirma ce qu'on nous avoit dit des Jallonkas qui se proposoient de piller la caravane. Nous fumes obligés de rester à Koba, jusqu'au 30 après midi, que nous nous mimes en

route, pour le village de Tinkingtang, avec une escorte que Karfa avoit louée pour nous défendre contre les brigands. Le lendemain, au sortir de ce village, nous traversames une chaîne de montagnes, à l'ouest de la rivière Noire, et après avoir marché jusqu'au soleil couchant, sur un terrain pierreux, nous arrivames à Lingicotta, petit village dans le district de Woradoo. Là, nous achevames ce qui nous restoit de provisions sèches. C'étoit le second jour, depuis le passage de la rivière Noire, que nous avions marché du matin au soir, sans rien manger.

2 mai. Les esclaves se trouvant extrêmement fatigués, nous ne fimes ce jour-là que neuf milles, jusqu'à un village, où le crédit du maître d'école nous fit obtenir des provisions. De-là, le maître d'école dépêcha un messenger à Malacotta sa ville natale, pour annoncer son arrivée à ses amis, et les prier de se pourvoir des vivres nécessaires pour régaler la caravane deux ou trois jours.

3 mai. En allant à Malacotta, nous arrivames à un village près d'une rivière assez considérable qui coule à l'ouest. On s'y arrêta pour attendre le retour du mes-

sager envoyé par le maître d'école; et les gens m'ayant assuré qu'il n'y avoit pas de crocodiles dans la rivière, je m'y baignai. Il me parut que les Nègres n'ont pas l'habitude de nager: car ils venoient en foule me représenter combien je m'exposois, en me jetant dans une rivière, où j'aurois de l'eau par-dessus la tête.

A deux heures, le messager revint de Malacotta, accompagné du frère aîné du maître d'école. Rien de plus naturel et de plus affectueux que l'entrevue de ces deux frères qui ne s'étoient pas vus depuis neuf ans. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et furent quelque temps sans parler. Enfin, après s'être un peu remis, le maître d'école prit son frère par la main, et se tournant vers nous, et lui montrant Karfa: „Voilà, lui dit-il, „ l'homme qui m'a servi de père dans le „ Manding. Je vous l'aurois montré plus „ tôt, mais j'avois le cœur trop plein.“

Le soir, nous arrivâmes à Malacotta, où nous fumes bien reçus. La ville n'a pas de murs: les cabanes, pour la plupart, sont faites de cannes fendues, entrelacées comme de l'osier, et enduites de terre. Nous y passâmes trois jours: chaque jour

le maître d'école fit tuer un bœuf pour nous régaler. Les habitans nous traitèrent bien aussi. Ils ne manquent ni d'activité, ni d'industrie. Ils font un très-bon savon, avec des pommes de terre bouillies dans de l'eau et passées par une lessive de cendres de bois. Ils forgent aussi d'excellent fer qu'ils portent dans le Bondou, où ils l'échangent contre du sel.

Des marchands qui venoient de faire ce voyage rapportèrent à Malacotta ce qui s'étoit passé dans une guerre entre Ahmami Abdulkader, roi de Foota-Torra, et Damel roi des Jalofs. Cette histoire devint bientôt le sujet favori des chansons, et même de tous les entretiens dans les royaumes voisins du Sénégal et de la Gambie. Elle a quelque chose de si singulier, que je crois faire plaisir au lecteur, en la lui racontant en peu de mots.

Le roi de Foota-Torra, toujours animé d'un zèle fanatique pour la propagation du mahométisme, avoit envoyé à Damel une ambassade, semblable à celle qu'avoit reçue de lui le roi de Kasson, comme je l'ai dit, au chapitre VI. L'ambassadeur étoit accompagné de deux Busrhéens distingués, portant chacun un grand couteau

enmanché d'un long bâton. Admis à l'audience de Damel, il expose la volonté de son maître, et ordonne aux Busrhéens de déployer les emblèmes de leur mission. Les deux couteaux sont présentés à Damel, et l'ambassadeur lui adresse cette harangue : „ Abdulkader, avec un de ces couteaux daignera lui-même raser la tête à „ Damel, si Damel se fait mahométan. Avec „ cet autre, Abdulkader coupera la gorge „ à Damel, si Damel refuse d'embrasser „ la religion du prophète : choisis. “ Damel répondit froidement qu'il n'avoit point de choix à faire, et qu'il ne vouloit, ni qu'on lui rasât la tête, ni qu'on lui coupât la gorge. Après cette réponse, il renvoya l'ambassadeur honnêtement.

Abdulkader fit ses préparatifs de guerre, et pénétra dans le royaume des Jalofs avec une nombreuse armée. Les habitans des villes et des villages s'enfuirent à son approche, emportant leurs effets, détruisant leurs provisions, et comblant les puits. Il s'avança de place en place, jusqu'à trois journées de marche, dans le pays ennemi, sans trouver de résistance; mais il souffroit cruellement de la disette d'eau. Un jour qu'il s'étoit enfoncé dans les bois,

pour y chercher de l'eau, et qu'après s'être abreuvés, ses soldats accablés de fatigues, dormoient dispersés dans les buissons, Damel saisit ce moment pour les attaquer avant le jour, et les défit complètement. Plusieurs, encore endormis, furent écrasés par les chevaux des Jalofs, d'autres trouvèrent la mort, en voulant fuir. Le plus grand nombre fut celui des prisonniers.

Abdulkader lui-même fut pris. Ce prince orgueilleux et féroce parut comme un malheureux captif, en présence de ce roi à qui, un mois auparavant, il avoit fait de si insolentes menaces. Les Bardes, dans leurs chansons, célébrent avec enthousiasme la magnanimité de Damel, et en effet, sa conduite a quelque chose de si extraordinaire dans un prince africain, que le lecteur aura quelque peine à croire ce que je vais dire. Lorsque Damel vit son ennemi chargé de chaînes, et étendu devant lui, au lieu de lui mettre le pied sur la gorge, et de le percer de sa lance, suivant l'usage et le droit de l'Afrique, „ Abdulkader, lui dit „ il, réponds-moi. Si la victoire t'avoit „ mis à ma place, comment m'aurois-tu „ traité? Je t'aurois enfoncé ma lance dans „ le cœur, répondit fièrement Abdulkader,

» et je n'ignore pas que c'est là le sort qui
» m'attend. Non, reprit Damel, ma lance
» est déjà teinte du sang de tes guerriers
» tués sur le champ de bataille. Je pour-
» rois encore la tremper dans le tien :
» mais ta mort ne rebâtiroit pas mes vil-
» les, et ne rendroit pas la vie à des mil-
» liers de soldats tués dans le bois. Je ne
» te tuerai pas de sang-froid, mais tu se-
» ras mon esclave jusqu'au moment où je
» pourrai croire que ta présence dans tes
» états ne sera plus dangereuse pour tes
» voisins. Alors, je disposerai de toi de la
» manière qui me paroîtra la plus conve-
» nable. “ Abdulkader fut gardé, et tra-
» vaila trois mois comme esclave, après
» quoi Damel se rendit aux prières des peu-
» ples de Foota-Torra, et leur renvoya leur
» roi. Quelque étrange que soit cette his-
» toire, je ne doute pas qu'elle ne soit vraie.
» Elle m'a été racontée d'abord à Malacotta
» par les Nègres, ensuite par des Euro-
» péens, près de la Gambie, et par des
» Français à Gorée, enfin elle m'a été pleine-
» ment confirmée par neuf esclaves faits
» prisonniers avec Abdulkader que je trou-
» vai dans le bâtiment qui, bientôt après,
» me porta aux Indes occidentales.

C H A P I T R E XXVI.

La caravane passe la rivière de Falémé. — Incidens sur la route. — Procès pour une femme réclamée par deux maris. — La caravane arrive aux bords de la Gambie. — Elle passe par Médine, et s'arrête à Jindey. — L'Auteur se rend à Pisania avec Karfa. — Il s'embarque sur un navire américain, — et revient en Angleterre.

Le 7 mai, nous partimes de Malacotta, et après avoir passé un bras du Sénégal nommé *Balee*, rivière de miel, nous arrivâmes, le soir, à Bintingala, ville murée, où nous demeurâmes deux jours. De-là, en un jour de marche, nous gagnâmes Dindikoo, petite ville située au pied d'une longue chaîne de collines, d'où ce district a pris le nom de *Konkodoo*, le pays des montagnes. Ces collines renferment de l'or, en grande quantité. On m'en fit voir quelques grains que l'on venoit de ramasser. Ils étoient à-peu-près

de la même grosseur, mais plus plats que dans le Manding. On les avoit trouvés dans des morceaux de quartz blanc, brisés à coups de marteau.

Je vis à Dindikoo un Nègre qui avoit la peau et les cheveux d'un blanc mat. Il étoit de l'espèce de ceux qu'on appelle *albinos*, ou Nègres blancs, dans les colonies espagnoles des Indes occidentales. Sa peau étoit cadavereuse et dégoûtante. Dans le pays, on regarde, et je crois avec raison, cette couleur comme l'effet d'une maladie.

Le 11 mai. A la pointe du jour, nous partimes de Dindikoo, et après une marche pénible, nous arrivames, le soir, à Sata-doo, capitale d'un district du même nom. C'étoit autrefois une ville considérable; mais un grand nombre de familles l'avoit abandonnée, pour se soustraire aux incursions des Foulas de Foota Jalla qui, se glissant dans les bois, enlevoient tous ceux qu'ils trouvoient, soit dans les champs, soit près des puits voisins de la ville.

Le 12. Dans l'après midi, nous passames la rivière de Falémé, que j'avois déjà passée à Bondou, lors de mon pre-

mier voyage. Dans la saison où nous étions, cette rivière est guéable, n'ayant pas plus de deux pieds d'eau. Elle coule avec rapidité sur un lit de sable et de gravier, et l'eau en est très-pure. Nous passames la nuit à Médina, petit village qui appartient à un marchand mandingue. Cet homme avoit eu de fréquentes relations avec les Européens, et en avoit adopté quelques usages. Il se faisoit servir en vaisselle d'étain, et ses maisons étoient construites de la même manière que celles des Anglais de la Gambie.

13 mai. Au moment où nous nous disposions à partir, un Coffle d'esclaves appartenant à des marchands Séravollis, passa la rivière, et se joignit à nous, pour aller à Banisérile, capitale du Dentila, éloignée de Médina d'une forte journée. Nous marchions à grands pas, à travers les bois. Vers midi, un des esclaves Séravollis posa à terre son fardeau. Il reçut quelques coups de fouet, et on lui remit le paquet sur la tête. A peine avoit-il fait un mille, qu'il le jeta une seconde fois. Il essuya encore le même châtiment, et se traîna jusqu'à deux heures, que, la chaleur étant excessive, nous nous arrê-

tames un moment près d'une mare d'eau. Le pauvre esclave n'eut pas la force de se relever : son maître le détacha de la corde, et un Séravolli resta près de lui, pour tâcher de le conduire à la ville, quand la chaleur seroit passée. Pour nous, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes à Banisérule, fort tard dans la soirée.

Un de nos Slatées étoit de cette ville, et n'y avoit point paru depuis trois ans. Il m'invita à l'accompagner à sa maison. Ses amis le reçurent à la porte avec de grandes démonstrations de joie, lui serrant les mains, l'embrassant, chantant, et dansant autour de lui. Il s'assit sur le seuil de sa porte, et une jeune femme, destinée à l'épouser, apporta de l'eau dans unealebasse, se mit à genoux, et demanda à lui laver les mains, après quoi, elle avala l'eau avec une satisfaction qui brilloit dans ses yeux. C'étoit, dans les mœurs du pays, la plus grande preuve de fidélité et d'attachement qu'elle pût lui donner. Dans la même soirée, le Séravolli qui étoit resté dans le bois à la garde de l'esclave épuisé de fatigue, vint à la ville, disant que l'esclave étoit mort.

On crut généralement qu'il l'avoit achevé, ou qu'il l'avoit laissé expirant sur le chemin. Car les Séravollis passent pour être infiniment plus cruels envers les esclaves que les Mandingues.

Nous demeurames trois jours à Banisérile pour y acheter du fer natif, du beurre végétal, et quelques autres articles de défaire à la Gambie. Le Slatée qui m'avoit mené dans sa maison, et qui avoit trois esclaves dans la caravane, apprenant que les esclaves étoient à bas prix sur la côte, résolut de nous quitter, et d'attendre dans sa ville une occasion de les vendre avec moins de désavantage. Il nous laissa entendre qu'il profiteroit de ce séjour, pour célébrer son mariage avec la jeune personne dont je viens de parler.

16 mai. Nous partimes de Banisérile, et nous traversames des bois jusqu'à midi, que nous découvrimes au loin la ville de Juli-funda. Nous ne dirigeames pas notre route de ce côté-là, nous étant proposé de passer la nuit à Kirwani, grande ville, où nous arrivames vers les quatre heures. Elle est située dans un vallon: le pays, à plus d'un mille tout à l'entour, est dégagé de bois, et bien cultivé. Les habitans, actifs

tifs et industriels, paroissent avoir porté l'agriculture à une certaine perfection. Dans la saison sèche, ils ramassent par tas le fumier de leur bétail, et ils s'en servent pour engraisser leurs champs : procédé que je n'ai remarqué nulle part ailleurs en Afrique. Près de la ville sont plusieurs fourneaux qui donnent un très-bon fer. On en fait, en le forgeant, de petites barres longues d'un pied, et épaisses de deux pouces. Avec une de ces barres, on peut faire deux bêches à l'usage des Mandingues.

Le lendemain de notre arrivée à Kirwani, nous eumes la visite d'un Slatée de cette ville, qui dit à Karfa que, parmi les esclaves qu'il avoit achetés depuis peu, il y en avoit un de Foota Jalla, et que ce pays étant peu éloigné, il n'osoit l'employer au travail des champs, dans la crainte qu'il ne s'échappât. En conséquence, il désiroit que Karfa voulût troquer cet esclave contre un des siens, et pour l'y déterminer, il lui offrit du drap et du beurre végétal. Karfa consentit à l'échange. Le Slatée envoya un petit garçon ordonner à l'esclave en question de lui apporter quelques pommes de terre. L'esclave entra dans la cour où nous étions assis, ne se doutant de rien,

jusqu'au moment où le maître fit fermer la porte, et lui ordonna de s'asseoir. Alors, il comprit de quoi il s'agissoit, et voyant la porte fermée, il jeta les pommes de terre, et sauta par-dessus la palissade. Il fut poursuivi, atteint et ramené par les Slatées qui le mirent aux fers. Il parut d'abord excessivement abattu; mais, en peu de jours, sa mélancolie se guérit insensiblement, et il finit par être aussi gai qu'aucun de ses camarades.

Le 20 au matin, en sortant de Kirwani, nous entrâmes dans le désert de Tenda, qui a deux journées de chemin. Les bois étoient très-épais, et le terrain s'abaissoit vers le sud-ouest. A dix heures, nous rencontrâmes une caravane de vingt-six personnes, et de sept ânes chargés, revenant de la Gambie. La plupart des hommes avoient un mousquet, un large baudrier d'écarlate et un chapeau à l'européenne. Ils nous apprirent que, depuis quelques mois, il n'étoit point venu de bâtimens sur la côte, et qu'il s'y présentoit peu d'acheteurs. Sur cet avis, les Séravollis qui nous avoient accompagnés depuis le passage de la Famélé, se détachèrent de la caravane, eux et leurs esclaves. Ils n'étoient pas en

état, disoient-ils, d'entretenir leurs esclaves à la Gambie, jusqu'à ce qu'il arrivât quelque navire ils ne vouloient pas non plus les vendre à perte. En conséquence, ils nous quittèrent, et prirent au nord, du côté du Kajaaga.

Nous continuâmes notre route à travers le désert. Toute cette journée nous eûmes un chemin raboteux, parsemé de grandes touffes de bambous. Vers le coucher du soleil, nous eûmes la satisfaction de trouver une mare d'eau près d'un grand arbre que l'on nomme Tabba, et nous nous y arrêtâmes quelques heures. En cette saison, l'eau est assez rare dans les bois. La chaleur pendant le jour, étoit insupportable: Karfa proposa de voyager de nuit. Les esclaves furent déchainés, et toute la caravane eut ordre de serrer les rangs, tant à cause des bêtes féroces, que pour empêcher que les esclaves ne tentassent de s'évader. Nous marchâmes gaiement jusqu'à la pointe du jour, que l'on s'aperçut qu'il manquoit une femme libre. On fit retentir les bois de son nom, et personne n'ayant répondu, on conjectura qu'elle s'étoit égarée, ou qu'elle avoit été dévorée par un lion. Cependant quatre personnes retour-

nèrent sur leurs pas jusqu'à un petit ruisseau que nous avons passé pendant la nuit, et la troupe s'arrêta pour attendre leur retour. Il y avoit déjà une heure de soleil, lorsque ces gens arrivèrent avec la femme qu'ils avoient trouvée endormie près du ruisseau. Nous reprîmes notre chemin, et vers les onze heures, nous arrivâmes à Tambacunda, ville fermée de murailles, où nous fumes bien reçus.

Un Palaver qui se tint pour juger une cause singulière nous retint trois jours à Tambacunda. Modi Lemina, un des Slatées de notre caravane, étoit marié depuis long-temps à une femme de cette ville, et en avoit eu deux enfans. Etant allé ensuite dans le Manding, où il demenra huit ans, sans donner de ses nouvelles à sa femme, celle-ci qui ne comptoit plus sur son retour, avoit pris un autre mari, au bout de trois ans, et lui avoit donné aussi deux enfans. Lemina réclamoit la femme: le second mari refusoit de la rendre, alléguant la loi d'Afrique qui permet à une femme de se remarier, lorsque son premier mari a été absent, et ne lui a donné aucune preuve de vie pendant trois ans. Après que toutes les circonstances de l'affaire eurent

été débattues dans l'assemblée des principaux de la ville, on prononça que la femme auroit la liberté, ou de retourner à son premier mari, ou de continuer à vivre avec le second. Quelque favorable que lui fût ce jugement, elle eut besoin de réflexion pour se décider. A la fin, le premier amour l'emporta. Lemina étoit moins jeune que son rival, mais aussi il étoit beaucoup plus riche. Cette considération fut-elle de quelque poids dans la balance? je l'ignore.

Le 26, jour de notre départ de Tamacunda, Karfa me prévint qu'il ne se trouvoit plus d'arbres à beurre, au-delà de cette ville, du côté de l'occident. J'en avois des feuilles et des fleurs cueillies dans le Manding, mais tellement flétries et desséchées que je crus devoir les renouveler. J'observerai ici que, d'après la forme et la nature du fruit, cet arbre doit être placé dans la classe des *Sapotas*, et qu'il a quelque ressemblance avec le *Madhuca*, décrit par le lieutenant Charles Hamilton, dans ses *recherches asiatiques*, Tome I. page 300.

A une heure, nous arrivâmes à Sibikillin, village muré, où nous ne jugeâmes pas à propos d'entrer, parce que les habi-

tans ont la réputation d'être peu hospitaliers , et fort enclins au vol. Nous fîmes halte sous un arbre , et nous étant remis en marche , nous allâmes passer la nuit au bord d'un petit ruisseau qui se jette dans la Gambie. Le lendemain , nous traversâmes un pays montueux , peuplé de singes et de bêtes sauvages. Les ruisseaux qui couloient entre les collines étoient remplis de poissons. Cette journée fut très-pénible. Nous n'arrivâmes qu'assez tard au village de Koomboo , près duquel on voit les ruines d'une grande ville détruite par la guerre. Les habitans de Koomboo n'ayant pas une meilleure réputation que ceux de Sibikillin , il est rare que les voyageurs leur demandent l'hospitalité. Nous passâmes la nuit dans les champs , où nous construisîmes à la hâte des cabanes pour nous mettre à l'abri de la pluie qui menaçoit.

28 mai. Après avoir quitté Koomboo , nous allâmes passer la nuit dans une ville de Foulâs , à sept milles , à l'ouest. Le lendemain , nous traversâmes un bras considérable de la Gambie , qui se nomme Neola Koba , et nous débouchâmes dans un pays très-peuplé. On y voit , d'un seul coup-

d'œil , plusieurs villes qui toutes portent le nom commun de Tenda , avec un autre nom qui les distingue. Nous nous arrêta mes à Koba Tenda , et nous y passames le jour suivant , pour nous munir de provisions , avant d'entrer dans les bois de Simbani. Le 30 , nous gagnames Jalla Cotta , ville considérable , mais infestée par des troupes de Foulas , qui viennent par les bois du Bondou , et enlèvent tout ce qui tombe sous leurs mains. Peu de jours auparavant , ces bandits avoient dérobé vingt pièces de bétail : le lendemain , ils firent une nouvelle incursion , mais ils furent battus , avec perte d'un prisonnier.

Un des esclaves de la caravane , qui depuis trois jours , ne marchoit qu'avec peine , se trouva hors d'état d'aller plus loin. Son maître , qui étoit un musicien , proposa à un homme de la ville de l'échanger contre une jeune fille. Tout étoit prêt pour le départ , et nous allions nous mettre en marche , que la pauvre enfant ne se doutoit pas de son malheur. Elle étoit venue , avec d'autres personnes de son âge , pour voir partir la caravane. Son maître la prit par la main , et la remit au musicien. A l'instant le calme et la sérénité qui brilloient dans

ses yeux firent place au plus affreux désespoir. Sa frayeur, au moment où on lui mit un fardeau sur la tête, et une corde autour du cou, ses adieux à ses compagnes avoient de quoi toucher le cœur le moins sensible.

Vers les neuf heures, nous traversâmes une vaste plaine, couverte d'arbres de *Ciboa*, espèce de palmiers, et nous arrivâmes à une branche de la Gambie, appelée la rivière de Nérico. Ce n'étoit alors qu'un ruisseau; mais, dans la saison des pluies, le passage en est dangereux. Dès que nous fumes sur l'autre bord, les musiciens entonnèrent une chanson, où ils se félicitoient d'être arrivés sains et saufs dans le pays de l'ouest, ou, comme ils s'expriment, dans le pays où se couche le soleil. Dans l'après-midi, il y eut une forte pluie. Nous nous servîmes du parapluie des Nègres, qui consiste dans une feuille de *Ciboa*, que l'on tient sur sa tête. Nous passâmes la nuit sous un grand *Tabba*, près des ruines d'un village. Le lendemain matin, nous passâmes un ruisseau appelé *Noulico*, et vers les deux heures, je me vis, avec une joie inexprimable, sur les bords de

la Gambie qui, en cet endroit, est tranquille, profonde et navigable. Les gens du pays me dirent, qu'un peu plus bas, le courant avoit si peu de profondeur, que souvent les caravanes le passoient à pied.

De l'autre côté de la rivière, au midi, est une vaste plaine de terre glaise, que l'on nomme Toombé Toorila. C'est une sorte de marais de plus d'un jour de marche, où les voyageurs périssent quelquefois. Dans l'après-midi, nous rencontrames un homme et deux femmes chargés d'étoffe de coton. Ils alloient à Dentila, pour y acheter du fer, marchandise très-rare aux environs de la Gambie. Un peu avant la nuit, nous arrivames au village de Seesukunda, dans le royaume de Woolli. Les environs sont couverts de Nittas, et les esclaves, en passant, en avoient cueilli une grande quantité. Mais, par une espèce de superstition, les gens de Seesukunda ne souffrent pas que l'on porte de ce fruit dans leur village; bien assurés, disent-ils, qu'un pays où l'on abandonneroit la culture du blé, pour se nourrir de Nittas, ne tarderoit pas à essuyer quelque grand malheur.

2 juin. Après être partis de Seesukunda, nous traversâmes plusieurs villages, sans que l'on nous permit de nous y arrêter, quoique nous fussions très-fatigués. A quatre heures, nous arrivâmes à Baraconda, où nous passâmes un jour. Le 4, nous fûmes rendus de bonne heure à Médina, capitale du Woolli, où le lecteur doit se souvenir que je fus si bien accueilli, au commencement de décembre, 1795. Je m'informai, en arrivant, de la santé de mon bienfaiteur, et j'eus la douleur d'apprendre que ce bon vieillard étoit dangereusement malade. Karfa n'ayant pas voulu s'arrêter à Médina, je ne pus aller faire ma cour au roi. Mais je chargeai le receveur des taxes de lui dire, que ses prières pour ma conservation avoient eu leur effet. Nous poursuivîmes notre route, et au soleil couché, nous gagnâmes un petit village, à l'ouest de Kootakunda. Le lendemain, nous arrivâmes à Jindey, où dix-huit mois auparavant, j'avois pris congé de mon ami le docteur Laidley. Depuis ce moment, je n'avois pas vu un chrétien, et les doux accens de ma langue native n'avoient pas frappé mon oreille.

Me voyant peu éloigné de Pisania, d'où

j'étois parti en commençant mon voyage , et sachant que mon ami Karfa ne trouveroit pas de quelque temps à vendre ses esclaves à la Gambie, je lui conseillai de les laisser à Jindey, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de s'en défaire. Il suivit mon conseil. Le chef de la ville lui loua des huttes pour loger ses esclaves, et un champ pour les faire travailler, et leur fournir de quoi vivre. Quant à lui, il me déclara qu'il ne me quitteroit pas avant mon départ pour l'Europe.

Karfa, un des Foulas de la caravane, et moi, nous nous mimes en route, le 9, au matin. Je touchois à la fin d'un voyage pénible et ennuyeux: il ne me falloit plus qu'un jour pour voir des compatriotes et des amis. Cependant je me sentis vivement ému, en quittant mes infortunés compagnons de voyage, condamnés pour la plupart, à un exil, et à un esclavage éternels. Pendant une marche de plus de cinq cents milles, au soleil brûlant du tropique, ces pauvres esclaves, mille fois plus à plaindre que moi, n'avoient cessé de compatir à mes peines. Souvent, sans que personne le leur dit, ils alloient me chercher de l'eau: le soir, ils ramassoient des feuilles et des

branchages , pour me faire un lit dans le désert. Nous nous séparâmes avec des témoignages réciproques de regret et de bienveillance. Je n'avois à leur offrir que mes vœux et mes prières , et ce fut pour moi une consolation de leur entendre dire, qu'ils savoient bien que je ne pouvois rien de plus pour eux.

L'impatience que j'avois d'arriver, ne souffrant pas de délai, nous gagnâmes Tenda-cunda, dans la soirée. Nous fûmes bien reçus chez une vieille Nègresse, que l'on appelloit la Seniora Camilla, qui avoit résidé plusieurs années dans une factorerie anglaise, et qui parloit notre langue. Cette femme m'avoit connu, lors de mon premier séjour à la Gambie; mais, en ce moment, mon costume et ma figure me donnoient bien plutôt l'air d'un Maure que d'un Européen. Lorsque je me fus nommé, et que je lui eus dit que j'étois Anglais, elle me regarda avec le plus grand étonnement, et sembloit ne pas vouloir en croire ses propres yeux. Elle me dit que, depuis long-temps, les marchands de la Gambie ne s'attendoient plus à me revoir, et qu'on les avoit assurés que j'avois été massacré par les Maures du Luda-

mar, ainsi que le major Houghton. Je demandai des nouvelles de mes deux anciens compagnons, Johnson et Demba. J'appris avec bien du chagrin qu'ils n'étoient de retour, ni l'un, ni l'autre. Karfa, qui n'avoit jamais entendu parler anglais, nous écoutoit avec la plus grande attention. Tout ce qu'il voyoit le frappoit d'étonnement. Les divers meubles de la maison, les chaises, et particulièrement les lits à rideaux étoient l'objet de son admiration. Il ne cessoit de me demander à quoi tout cela servoit, et souvent j'avois de la peine à le lui expliquer d'une manière satisfaisante.

Le 10, M. Robert Ainsley, ayant su que j'étois à Tendacunda, vint me trouver, et m'offrit poliment de me servir de son cheval. Il m'apprit que le docteur Laidley avoit transporté son établissement à Kage, un peu plus bas sur la rivière, qu'il étoit allé à Doomasansa, pour acheter du riz, et qu'il seroit de retour dans un jour, ou deux. En conséquence, il m'invita à venir avec lui à Pisania, jusqu'au retour du Docteur. J'acceptai, et à dix heures, j'arrivai à Pisania, avec mon ami Karfa. Il y avoit, à l'entrée de la ville, un navire à l'ancre, appartenant à M. Ains-

ley. Karfa n'avoit encore rien vu d'aussi merveilleux. Il ne concevoit pas l'usage des mâts, des voiles et des agrêts. Il n'imaginait pas, sur-tout, comment un vent ordinaire pouvoit mettre en mouvement une si énorme masse. Il n'avoit aucune idée de l'art d'assembler les planches de manière que l'eau ne pénétrât pas dans le bâtiment. Ce petit vaisseau, avec son cable, et son ancre, furent toute la journée, pour Karfa, le sujet d'une profonde méditation.

Le 12, à midi, le docteur Laidley revint de Doomasansa, il me reçut avec la plus grande joie, comme un homme sorti du tombeau. Les hardes que j'avois déposées chez lui, s'y trouvant encore, je repris sur-le-champ le costume européen, et je débarrassai mon menton d'une barbe encore plus incommode que vénérable. Karfa me vit avec plaisir vêtu à l'anglaise, mais il regrettoit ma barbe, et n'approuvoit pas que, d'homme que j'étois, je me fusse transformé en enfant.

Le docteur Laidley se chargea volontiers de faire honneur aux engagements pécuniaires que j'avois contractés depuis mon départ de la Gambie, et il prit à compte

la part que j'avois dans la Société. On a vu que j'étois convenu avec Karfa de lui payer un esclave de première qualité ; avant notre départ de Kamalia, je lui en avois fait un billet sur le docteur Laidley, ne voulant pas que le prix de ses bons offices fût perdu pour lui, dans le cas où je serois mort en chemin. Mais ce brave homme m'avoit témoigné tant d'attachement, que je crus demeurer encore au-dessous de ce que je lui devois, en lui offrant le double de la somme promise. Le docteur Laidley l'assura qu'il étoit prêt à la lui payer en marchandises, aussitôt qu'il voudroit la toucher. Karfa ne revenoit pas de son étonnement, en voyant de quelle manière je reconnoissois ses soins, et encore plus lorsque je lui eus dit que je prétendois envoyer à Malacotta, un beau présent pour le bon vieux maître d'école, Fankooma. Il me promit de s'en charger, à son retour, et le Docteur l'assura qu'il s'emploieroit de tout son pouvoir, pour lui faire vendre ses esclaves, au prix le plus avantageux, dès qu'il arriveroit quelque bâtiment négrier.

Karfa ressentit vivement les procédés honnêtes du Docteur, Que j'ai fait un heu-

reux voyage! me disoit-il souvent. Quelquefois, à la vue de nos manufactures, et en considérant notre supériorité dans les arts, et dans tout ce qui tient à la civilisation, il demeurait pensif, et s'écrioit en soupirant, *fato sing inta feng*. Les Noirs ne sont rien. D'autres fois il me demandoit très-sérieusement, par quel motif, n'étant pas marchand, j'avois pu me résoudre à voyager dans un pays aussi misérable que l'Afrique. Il ne croyoit pas qu'il y eût rien dans toute l'Afrique qui méritât l'attention d'un homme qui avoit vu l'Angleterre.

Je rapporte volontiers ces traits qui peignent le caractère de ce bon Nègre, et qui prouvent qu'il avoit une ame au-dessus de sa condition. Ceux de mes lecteurs qui aiment à contempler la nature humaine dans toutes ses variétés, me sauront gré de leur avoir fait connoître ce pauvre Africain.

Depuis plusieurs mois, il n'étoit point arrivé à la Gambie de navire européen, et comme la saison des pluies approchoit, j'engageai Karfa à retourner à Jindey, auprès de sa caravane. Nous nous séparâmes, le 14, après des adieux pleins de tendresse.

Je lui dis que je me flattois de le voir encore avant mon départ ; car je ne m'attendois pas à quitter l'Afrique avant la fin de l'année. Heureusement, je fus trompé dans mes conjectures. Le 15, le Charles-Town, navire américain, commandé par M. Charles Harris, entra dans la rivière. Il venoit prendre des esclaves, et il devoit, après avoir touché à Gorée, faire voile pour la Caroline. Les Européens établis sur la Gambie avoient alors à leur disposition une grande quantité d'esclaves. Ils convinrent avec le capitaine de lui en livrer dans deux jours pour la valeur de toute sa cargaison, qui consistoit principalement en rum et en tabac. Je ne crus pas devoir laisser échapper cette occasion de retourner dans ma patrie, quoique par un long détour. J'arrêtai mon passage pour l'Amérique, et après avoir pris congé du docteur Laidley, à qui j'avois tant d'obligations, et des autres amis que je laissois à la Gambie, je m'embarquai à Kage le 17 juin.

Notre route, en descendant la rivière, fut pénible et fatigante. L'air étoit si chaud, si humide, si mal-sain, qu'avant d'arriver à Gorée, nous perdimes le chirurgien,

quatre matelots, et trois esclaves qui moururent de la fièvre. Le manque de provisions nous retint à Gorée, jusqu'au commencement d'octobre.

Nous avions à bord cent trente esclaves, achetés, soit à la Gambie, soit à Gorée. De ce nombre, il y en avoit, je crois, vingt-cinq libres d'origine. C'étoient des Busrhéens, et ils écrivoient un peu l'arabe. Neuf avoient été faits prisonniers dans la guerre de religion entre Abdulkader et Damel, dont j'ai parlé à la fin du chapitre précédent. Deux autres m'avoient vu dans le Bondou, et plusieurs avoient entendu parler de moi dans leur pays. C'étoit pour eux une grande satisfaction de pouvoir s'entretenir avec moi. Je me chargeai aussi de remplacer pour le reste de la traversée le chirurgien qui venoit de mourir. Ces pauvres gens avoient grand besoin de toutes les consolations que je pouvois leur donner. Non que j'aye remarqué qu'ils éprouvassent de mauvais traitemens de la part du capitaine ou des matelots; mais, dans les Négriers américains, la foiblesse de l'équipage est cause que les esclaves sont plus resserrés, et gardés avec plus de sévérité que dans les bâtimens an-

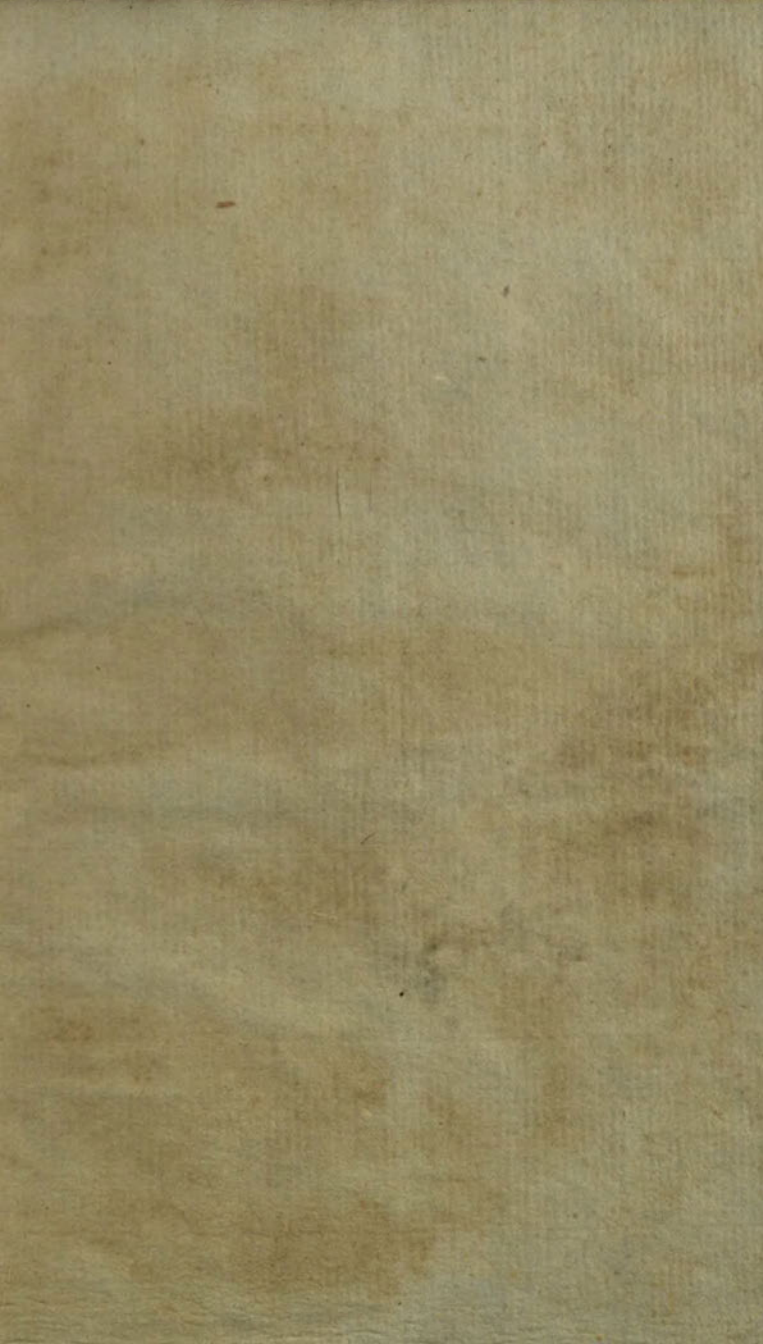
glais, et il en résulte pour ces infortunés plus de souffrances et de maladies. Trois, comme je l'ai dit, moururent sur la Gambie, six ou huit, pendant notre séjour à Gorée, onze sur la mer. La plupart des autres étoient réduits au dernier état de foiblesse et de maigreur.

Pour surcroît de malheurs, après avoir été près de trois semaines en mer, le navire fit eau, à un tel point, que nous fumes obligés de faire jouer continuellement la pompe. On y employa une partie des Nègres, que l'on détachoit de la chaîne, mais souvent on les faisoit travailler au-delà de leurs forces, ce qui produisit une complication de maux difficile à décrire. Cependant nous fumes soulagés beaucoup plutôt que je ne l'espérois. L'eau continuant à nous gagner, malgré tous nos efforts, les matelots proposèrent de prendre chasse pour les Indes occidentales, comme l'unique moyen d'échapper à la mort. En conséquence, après quelques difficultés de la part du Capitaine, nous nous dirigeames sur l'île d'Antigoa, et nous la découvri- mes le trente-cinquième jour, depuis notre départ de Gorée. Mais, au moment même d'y aborder, un nouveau danger

nous attendoit. En approchant par le nord-ouest, nous touchames sur le rocher du diamant, et nous n'entrames qu'avec bien de la peine dans le port de St. Jean. A notre arrivée, le navire fut condamné, et les esclaves, à ce que l'on m'assura, furent vendus au profit, et pour le dédommagement des propriétaires.

J'étois depuis dix jours à Antigua, lorsque le paquebot le Chesterfield, expédié des îles Leeward pour l'Angleterre, vint recevoir la malle d'Antigoa, au port de St. Jean. J'y arrêtai mon passage. Nous mimes à la voile le 24 novembre, et après une traversée courte, mais orageuse, nous arrivames, le 22 décembre à Falmouth, d'où je partis sur-le-champ pour Londres. Il y avoit deux ans et sept mois que j'étois sorti d'Angleterre.





11765 [2]